



LA

QUESTE DU GRAAL

PROSES LYRIQUES DE L'ÉTHOPÉE

LA DÉCADENCE LATINE

ET DE LA HIÉROPHANIE

L'AMPHITHÉATRE

DES

SCIENCES MORTES

L'ŒUVRE PELADANE

La Décadence latine (Éthopée)

I. Le Vice suprême (1884).
II. Curieuse (1885-1891) Dentu.
III. l'Initiation sentimentale.
IV. A Cœur perdu (1887-1891).
V. Istar, 2 vol. (1888-1891).
VI. la Victoire du mari (1889).
VII. Cœur en peine (1890).
VIII. l'Androgyne (1891, Dentu).
IX. la Gynandre (1891, Dentu).
X. le Panthée (1891).
XI. Typhonia (mai 1892).
XII. le Dernier Bourbon (1892).

PROCHAINEMENT :

XIII. la Lamentation d'Ilov.
XIV. la Vertu suprême.

Oraison funèbre du docteur Adrien Peladan (Dentu). . . . 1 fr. »
Oraison funèbre du chevalier Adrien Peladan (Dentu) . . 1 50

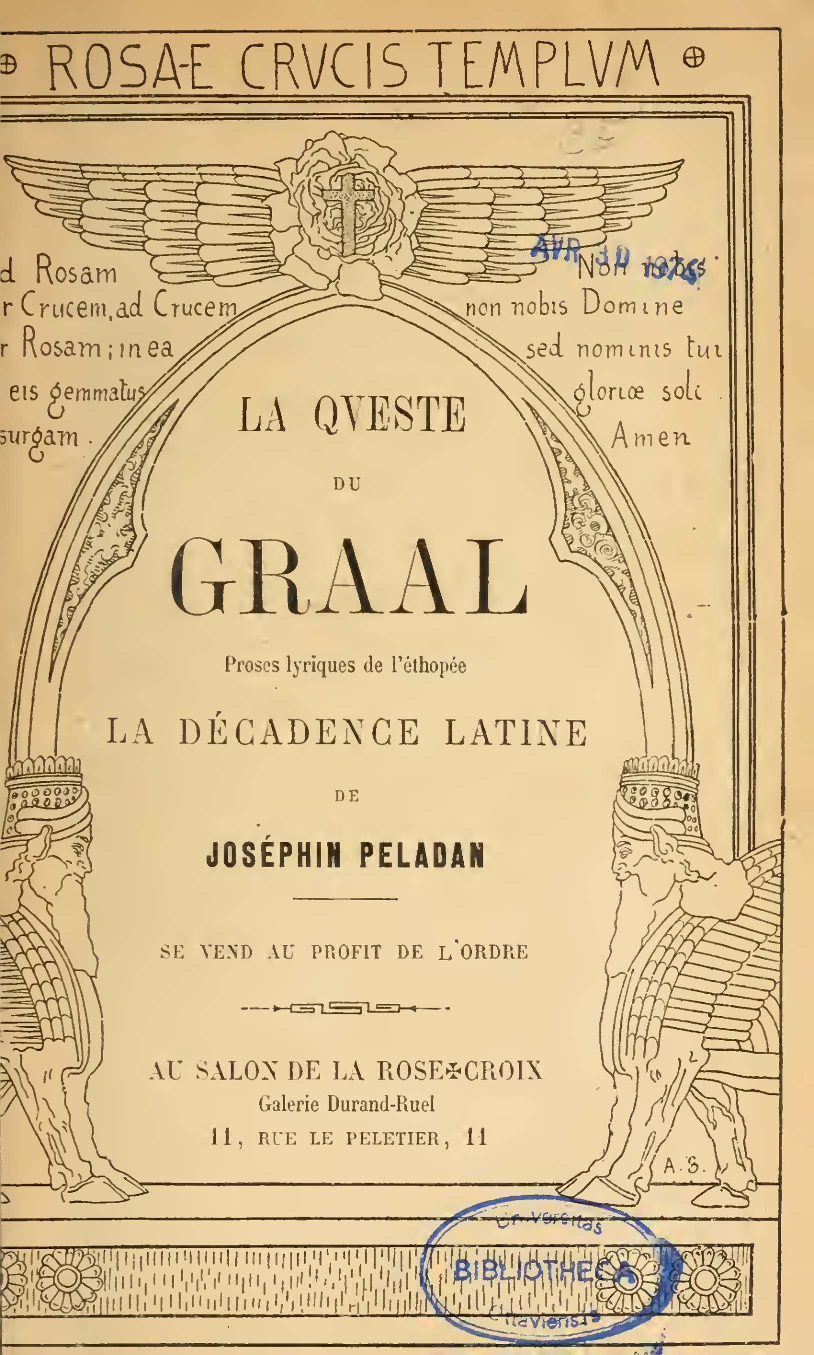
La Décadence esthétique (Hiérophanie)

I. L'esthétique au salon de 1881.
II. — — 1882.
III. — — 1883.
IV. — — 1884.
(1 vol. in-8°, 7 fr. 50, premier tome de l'art ochlocratique, avec portrait.
V. Félicien Rops (épuisé).
VI. L'esthétique au salon de 1884 (*L'Artiste*).
VII. Les musées de Province.
VIII. La seconde renaissance française et son Savonarole.
IX. Les musées d'Europe, d'après la collection Braun.
X. Le Procédé de Manet.
XI. Gustave Courbet.
XII. L'esthétique au salon de 1885 (*Revue du Monde latin*).
XIII. L'Art mystique et la critique contemporaine.
XIV. Le Matérialisme dans l'Art.
XV-XVI. Le Salon de Peladan, 1886-87 (Dalou).
XVII. Le Salon de Peladan, 1889.
XVIII. Le Grand Œuvre d'après Léonard de Vinci.
XIX. Les deux Salons de 1890 avec trois mandements de la R✝C (Dentu).

(Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles, depuis les origines jusqu'à la Renaissance, avec reproduction de leurs chefs-d'œuvre et pinacographie spéciale, in-4°, format du Charles Blanc; Parus : *L'Orcagna* et l'*Angelico*, 5 francs. — *Rembrandt* 1881 (épuisé).

Amphithéâtre des sciences mortes

I. Comment on devient mage (éthique), in-8°.
II. Comment on devient fée (érotique), en préparation.



LA QVESTE

DU

GRAAL

Proses lyriques de l'éthopée

LA DÉCADENCE LATINE

DE

JOSÉPHIN PELADAN

SE VEND AU PROFIT DE L'ORDRE

AU SALON DE LA ROSE✠CROIX
Galerie Durand-Ruel
11, RUE LE PELETIER, 11

THÉATRE

DE

JOSÉPHIN PELADAN

LE PRINCE DE BYSANCE
Drame wagnérien en 5 actes
Refusé à l'Odéon et à la Comédie-Française

LE SAR MÉRODACK
Tragédie wagnérienne en 4 actes.

LE FILS DES ÉTOILES
Pastorale kaldéenne en 3 actes.
Refusée le 3 mars 1892, à la Comédie-Française

LE MYSTÈRE DE ROSE✠CROIX
Wagnerie en 4 actes.

EN ŒUVRE :

LA QUESTE DU GRAAL
Wagnerie en 5 actes.

AV GRAND POÈTE

TRAGIQVE

A RICHARD WAGNER

SON SEVL ÉLÈVE

SAR JOSÉPHIN PELADAN

DÉDIE

CES EVMOLPÉES

COMME

AV PLVS SVBLIME

DEPVIS SHAKESPEARE

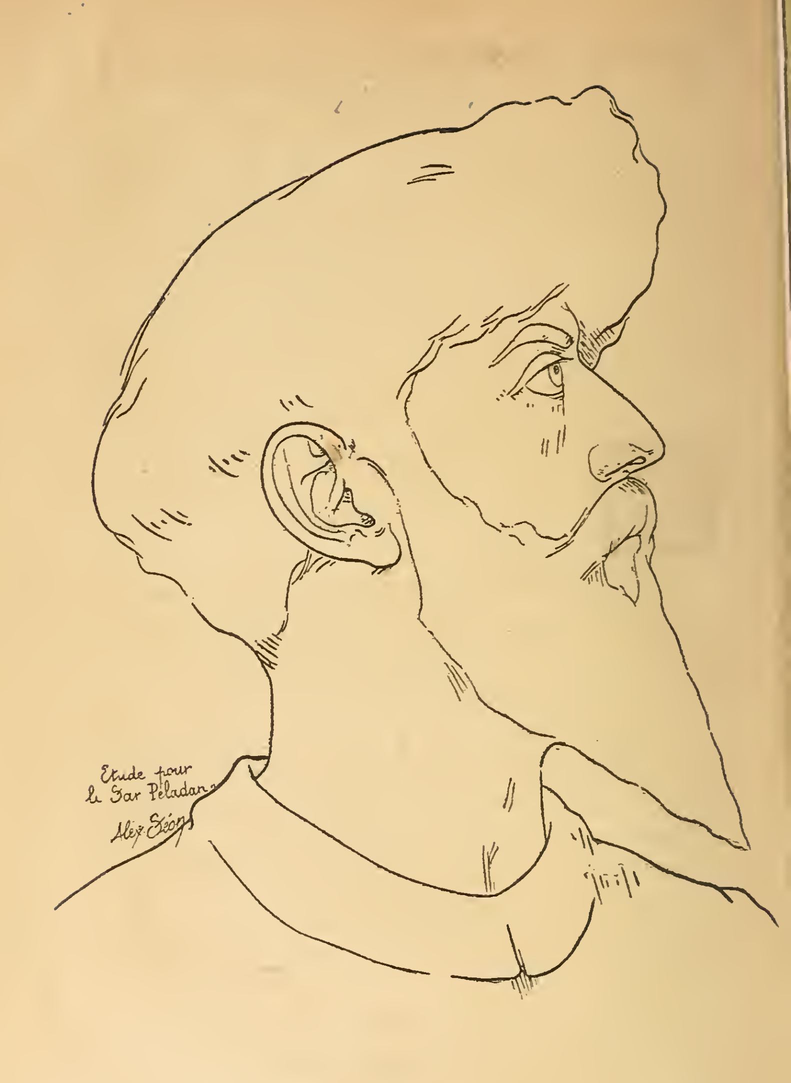
ET CONSACRE

SES ŒVVRES DRAMATIQVES

SOVS L'INVOCATION

DE

BAYREVTH


Etude pour
le Sar Peladan
Alex. Séon





Dix *romans parus, une* éthopée *et une* éthique, *énormément d'esthétique, — du théâtre !*

On renonce à se faire une idée de l'auteur.

Or, dans un pays si peu civilisé, où tout menace l'écrivain : l'armée, la loi, les mœurs, une certaine notoriété est une certaine sécurité.

Qui passe pour poète, peut espérer certes pas d'être respecté comme un acteur ou une fille, — mais comme un singe ou une orchidée.

C'est pour cette fin, peut-être trop présomptueuse, que ces proses lyriques ont été réunies.

Puissent-elles valoir à l'auteur la tolérance *de n'être ni citoyen, ni décoré, ni académicien, mais seulement LUI-MÊME.*

La Queste du Graal *nomme un effort encore inabouti de drame mystique, et le nomme si bien que, pour s'emparer de ces mots précieux, on les a donnés à ce recueil.*

Certes, il eût été facile de légitimer cette rubrique pour la présente matière? Mais le mensonge est si universel qu'on devient de bonne foi, par simple haine de l'imitation et des coutumes unanimes.

Expliquer sa technie et ce qu'on a souhaité produire, serait à sa place dans un monde point méchant et intéressé à l'art; et ce n'est point le cas de Paris où le mot de passe se dit : Pour la vie ou pour l'envie.

Tel quel, ce recueil est offert à l'Ordre de la Rose✠Croix.

A une telle œuvre, donner son temps et son intelligence ne suffit point; ceci est le denier du Sar, de l'exilé qui a emporté avec lui un peu de lumière, une étincelle du feu Prométhéen; et qui s'efforce de réchauffer ses frères d'idée, plein d'amour et de zèle, et non pas d'orgueil.

Puisse l'auguste destination de la vente la favoriser, et que les Pharisaïns qui, hier encore, riaient de l'idée du Sar, ne puissent pas rire non plus du denier du Sar.

Ainsi soit-il !





PRÉLVDE



ANS *l'éther pur, où ne vibre aucune aile, — au delà des neuf chœurs et du septième ciel, — il est une splendeur si radieuse et si sublime que nul esprit ne la peut contempler :*

Ce feu subtil, cette clarté divine sépare l'Absolu du créé.

D'innombrables rayons de ce foyer s'épandent et vont extasier l'âme des bienheureux, ou se prolongent vers la terre, illuminant d'Abstrait les génies créateurs.

Quand ces filles du Verbe, les Augustes idées descendent des hauteurs pour s'incarner ici, alors un hosanna indicible s'élève, et le monde céleste entier est prosterné.

C'est l'idéal, soleil d'Éternité qui échauffe et féconde de joie et de beauté, les saints et les artistes.

Celui qui a reçu le baiser de l'idée repousse la joie vaine des humains ; il est le fiancé de l'au-delà vermeil, il est le chevalier d'une pure pensée.

S'il fait servir sa magique puissance à satisfaire de personnels desseins, son front sitôt terni perdra

la trace lumineuse du baiser séphirien. Mais si, pieux amant des belles Normes, il sacrifie sans cesse à l'oriflamme sa gloire et les joies actuelles que le siècle décerne au félon, alors de l'Idéal la force sans seconde le cuirasse et le heaume d'invincibilité ; il n'est plus un mortel, et les anges eux-mêmes l'assistent de leur bras.

De l'Idéal le merveilleux mystère fut révélé par Mon Seigneur Jésus, lorsqu'il nous enseigna le sacrifice volontaire, le don de soi pour le rachat de tous.

Artiste qui n'a pas appelé sur ton œuvre le rayon du divin, écoute : ici je révèle la récompense offerte aux preux de l'Idéal.

Sais-tu que l'art descend du ciel comme la vie nous coule du soleil ? qu'il n'est pas de chef-d'œuvre qui ne soit le reflet d'une idée éternelle ? Que ce qu'on nomme Abstrait, peintre ou poète ? le sais-tu ? C'est un peu de Dieu même, dedans une œuvre.

Apprends, que si tu crées une forme parfaite, une âme viendra l'habiter et quelle âme ! une parcelle de l'Archée.

N'as-tu pas vu briller au regard du saint Jean la subtilité même ? la Samothrace : t'a-t-elle pas parlé, la niké surhumaine ?

Apprends encore ceci : au croulement du monde, Dieu sauvera comme l'âme des justes l'âme des œuvres.

Le ciel aura son Louvre et le cœur des chefs-d'œuvre adorera pendant l'éternité son créateur l'artiste, comme nous-mêmes, Dieu.

Ah! tu n'auras jamais un autre devenir que celui de ton rêve, et d'autres compagnons dans le siècle infini que les fils de ton art.

Prends garde : nul repentir ne vaut contre la félonie ; si tu aimas le laid, tu n'as droit qu'à l'enfer. Il en est encore temps, préfère les suaves invites des anges conseilleurs : écoute-les chanter le rappel au divin, et sonner la trompette idéale :

« Rose d'Amour, encadrez de sourire la redoutable croix.

Croix du salut, purifiez de larmes, la rose trop terrestre.

Rose du corps, épanouis ta grâce sur le symbole du supplice accepté.

Croix du renoncement, sublimise la vie, apaise ses vertiges et consacre la Rose.

Emmêlez, symbole très parfait : la charité au beau, la pensée à la forme ; et que la rose enguirlande la croix, et que la croix vive au cœur de la Rose. »



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

PREMIER ROMAN

LE VICE SVPRÊME

PRÉFACE DE J. BARBEY D'AUREVILLY

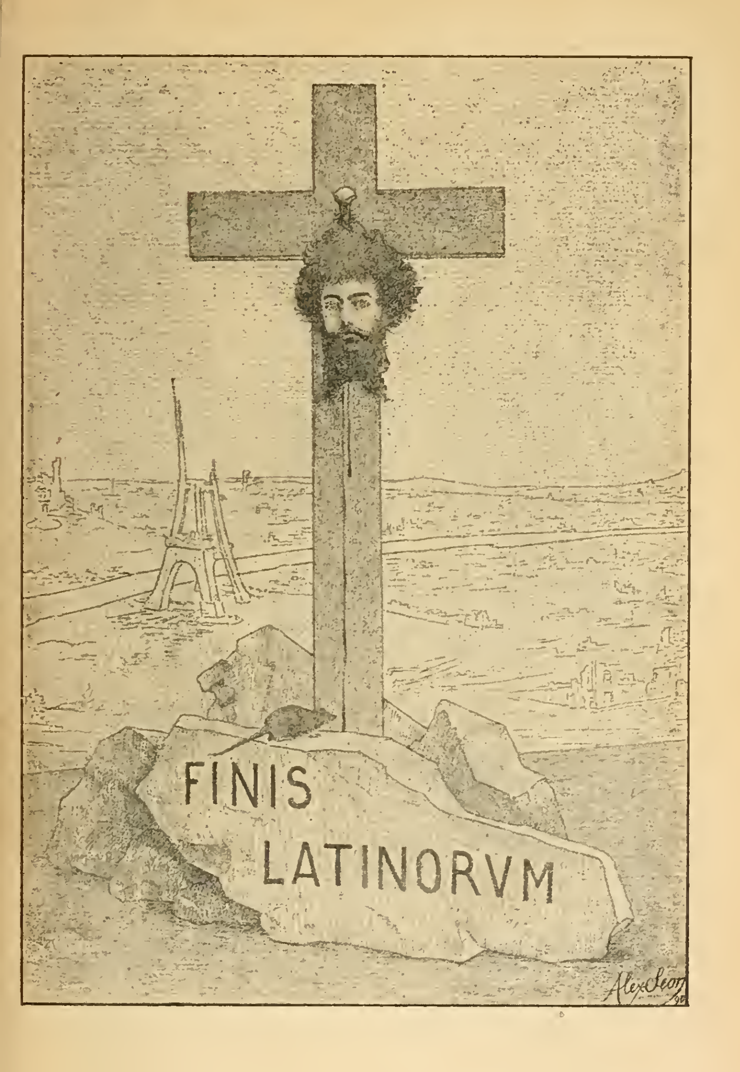
1884

Onzième édition, Dentu, 1890

avec une SYNTÉRÈSE inédite

LE RÊVE D'UN PÉCHÉ

RITTRATO MULIEBRE


FINIS
LATINORVM



LE RÊVE D'UN PÉCHÉ

C'est après un bain dans le ruisseau clair, en une heure de repos, étendue sous l'ombre des forêts troublantes qu'Artémis, aux jambes chastes, sentit le désir, serpent qui se cache dans les rêveries, piquer sa chair calme.

La princesse songe, non plus d'un passé d'orgueil satisfait, mais au présent et à de possibles joies.

Des cogitations étrangères à son habitude, des doutes sur l'excellence de ce qu'elle a résolu, des curiosités aiguës de ce qu'elle s'est interdit, des préoccupations de ce qu'elle dédaigne et fuit, se lèvent insensiblement en elle.

Sa pensée tourne ces pages du livre du sphinx qui bruissent comme un écho affaibli de baisers nombreux et sourds et d'où glissent les signets : fleurs séchées moins vite que les ardeurs qui les ont échangées ; billets jaunis, survivants des amours mort-nés, gardant sur leur vélin le parfum et la caresse des corsages.

Dans un lointain perdu, le chœur des poètes chante l'hymne d'amour éternelle, et les oreilles humaines sont tendues à ces concerts qui semblent ceux-mêmes des anges.

Les nabis, les aèdes, les sages et les fous passent mé-

lancoliques, avec sur leurs lèvres, ce refrain des cœurs: *Love is my sin.*

Le pli dédaigneux de sa bouche s'efface devant ce péché fécond, fumier auguste d'où sortent les dévouements et les odes ! Pourquoi a-t-elle refusé de boire aux eaux troubles, aux eaux lourdes de la passion, seul abreuvoir de la déplorable humanité ?

La Fontaine d'Amour apparaît et la cohue des mortels s'y presse. L'éphèbe y plonge ses lèvres sans duvet, la matrone ses rides, les patriarches leur barbe d'argent. Un ange ironique verse d'une grande urne de lapis la liqueur de fiel qui emplit la vasque.

Voit-il des lèvres reculer, mordues par l'amertume du breuvage, il prend à sa ceinture une mince aiguière et la penche. Sitôt la foule se précipite plus avide. La goutte d'illusion suffit à faire voir leurs rêves, dans le liquide saumâtre, aux extatiques yeux des assoiffés d'amour.

Cette goutte de mirage, qui tend invinciblement vers l'absurde même, le désir humain, l'imagination la fait tomber sur la pensée de la princesse. Alors l'instinct étouffe l'idée et doucement, lentement, se substitue au vouloir. Déjà souriante, elle dit, mais si bas que les grands lys eux-mêmes ne l'entendent pas : Oh ! le mensonge des lyres !

Les bandelettes mystiques ne pressent point son front, et, gagnée, elle se coule en des rêveries ou la luxure, comme Shylock, finit toujours par réclamer la chair promise.

Il est encore un inconnu pour elle, la sensation sexuelle. Mariée, courtisée, elle ne sait pas le plaisir du

péché. Déjà, elle a secoué toutes les branches de l'arbre de science ; et, sur ses fruits étincelants et acides, laissé son orgueilleuse morsure. Au seul fruit de la chair, elle n'a point touché ; aussi, le caresse-t-elle de l'œil de son désir.

Elle le sait plein d'ignobles vers, sous sa pulpe veloutée, mais tel qu'il soit, elle le veut.

Ces lois de la sexualité, lianes qui se croisent et s'enchevêtrent devant la marche humaine, elle les a coupées et écartées jusqu'à ce jour, et voilà qu'elle en est tout enveloppée, en une frondaison soudaine. Une voix, celle de Pan peut-être, murmure comme un soupir de flûte : *Vœ soli.*

Oh ! Etre deux ! deux cœurs et le même battement, deux esprits et la même pensée, deux corps et le même désir !

Ces deux cœurs fondus en une adoration, ces deux esprits unis en une admiration, ces deux corps enlacés en une délectation.

Deux ! la voix et l'écho. Deux ! l'existence double ! un être ajouté à son être ; en soi deux, à côté du désir la satisfaction ; le rêve saint de l'androgyne réalisé selon les lois, la création initiale retrouvée.

Mais le bien-aimé, où est-il ? Quel est-il, celui qui agitera son sein gauche, émotionnera sa vie, rosira de baisers le marbre de sa chair, et pétrira son corps selon le plaisir ?

Pour que son esprit veuille, que son cœur palpite, que sa peau accueille, il faut de rouges lèvres et de noirs pensers, une âme perverse dans une belle forme.

Elle feuillette en idée, d'un examen obscène, cet

album de photographies d'amis, que la bourgeoisie étale sur ses guéridons.

Le prince de Courtenay, le parfait gentilhomme, a quarante ans et fatigue par son étude d'être royal d'allure et de réaliser Louis XIV en frac.

La perversité du comte de Rochenard ne s'élève pas jusqu'à la spéculation. Nonancourt poupin pour un adultère sucré de dévote ; beau diseur, Montessuy a le teint terreux ; Sennevoy est naïf ; Vidauban a de l'esprit, mais sa maigreur d'amadou lui ferait prendre feu si les jeux de l'amour devenaient vifs ; Genneton un bel homme qui ne pourrait pas le prouver ; Norsannes roucoule et de Quercy s'emporte ; Chaumontel copie Albert de Ryons, et Boutigny tient pour le macabre. Les autres, ennuyés, ennuyeux, plus insignifiants encore, vides et pleins d'eux-mêmes. Il y aurait bien Tanneguy, un génie et beau, mais pour un écrivain la femme n'est guère qu'un sujet d'étude, une excitation à penser et à vibrer. Là, se donner, c'est donner de la copie. Guy de Quéant, ce boudiné qui sourit comme un sphinx ; mais non, pas plus lui que les autres.

Une réflexion saugrenue la fait sourire en dedans ; ses amies seules auraient le corps assez beau, la caresse assez douce pour lui faire le plaisir qu'elle souhaite. Elle a souvent promené autour d'elle le coup d'œil d'une Sémiramis qui veut une nuit de volupté, mais son désir s'est toujours replié avec répulsion devant l'insuffisance des prétendants.

C'est à cette vie artificielle, déjà dite, qu'elle demande le plaisir ; promeneuse érudite dans le Campo-Santo de l'histoire, elle évoque les héros et les monstres en une

nécromancie amoureuse. Qui dira le tréfonds de débauche de certaines continences et ce qu'il peut entrer de vice dans une vertu ?

Elle se figure l'amour sous les traits d'un bel adolescent, à cheval sur un perroquet plus grand qu'un aigle. Il tient une canne à sucre, courbée en arc, dont la corde est faite d'un vol d'abeilles arrêté. Dans son carquois, qui finit en sein de femme, cinq flèches, les cinq sens, froissent leurs pointes de fleurs.

En apercevant la princesse, Douchmanta oublie un instant Sakountala, mais elle voudrait être la courtisane Vasantasena pour entendre, au jardin, après l'orage, les paroles d'amour de Charudatta.

Mejdnoun et Leilah, la gloire iranienne, qui murmurent d'extase à se regarder, passent sans la voir.

Brusquement, une nature d'aquarelle, sous un ciel rose, une enfilade de points à dos d'âne, sous lesquels passent des jonques où des femmes aux formes subtiles, à la chair rose thé, chantent la fleur du pêcher et la feuille du saule, accroupies comme des enfants et jouant comme des chattes.

Sur un air de Rameau, dans un Watteau, des marquis de Marivaux promènent leur amoureuse indifférence.

Dans la nuit des temps, Sodome et Gomorrhe l'attirent. Quel crime que nous ignorons savaient donc ces villes ? Elle trouve un prestige à ces peuples qui poussèrent le mal si loin qu'elles forcèrent le feu du ciel à les détruire.

Les paupières de la princesse clignent devant les perceptions vagues qu'elle voudrait plus préciser ; elle passe

doucement sa langue sur ses lèvres, à la vue gourmande des choses défendues.

Le désir sous toutes ses formes ; la volupté en tous ses rythmes ; l'amour dans toutes ses incarnations protéennes ; toute la femme, ses spasmes et ses larmes ; ses désespoirs et ses ivresses ; les efforts de son cœur vers la passion et de son corps vers le plaisir traversent sa rêverie comme des choses déjà vues, déjà faites, avatars de perversité : tout le kaléidoscope de l'amour, le bûcher de Didon s'attisant du vitriol moderne, et les personnages de l'art se mêlant à ceux de l'histoire. Dans le Boustan des sens, son imagination chercheuse va d'un arbre à l'autre, secouant les fruits de la chair, et s'étonnant que la volupté ne tombe pas en pluie. Le king de la passion, le Rig du corps chantent en elles des hymmes folles et puissantes, comme des haleines de serre et des ruts de fauve.

Elle croit sentir un tremblement à l'œil gauche, une inquiétude au bras gauche, présages hindous de l'approche du bien-aimé.

Sur ce fourmillement d'images, un Poussin se détache, et, devant l'attente de cette italienne de la Renaissance, le rêve du vice grec à Rome adoré, Antinoüs apparaît. Sa libérale nudité rayonne ; ses pectoraux semblent lumineux, et la princesse, dans son hallucination volontaire, prête ce discours à l'affranchi d'Hadrien :

« Princesse, tu es belle comme je suis beau. Ne crois pas aux calomnies de l'histoire. L'empereur brûla de feux inutiles. Je suis vierge, je le suis resté pour toi dont le front haut comme celui de Minerve contient la pensée. O toi, qui unis à la beauté d'Aphrodite l'intelli-

gence d'Athéné, je t'aime. Lorsque je me suis noyé dans le Nil, j'avais vu ton image sous les flots. Hélas ! je t'ai cherchée, Neptune m'a retenu méchamment. Comme la lyre d'Orphée, ma beauté charmait les monstres marins. Les sirènes, séduites et sans voix, tordaient désespérément leur queue, et les nymphes, folles d'amour, rougissaient le corail de leur sang. Enfin, je t'ai retrouvée ; je recueilli mes larmes en un collier que je te donnerai. Ouvre tes bras, mes membres sont assouplis par un bain de dix-huit siècles, je suis prêt pour ton embrassement. »

Messaline n'est pas toujours à Suburre ou dans les bras de Silius ; on peut se souiller plus encore par l'esprit.

Les sorciers se frottaient d'une pommade hallucinatoire qui leur donnait des rêves obscènes. Réveillés, ils prétendaient revenir du sabbat. L'imagination suffit à y transporter. Le baiser du bouc se donne aussi avec la pensée ; mais l'impossible, c'est de ne pas le répéter ; l'esprit se colle à l'immonde chose, et les évocations de la chair, pas plus que celles de la goétie, ne peuvent être arrêtées. Dans sa contemplation titillante, la princesse se sent envahie et subjuguée par son rêve ; la sueur perle à son front et à ses oreilles devenues rouges, les pendeloques tremblent.

Les grands lys honteux ferment leurs calices, et dans leur tristesse de fleurs pures, inclinent leur tige fière.

Elle a ce cauchemar : l'obscénité des choses. Des boucs, louchant de lubricité, brisent leurs cornes en des caresses furieuses : une phallophorie enfiévrée défile ;

et se déroulent les frises intérieures d'un temple de Priape, les panathénées de l'ignoble... Soudain une éclaircie se fait. Alors se cramponnant à son orgueil par un effort qui la pâlit toute, elle rêve sa chair.

Fébrile, énervée, haletante, le regard trouble, elle laisse pendre ses bras dans une dépression épuisée. A cette victoire, les lys rouvrent leur calice et redressent leur tige. La nuit vient : du dôme, l'ombre vespérale jette ses voiles sur cette débauche sans nom dont elle gardera le secret.

L'Arabe qui lance son cheval et l'arrête le nez au mur, le gondolier qui rame droit à l'angle du palais, et à une ligne tourne, font jeu d'enfant ; mais avoir lancé son corps à la volupté, et à l'instant où la continence va se briser, l'arrêter net : c'est là une geste !

Fière, elle abaisse ses yeux sur son corps qui est nu par l'écartement du peignoir, et, souriant à sa chair immaculée, une de ces odes telles que les Toutmès en ont confié aux hiéroglyphes de Karnak, chante en elle un cantique triomphal :

« J'ai dompté encore une fois la bête ! »

Divi Herculis filia.

RITTRATO MULIEBRE

I

Plus pâle que l'aube d'hiver, plus blanche que la cire des cierges,
Ses deux mains ramenées sur sa poitrine plate,
Elle se tient très droite dans sa robe, rouge
Du sang des cœurs qui sont morts à saigner pour elle.
La Perversité niche aux coins de sa bouche ;
Ses sourires sont empennés de dédain ;
Dans ses yeux pers, diamants céruléens
Qui fixent de lointaines chimères,
Sa pensée file le rouet des impossibilités.

II

Faire éclore la grenade sur ses joues, entr'ouvrir ses lèvres,
Pour le baiser, détourner ses yeux des visions, beaucoup l'ont tenté.
Ils sont morts damnés ; elle est restée pâle,
Les lèvres fermées sur son secret.
L'Amour qui n'est que l'amour, la vertu sans le crime,

Elle n'en a pas voulu.

César Borgia et saint François d'Assise en un, elle eût aimé ;

Mais le monstre n'est pas venu et sa pensée a continué

A filer le rouet des impossibilités.

III

Dans l'attente du Bien-Aimé, elle n'a point eu d'amants.

Elle l'eût pressé, étouffé peut-être, sur sa poitrine plate,

La grenade eût fleuri à ses joues, sa lèvre se fût ouverte au baiser,

Si saint Michel eût pu être aussi Satan, si Satan eût été saint Michel.

Léonard, le maître subtil, l'a éternisée sur ce panneau.

Et, jusqu'à ce que la solide peinture s'écaille comme un serpent qui perd sa peau,

On la verra aussi vivante que quand elle vivait : Dans ses yeux de mer,

Grands et clairs, froids et calmes, sa pensée

Filera toujours le rouet des impossibilités.

Toi qui as refusé ta lèvre au baiser profane, qui a repoussé la cyathe

Bourbeuse de la passion, et qui est restée dans ta continence de sainte

Fidèle à ton vice monstrueux, ô Fille du Vinci, Muse.

Dépravante de l'esthétique du mal, ton sourire peut s'effacer sur la toile.

Il est facsimilé dans mon cœur, où ainsi que la pierre jetée au gouffre

Il décrira des remous circulaires, grandissants et qui élargiront

Jusqu'à ma mort ton désir des Amours impossibles, — le Mien.

Chimère, t'a vue m'altère de cette soif du Beau Mal,

Que tu es morte sans assouvir.

O sœur de la Joconde, ô sphinx pervers, je t'aime!



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

DEUXIÈME ROMAN

CVRIEVSE

1885

Nouvelle édition, Dentu, 1890

DÉCLARATION PLATONICIENNE

L'ATHANOR SEXUEL

CHAGRINS

MÉLANCOLIE DE PAULE

PAROLE DE NEBO

AU SEPTÉNAIRE


Alex Séon



DÉCLARATION PLATONICIENNE

Nous naissons, nous, les androgynes, l'esprit engrossé de quelque chose, et, arrivés à un certain âge, notre nature demande à enfanter : mais nous ne le pouvons que dans le Beau. Au plaisir, à la joie, à l'enfantement intellectuel qui me vient de vous avoir approchée, jugez combien de fois le laid m'a rebuté ! Et je me retirais en me contractant, et je n'enfantais pas, continuant à porter péniblement le fruit dont je n'avais pu me délivrer. Ah ! dans ce pressant besoin d'accoucher, quelle inquiète poursuite du Beau ! Enfin, je vous trouve, je converse avec vous, et aussitôt fécondé, j'engendre le meilleur dessin de ma vie et le plus beau rêve de mon cœur. Supposez un instant qu'une affection toute spirituelle nous lie et que je sois pour vous cette excitation vers le monde supérieur que vous êtes pour moi ; supposez que je vous inspire, comme vous m'inspirez, ne pourrions-nous pas répéter le credo platonicien. « Absents ou présents, nous nous souviendrons que nous avons nourri ensemble ce chef-d'œuvre passionnel : une communauté nous lie autrement étroite

que celle qui unit les pères et mères des enfants selon la nature ! Oui, nous sommes enchaînés par le plus indestructible des amours, nous qui sommes en communauté des plus beaux sentiments et des plus immortelles pensées.



L'ATHANOR SEXUEL

« Eurêka ! » ce mot, trompette triomphale de l'homme qui découvre le moyen de son impossible ; le rayonnement intérieur de Colomb quand sa vigie cria : « Terre » ; la clameur des Archimèdes saisissant enfin le levier ; et le triomphe de Flamel devant l'or artificiel — ce mot, je puis l'écrire, j'ai trouvé la matière du grand œuvre passionnel, l'androgyne complet, double de corps et d'âme.

« Qui tirera le pur de l'impur ? Je répondrai au cri de Job par la réalisation du grand miracle humain ; j'ai rencontré l'âme qui m'attendait. Elle est CURIEUSE, elle est à moi comme Ève fut au serpent ; mais, séducteur divin, je lui ouvrirai le fruit pour qu'elle n'en mange pas. Je l'écœurerai pour toujours par la succession ascendante de toutes les nausées ; je lui commenterai si subtilement les spectacles turpides, qu'elle se réveillera, de ce cauchemar affreux, haineuse de l'amour et méprisant les hommes ; je la dessillerai et la déprendrai de tout, afin que, regardant autour d'elle, cette Ève ne voie plus au monde que Nébo, à la fois son Adam et son créateur. Je lui ferai parcourir le cycle du mal, et j'éteindrai dans le dégoût sa dernière curiosité ! Alors ce tendre cœur n'aura plus que mon cœur, cette pensée désorbitée ne pourra pas sortir de l'orbe de la mienne ; et la Béatrice, la Dame des néo-platoniciens, sœur par l'effacement du sexe, homme par le dévelop-

pement de la conception, femme par la tendresse, existera pour la première fois! Frère! la beauté des formes sans concupiscence, l'ardeur des sentiments sans démence, le plein ciel des idées permanent et non plus restreint aux moments d'inspiration ou d'extase, songe à cela! Je sens en moi tant de lumière que je m'éblouis. Ne me dis rien de douter. De la créature qui nous cache l'Absolu, je fais un miroir qui me le réverbère; je souillerai tellement cette âme qu'elle ne pourra plus respirer que dans le Beau et le Pur.

« Je nie la chair, je nie le sexe et, puisque nous sommes des vers nés pour former le papillon angélique, je veux dès maintenant mes ailes! et si je retombe du Thabor où je monte, c'est le pied de Dieu même qui me renversera. »

CHAGRINS

— Mes chagrins, c'est d'être un homme au lieu d'un ange, c'est la distance des étoiles, la forme de la terre. Mes chagrins, ce sont les vulgarités de la vie, les injustices sociales et les laideurs de la nature ; ce sont les vices qui violent la Norme du bien, les crimes, jets d'iniquité vers le ciel, que le ciel fait retomber en pluie de maux sur la terre. Je me sens abaissé par tout abaissement que je vois, je me méprise aux enfantillages que je constate, et je suis diminué en vous voyant.

— Mais ce ne sont pas des chagrins personnels...

— Je vous disais bien que vous ne comprendriez pas, enfermée que vous êtes dans les cinq pieds de votre chair. Moi, je suis en communion de douleur avec toute l'humanité ; mon cerveau est torturé par l'effort réuni de tous ceux qui épèlent le nom de Dieu ; mon cœur saigne de toutes les trahisons ; je suis misérable de la misère universelle, et chaque infamie qui a lieu met une tache dans ma famille de mortel : la honte de mon temps me monte au front, l'impuissance du siècle se communique à moi et m'annihile. Je suis fait d'un bronze où il entre du génie et du saint, mais je ne puis ni réaliser le Beau, ni faire le Bien, et je me consume sans éclat et sans profit, mes flancs de basse argile rongés par des désirs de Dieu !

PAULE

— Oh ! je voudrais m'enfuir hors de l'humanité — soupira-t-elle — une si immense souillure m'apparaît que je n'ose plus penser, ni respirer ; le vent ne charrie-t-il pas du vice ! Oui, Nebo, vous ne mentiez pas, le mal sourd du sol et pleut des toits : atroces réalités, constatations détestables ; je ne pourrai plus rêver ; que c'est donc triste de savoir ! Cette coupe que le poète élève dans ses vers, je l'ai vue, horrible chope ; cette vie de garçon, faite de boissons frelatées et de la première venue ; ces lettrés sans admiration, ces écrivains sans pensée, ces jeunes gens, je les ai vus, tous voyous, notaires ou maniaques. L'orgie, ennuyeuse turpitude, les viveurs, les êtres qui vivent le moins ! Au-dessous, l'instinct n'avait engendré que le viol, la société ouvre le lupanar ; la barbarie avait ses hordes qui tuaient pour piller, la civilisation a ses armées qui tuent, pour rien, *pour l'honneur*. L'Etat respecte les loisirs de deux cents assassins du grand trimar et expulse les bénédictins de Soleysmes ! Etres de joie, damnés ; lieux de plaisir, cercles de l'enfer ! Voilà donc le péché ! Je me suis accoudée sur les tables de la débauche, j'ai trempé mes lèvres aux vins du crime ; Phryné m'a dit ses secrets, comme le voleur ses ruses ; et, les yeux salis, l'attente déçue, condamnée à vivre dans un monde que je hais,

trop imparfaite pour le cloître et trop haute pour la vie qui m'attend, ô Nebo, quel a été votre dessein et que me reste-t-il à faire pour arriver à un état d'âme qui se supporte? car je n'ai plus d'illusions, et l'avenir m'apparaît un désert plein de reptiles et de mares fangeuses.

NEBO

— Chère âme, vous voilà donc à ce mépris du monde, à cette conscience de ses œuvres vaines et de ses pompes ridicules, qui eſt le commencement du penseur, de l'initié et du saint. Vous venez de dire la *prière* de Polyeucte, pas toute cependant. Levez les yeux, ce ciel qui plafonne Paris s'étend sur tout le monde et couvre des vierges et des génies. Des croix se dressent vers lui, des mains s'y tendent, des cœurs s'y élèvent et de saintes douceurs, d'adorables idées en tombent pour les pieux et les exaltés. Satisfaites la charité en pleurant sur Babylone, mais satisfaites à vous-même en vous haussant d'un grand effort, au-dessus de ce vieil Occident qui se désorbite. Qu'importent les lieux de nos corps, temporaires comme eux, notre âme est de toujours; agrafons notre anneau à la chaîne intellectuelle du Verbe de Dieu! Les multitudes inconscientes, irresponsables, obéissent à des lois fatales, à jamais laides, ignares et malheureuses. Seul, l'initié peut les soulager, les purifier et les sauver, car seul, il peut commander aux trois mondes; mais la multitude n'a pas le courage d'étrangler les chimères qui la perdent, et, de mirage en mirage et de sottise en malheur, elle tombe dans la mort. Il n'y aura jamais de *Progrès;* le malheur se métamorphose seulement avec une variété si imprévue qu'on s'y trompe quelque temps. L'honneur de l'humanité n'est pas aux mains des foules; leur tourbillon

pitoyable passe et disparaît ; qu'importe, pourvu qu'un solitaire sache encore les soixante et douze noms de Dieu, qu'une vieille égrène son rosaire, qu'une princesse Paule reste vierge et qu'un artiste perpétue la forme. Qu'importe à ceux qui, comme nous, conscients de leur immortalité, se savent indissolublement fiancés à l'Absolu, qu'une nation se suicide ? Qu'importe ce qui n'est pas éternel : par le beau et par le vrai, allons à Dieu ; soyons des tabernacles d'idéalité ; si la fin latine n'était pas si sûre et si proche, nous devrions nous dévouer à cette race ; mais, quand un pays proclame l'égalité, cette négation de toute science et de toute révélation, il se voue à l'égalité du joug — et du joug étranger. Dieu lui-même ne peut sauver les damnés malgré eux ; le tenteriez-vous sans folie ? Caliban règne dans toute l'île ; ses fils ont eu des fils, atroces et sans Dieu, qu'ils se vautrent. Vous, mon Ariel, cachez vos ailes frissonnantes ; elles sont séditieuses chez les pourceaux ; comme je cache ma science, Prospéro dédaigneux de disputer un peu de terre à des taupes et de ramasser une pourpre où tant de limaces ont bavé ! Il est une acropole qui défie l'escalade du vulgaire, nous y enfermerons nos rêves, et, repoussant d'un pied calme tout ce qui est à tous, à nous deux, mon Ariel, nous ferons un monde, plus beau et plus grand que le leur, un monde de mystère ineffable et *inaccessible !*

AD ALTA

— Voyez ces belles choses que nous montre le ciel. Voyez ces astres errants qui cherchent leur cause, voyez ces nébuleuses pareilles à nos cœurs que la passion trouble. Voyez ces étoiles filantes qui traversent le ciel comme une pensée traverse notre âme. Terrible septenaire du destin, te voilà donc vaincu ! Jupiter, tu ne me prendras à aucune vanité ; Saturne je suis, sorti de la solitude où tu m'avais enfermé ; Soleil, tu ne m'éblouiras pas avec de la gloire ; je vois plus loin que tes formes ; Mars, tu ne troubleras d'aucune colère ma sérénité et mes mains resteront pures de sang ; Lune, malgré toi j'ai fait de tous mes caprices une unique volonté ; Vénus, vois donc ces deux êtres qui, malgré toi, rejettent le sexe ; Mercure, ascendant volatil, je t'ai fixé sur cette tête blonde ! Clous d'opale, rivés par le marteau des anges, qui retenez le ciel, rayonnez sur la double étoile terrestre que nous sommes, couronnez de regards propices cette chère Eve ; que son cœur, comme un lac profond et pur, vous reflète, étincelles d'amour, cierges de Bien, Etoiles !



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

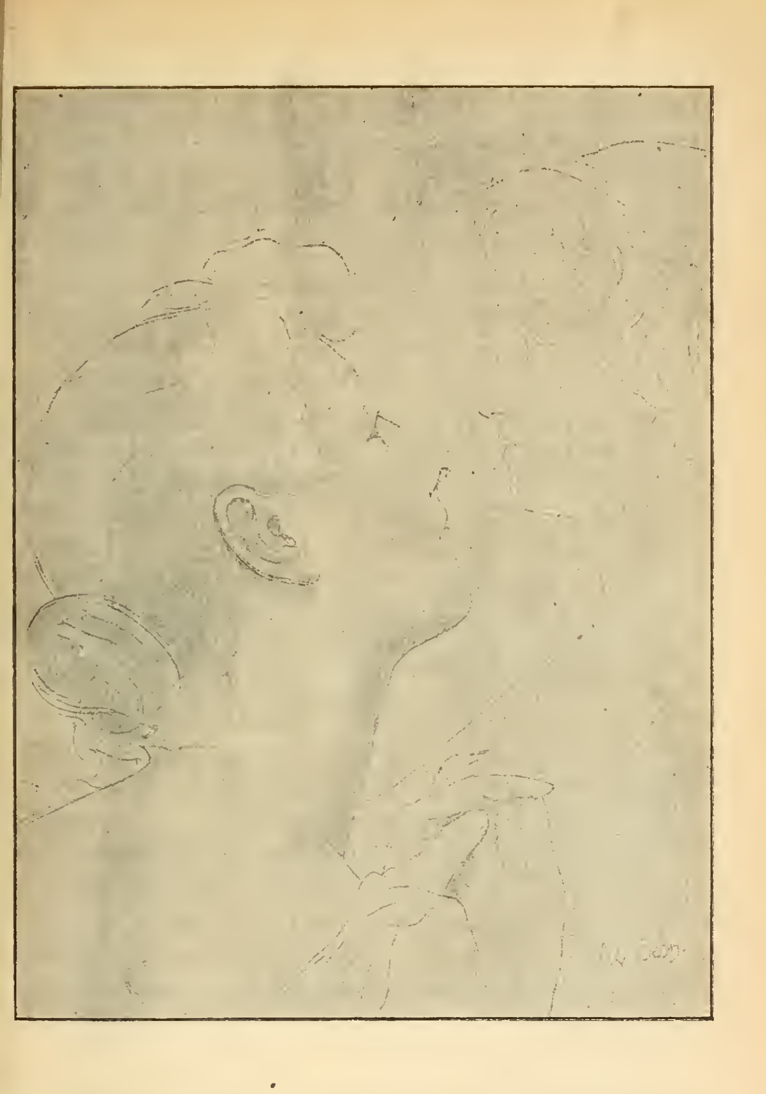
TROISIÈME ROMAN

L'INITIATION SENTIMENTALE

1886

Nouvelle édition, Dentu, 1891

HYMNE A EROS



HYMNE A EROS

I

Eros, roi des cœurs vagissants, Sagittaire railleur dont les flèches ignées hérissent de désir les reins mortels.

De l'Olympe descends, et viens de ta divinité animer cette forme, pieusement pétrie, selon le rituel.

A l'évoquer, l'heure est propice : le taureau bondit au zodiaque; Pasiphaé le suit, d'une course affolée, aux champs crétois. Les doux mystères du printemps, dans la forêt frissonnante, se révèlent à l'amant hardi, à la craintive amante. Les mondes amoureusement dans leur ronde solaire irradient jusqu'à nous de purs rayons de lumière.

L'air est plein de baisers flottants, qui effleurent très doucement les bras nus des vierges. Quel souffle chaud fait voltiger aux lèvres la moue d'un baiser, les poils follets aux nuques frêles?

Le désir jaillit sous les pas, et, dans les plis droits des tuniques, des effluves montent, lubriques.

Alanguies, enlacées et le regard perdu, sous bois, elles s'en vont interroger les fleurs; et, dans l'écorce

des bouleaux, avec l'épingle de leurs cheveux, elles écrivent le nom qu'elles n'osent pas prononcer. Loin du pédagogue ennuyeux, l'adolescent rêveur s'esseule en des chemins ombreux pour écarter la voix nouvelle qui parle en lui et qui parle d'aimer. A travers le fourré, n'entend-il pas les vieux faunes ? aperçoit-il pas l'éclair charnel d'une nymphe surprise et qui fuit vers les saules, un péplos mal jeté sur ses beaux membres nus?

Eros, roi des cœurs vagissants, Sagittaire railleur dont les flèches ignées hérissent de désirs les reins mortels !

De l'Olympe descends, et viens de ta divinité animer cette forme, pieusement pétrie, selon le rituel.

II

Eros, roi des cœurs battants, titilleur des seins turgescents, entremetteur de la nature entière, proxénète par qui tout rut est exaucé !

Insuffle à cette argile et l'extase amollie du plaisir qui s'avance et les spasmes vibrants.

C'est toi qui règnes et resplendis quand, sous l'or d'Hélios, la strideuse cigale chante les pâmoisons de la terre enflammée, quand l'argent de Phœbé poudroie dans la nuit bleue ; autant de cubicules, autant d'autels, Eros! autant de sacrifices en ton nom, puissant Dieu !

Comme des lutteurs acharnés, l'un à l'autre liés, les amants ne sont plus qu'un seul corps ; ils balbutient des mots perdus dans les baisers ; en leurs fauves ardeurs, ils crient et mordent.

Zeus alors peut lancer ses foudres redoutables, Poseidon soulever les vagues monstrueuses et celles-ci vomir des dragons effroyables, sans troubler seulement ces mortels enivrés. Le battement de leurs artères et la pulsation de leur cœur les fait semblables aux Dieux, extasiés et solitaires, sans pensée et sans peur.

Eros, roi des cœurs battants, titilleur des seins turgescents, entremetteur de la nature entière, proxénète par qui tout rut est exaucé !

Insuffle à cette argile l'extase amollie du plaisir qui s'avance et les spasmes vibrants.

III

Eros, roi des cœurs mourants, déceveur des âmes candides, qui souffles l'inconstance au cœur, la lassitude au corps !

Donne à cette effigie le regard éperdu d'un grand amour trompé, artisan des déceptions amères !

Lamentables et obstinées, les chercheuses d'amour ne te maudissent pas ; les seins pendants, les lèvres lasses, et le corps tout meurtri aux combats du plaisir, elles mendient encore un même amant trompeur.

D'autres à l'abandon ne se résignent pas, et, de la même main qui versait la caresse, broient la ciguë ; impuissantes à garder leur amant, elles le donnent à la mort !

Plus avides, les mâles fourragent les baisers sur les lèvres qui passent, et, presque sans choisir, errent de femme en femme, sans jamais assouvir leur turpide

désir. Là-bas, à l'écart, le rocher de Leucade atteste, ô dieu de la vie, que tu fiances à la mort; l'humanité te fait, Eros, un effrayant cortège : les râles du trépas, les râles du plaisir affreusement se mêlent; ces cris confus sont-ils de haine ou de bénédiction, ces passionnés, tes serfs, sont-ils sages ou fous ?

Charmes-tu la vie ou bien si tu la troubles ?

Eros, roi des cœurs mourants, déceveur des âmes candides, qui souffles l'inconstance au cœur, la lassitude au corps !

Donne à cette effigie le regard éperdu d'un grand amour trompé, artisan des déceptions amères !

Eros, roi des formes aimées, au milieu de l'oubli d'un siècle inconscient, tu renais sous ma main et ta gloire à nouveau par mon art apparaît.

Aux Erotides, les Thespiens t'ont-ils voué plus bel icone ? Je t'ai ressuscité, Eros, pour te braver et te vaincre. Vois en moi Antéros, le hiérophante-maître.

La forme splendide où tu revis n'est que le signe de ma volonté ; sous ces traits d'argile, j'enchaîne tes prestiges et tes charmes, et la cause seconde qui fait ta force. J'ai brisé la ligne verte dès longtemps, et je la brise aujourd'hui pour cette vierge : aussi t'ai-je donné le double charme asmodéen. Règne sur les multitudes, Eros, elles sont viles et dignes d'un tel roi; mais souviens-toi de docilement servir ceux qui marchent sur l'aspic et le basilic, et qui foulent le lion et le dragon. »



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

QUATRIÈME ROMAN

A CŒVR PERDV

1887

Nouvelle édition, Dentu, 1892

LE CANTIQUE DE NEBO

LA PRÉCATION DE PAULE

LE CANTIQUE DES PARFUMS

LE CANTIQUE DES GEMMES

CONSÉCRATION ÉROTIDE





LE CANTIQUE DE NEBO

Bénissez mon orgueil, Œlohim des superbes.

J'ai gravi la montagne où tes foudres écrivent sur le flanc des nuées ; j'ai empli mon oreille des fracas du tonnerre, et devant tes éclairs mon œil n'a pas cillé.

Roulé par la tempête et fouaillé par les pluies, m'ensanglantant au roc mais ne me rendant pas, j'ai vaincu la terreur du Sinaï auguste, pour me mettre à genoux, seul et plus près de toi.

N'entendant plus bêler le long troupeau des hommes, ayant coupé le lien qui nous retient au nombre épouvanteur des aigles, seuls vivants sur les cimes, je me suis prosterné, Iavhé, attendant que le buisson s'ignise ou qu'un ange parût pour lutter avec moi.

Mais la ronce sauvage ne s'est pas enflammée et je n'ai combattu, d'un talon de mépris, qu'un serpent qui sifflait ma prière.

Et je suis descendu alors, à reculons, espérant toujours un miracle !

Dans le val, les humains blasphémaient en dansant autour du Baphomet immonde ; je me suis recueilli en mon orgueil profond, humble sous ton dédain, Iavhé, mais dédaigneux du monde.

Bénissez mon orgueil, Œlohim des superbes.

∴

Bénissez mon avarice, Œlohim des trésors.

J'ai gardé mon amour des voleurs de la Terre, je ne l'ai pas commis aux ravalantes mains des femmes et des jeunes hommes. Au culte d'Astaroth, je n'ai accordé rien ; mon âme est un coffret fermé où dorment des parfums.

Avare de mes lèvres, pourpre restée royale ; avare de mon temps nécessaire à tisser la robe de science brodée de pentagrammes.

Avare de mon sang, cette encre pour ton nom, que j'écrirai un jour en lettres colossales afin d'édifier les peuples et les mondes.

Si je n'ai rien donné, ni du cœur ni du corps aux sollicitations terrestres, c'est qu'une voix m'appelle et me dit : « Garde-toi, garde-toi pur et beau, pour les noces célestes. »

Et j'ai mis de la cendre sur le feu de mon cœur, parcimonieux et ladre, pour te garder, Seigneur, dans son intégrité, l'admirable jardin de mon âme immortelle où le germe divin, de larmes arrosé, a poussé des rameaux d'un vert incomparable et dignes de joncher tes pas, si vers moi, un jour, tu passais.

Bénissez mon avarice, Œlohim des trésors.

∴

Bénissez ma luxure, Œlohim des voluptés.

Ma Puberté, à moi, fut l'éveil au mystère, et dès que je vibrai, Corybante clamant, je poursuivis, de mes ardeurs, les chœurs célestes.

Isis, Isis, Isis ! j'ai déchiré tes voiles et ta nudité sidérale ne m'a pas satisfait, j'ai pleuré de désir, et crié jusqu'aux nues. « Je veux l'épée, je veux la coupe, je veux le sicle et le bâton » Ruffian de la science, et lui donnant mes nuits, j'ai chevauché âprement la Nature, et la virilité de mon esprit chercheur a plongé au giron de la métamorphose.

Mon rut de l'idéal, reculant au passé, a violé les tombeaux où dormaient les miracles, et mon stupre a connu les très jeunes idées qui n'évolueront pas, avant un autre siècle.

Archanges glorieux, tout armés de lumière, adorable garde de Dieu, c'est vous que j'ai aimés, et c'est vous que je cherche dans les tâtonnements d'un cœur qui se convulse aux nausées corinthiennes.

Au jour du jugement, célestes androgynes, quand on prenoncera mon nom ; vos cœurs, vos cœurs de femme palpiteront peut-être.

Bénissez ma luxure, Œlohim des voluptés !

∴

Bénissez mon envie, Œlohim des désirs.

J'ai dédaigné les rois et j'ai nié les riches ; car je porte la mitre aux trois couronnes et mieux qu'un argentier je puis monnayer l'or. Quant à tous les hochets des distinctions humaines, que le dynaste et la plèbe décernent, je les ai dit inanes.

Cependant, les Erynnies terribles n'ont jamais grondé aussi furieuses que ma dardante envie.

J'envie, j'envie les morts, les morts aimés de Dieu, dont les tombeaux s'éclairent surnaturellement.

Ces vainqueurs de la nuit qui, disparus, flamboient, et, n'étant plus vivants, deviennent eucharistiques. Leur temps les méconnut ; l'enfant jetait des pierres à ces passants pieux ; les femmes se signaient leur trouvant laide mine, et les hommes haussaient l'épaule en disant : « C'est un fou, c'est un gueux ». Mais l'Eglise a dit « saint », l'humanité « génie », et les peuples viendront d'âge en âge polir de leurs genoux la pierre du tombeau.

Oh ! oui, je vous envie, mes héros catholiques, votre part est la belle, Aristocrates saints. Avoir ses pas marqués des crachats de la foule, et, puis à son dernier, tomber dans la lumière et, monté dans le ciel et devenu un astre, se venger en Soleil !

Bénissez mon envie, Œlohim des désirs.

∴

Bénissez ma gourmandise, Œlohim des ambroisies.

Je n'ai pas faim de viande ; je n'ai pas soif de vin. Les belles coupes, hélas ! restent des coupes vides et les nobles festins ne sont jamais servis.

Balthazar ! Balthazar ! tu n'étais qu'un ribaud ! Des lèvres de Daniel coulaient les ambroisies, délectables, rares : car il parlait de Dieu, de ses desseins secrets, substantification des Grands et breuvage des Forts.

Tous les fruits de la terre aux terrestres, c'est bien. Mais moi je me nourris de choses plus friandes : des oublis du Très-Haut, des restes de ses saints. Sous la nappe des cènes, sur le lit de ses symposions ; près du fauteuil de Faust, de la cruche du saint, je suis le ramasseur affamé et patient, et qui, le soir venu, soupe orgueilleusement d'un morceau de mystère.

Ma gourmandise est telle, qu'au dire des bedeaux et de mon évèque, je risque l'enfer, lorsque je descends dans la goëtie ou la théurgie, chercher ma pâture.

Les dominicains, au pays d'Espagne, m'eussent fait griller, car au livre hindou, comme au mont Nabou, butine ma prose : car j'ai pour crochet dans la nuit des temps, chiffonnier des textes, un étain jupitérien ; je suis gourmand de vérité, et je les cueille où je les trouve ; oui, c'est mon vice cardinal m'attabler devant l'inconnu, pour me substanter d'idéal.

Bénissez ma gourmandise, Œlohim des ambroisies.

*
* *

Bénissez ma colère, Œlohim des violences.

Au pèlerinage de la vie, mon bâton n'a frappé ni les chiens, ni les Pharisiens aboyeurs ; je n'ai jamais maudit la ronce, ni le caillou qui me blessaient, et, souriant au vent d'hiver, j'ai remis au prochain tout son méfait.

Mais quand les Peleschtim blasphèment mon Jésus, quand les Edomites supplicient un nabi, et les Ménades un aëde, devant le sacrilège et l'iconoclastie, je donne de la voix, je voudrais donner du tonnerre.

Maudits soient les brutaux, et maudits les pervers. Qui touche à l'idéal, touche au Saint-Sacrement ; toute beauté illustre l'Évangile, et le génie commente Dieu.

Templiers, Templiers, géants de charité, dont l'épée projetait un éclair de Pathmos, vous les avez connues ces fureurs trois fois saintes qu'un esprit de lumière sent bouillonner en lui, quand les ânes brayant salissent les églises et qu'un peuple crapaud insulte ses Orphées. Vous aviez le verbe et le glaive, vous étiez l'idée et le

bras. Renaissez, renaissez, et qu'un peu de justice étonne le soleil. Quand donc le pèlerin, à toute entrée de ville, verra-t-il Caliban branché ?

Bénissez ma colère, Œlohim des violences.

*
* *

Bénissez ma paresse, Œlohim des efforts.

Comme un lys exilé du ciel, à sa rosée je dresse mon calice ; je n'ai qu'un devoir de beauté.

Ornement même au paradis, puis-je être moins snr terre. Dieu ne m'a pas créé pour l'humanité vile qui veut utiliser les fleurs ; il a dit « tu seras symbole des purs orgueils, des chastes fiers. » Les poètes qui le savent me saluent d'un vers en passant, et les femmes qui se présentent à ma vue boudent l'amant: je suis le cierge de la Flore, le cierge royal qu'on brise mais qui jamais ne penche.

Ainsi, vous avez droit, ô mes malheureux frères, poètes et penseurs, grands lys du ciel tombés, de dire à ces fourmis au remuement stérile qui vous accusent d'être oisifs : « Nous sommes en mission, ambassadeurs sublimes du paradis splendide au monde des laideurs ; pour reposer vos yeux des noirceurs de la houille et du mal, regardez nos âmes vermeilles. »

Mais la houille et le mal leur procurent de l'or ; de l'or, c'est du vin et des femmes ; les lys dédaignés resplendissent solitaires, fidèles au devoir de beauté.

Ainsi, humanité pitoyable et sinistre, je dresse loin de toi, vers la rosée du ciel, mon cerveau, ce calice, où pistille l'or pur des idées absolues.

Bénissez ma paresse, Œlohim des efforts.

*
* *

Seigneur, les sept péchés, devenus les sept dons, me mitrent d'excellence ; et je souffre en effet sept fois plus qu'un humain.

Et plus je monterai de l'effet à la cause, et plus je laisserai de mon lest en marchant, plus mon cœur saignera, pantelant et plaintif.

Alourdissez la croix, mais laissez Véronique essuyer les pleurs du patient ; allongez le Calvaire, mais qu'une sainte femme me baise en passant ; faites-moi tomber quatre fois, puisque c'est l'élection suprême, mais permettez la Cyrénéenne. A l'heure où les Judas vendront leur égrégore, qu'au moins se pose sur mon sein la tête blonde d'un saint Jean.

A mon souffrant orgueil, un être qui m'admire.

A mon cœur tout gonflé d'amour, cette expansion.

A mon androgynéité, une amante du sexe angélique.

A mon envie du saint, une vierge à garder.

A mon avidité du pur, l'ambroisie sororale.

A mon âme ulcérée, ce rafraîchissement.

A mon oisiveté du cœur, ce glorieux ouvrage.

Père, Père Éternel ! à un fils malheureux accordez cette sœur, qu'il fera votre fille !

LA PRÉCATION DE PAULE

Serait-il vrai, grand Dieu, que ce battement d'ailes que je sens en mon âme, ne soit qu'un vol d'instinct lâche et rebelle et que vous punirez ?

Serait-il vrai, Dieu bon, que mon sang vous offense, parce qu'il va plus vite au penser de l'Amour ? — Est-ce donc un péché de dire à la souffrance : « Laisse-moi être Deux pour ne pas défaillir », et en tendant nos mains vers toi, de les unir.

Le baiser où deux êtres, accablés par la vie reprennent foi dans l'avenir, l'étreinte qui nous ceint de force, et la magie d'un beau regard, ces aumônes du cœur qu'on reçoit et qu'on donne, ô Dieu de charité, ne te contemnent pas.

Avant de condamner ta faible créature , condamne donc tes œuvres, Créateur ! Dis à tes nuits d'été d'éteindre leur étoiles, aux parfums de se taire, aux brises de cesser. Défends au peuplier de chanter sa complainte, au bois de fasciner par des prestiges d'ombre, au ruisseau d'alanguir avec son gazouillis ; qu'une immobilité de mort s'épande, et sous les cieux froidis ma voix découragée, sans écho, se taira !

Mais, tant que la nature, comme une immense lyre, ne fera résonner que des accents d'amour, et que nos insomnies aux lendemains livides seront moins amères que les jours ; tant que la poésie, céleste visionnaire, ne nous montrera d'autres consolateurs que les songes

fiévreux; tant que l'âme en délire verra un paradis où la dualité aboutit à l'Archange, l'amante devenant la sœur, — je n'aurai pas la force, atrocement stérile, de me tuer le cœur.

DA :

Donne-moi une âme qui m'aime; et je t'aimerai; je la veux belle, je la choisirai parmi ceux qu'inspire ton divin Esprit.

Tu dois me comprendre, ô toi qui m'as faite; oui, lorsque je pleure, j'ai besoin de voir d'autres yeux mouillés.

Donne-moi Nebo et je serai sage, à ravir les chœurs de ton Éternité. Pour le mériter, pour que tu m'exauces, je vais tous les jours défendre à mon cœur les soucis terrestres, les proses vulgaires à mon esprit.

Je veux être belle pour le Bien-Aimé, Seigneur! belle devant ta Majesté même.

Je ceindrai mon front de pensées si rares, j'étoilerai mon cœur de telles puretés, que mon corps ouvrira ses ailes, des ailes de cygne avides d'azur, tu souriras à cette parure, comme on s'en met au ciel, tu diras à Jean, disciple bien-aimé : « Donnez un peu d'amour à cette créature dont le hardi désir escalade les cieux. »

Et par ce peu d'amour, femme devenue flamme, jusqu'au rayonnement de ton trône, ô Dieu! je monterai.

Amen!

LIBERA

Des vulgarités de la vie, de la langue de mes amies, de la Bête et de la bêtise, délivre-moi.

Des concupiscences basses, de la banalité des jours, du trouble des nuits, du poids des heures affranchis-moi.

Du doute de la Providence, du péché de désespérance; oh ! garde-moi.

De mon humeur rends-moi maîtresse, calme mon ardeur inquiète, et fais de la sérénité sur l'abîme où ma pensée penche, prête à tomber si tes beaux anges ne venaient pas la retenir.

Epargne-moi les souillures de la sensation sans amour et cicatrise les blessures que m'a faites la vie. La mégère, proxénète de nos vouloirs, les énerve et parfois les livre aux horribles passants du chemin.

Je porterai ma croix, mais entr'ouvre ton ciel ; que j'entrevoie la récompense ; et lors illuminée des rayons qui dessouillent, je marcherai vers toi, les yeux dans les yeux de tes anges si semblables, je crois, à Celui rencontré.

Amen !

Accueille ma pensée, malheureuse hirondelle qui frappe le vitrail de ton beau paradis !

Puisque tu as permis que la pauvre âme humaine ne pût pas se garer de l'éternel péché ! et que tu l'as laissée, libre pour le blasphème, choisir entre les voies de ton éternité.

Eh bien, regarde-moi, te vois-tu pas vengé ?

Les horreurs de l'adieu, les langueurs de l'absence, étreindre ce qu'on hait et fuir le bien-aimé, sont-ce pas, dis-le moi, de suffisants supplices, et qu'inventerais-tu qui les pût égaler ?

Comme autrefois la Madeleine, je verserai sur tes pieds transpercés cette coupe de pleurs amèrement tombés, et je resterai là, orante infatigable, les bras toujours ouverts et le cœur obstiné. Rien ne démentira l'opiniâtre prière. Tu dois un miracle à ma foi, une miséricorde à ma longue espérance, et un céleste amour à mon cœur embrasé.

Tu lis en nous, et tu sais qn'elle est sainte, l'heure où l'on se vouerait pour le salut d'autrui. En un mutuel holocauste nous nous offrirons lui et moi, expiant à tous deux le péché de nos vies, pour assompter ensemble ou ensemble tomber.

Cet amour qui t'est dû, ô Christ, laisse-moi le donner à un mortel qu'il réconforte.

Sans Lui, profane et l'esprit abaissé, je ne te verrais pas, mais notre réunion produit une lumière qui me ploie les genoux.

Laisse-moi te chercher dans le cœur de l'Aimé, Jésus! et m'appuyer sur lui, pour monter jusqu'à toi !

LE CANTIQUE DES PARFUMS

A toi, déesse de l'Amour, endormeuse du mal de vivre, mère des illusions douces et des prestiges nerveux, Istar !

A toi, déesse ! j'offre la myrrhe de mon cœur.

Tes yeux publient la gloire du Très-Haut ; quand il eut fait le ciel et l'océan, il les refléta tous deux unis dans ta prunelle.

Ta beauté vermeille comme un beau jour, Istar, répand une odeur blonde.

Louée sois-tu avec le canour, le nabal et l'ogab, et la cymbale retentissante !

Plus pieux que tout ce bruit, Istar, écoute mon cœur battre — battre vers toi.

A toi, déesse des baisers, consolatrice des anges déchus, maternelle berceuse des rêveurs au front lourd, Istar !

A toi, déesse, le cinnamome de mes lèvres, le benjoin de mes soupirs.

Ta bouche, seuil du ciel, sourit comme l'aurore et rougeoie comme le couchant ; la fraîcheur des matins et l'ardeur des midis tour à tour y passent.

Toutes les fleurs de la terre embaument ton haleine.

Le chœur mortel pousse vers toi ses précations nocturnes ; on t'appelle sur les hauts lieux. Plus tendre,

ma voix t'incante, Istar, exauce mes lèvres tendues, — tendues vers toi !

A toi, déesse des folies, verseuse du Léthé, maîtresse des oublis, qui panse les plaies de nos saignantes âmes, Istar !

A toi, déesse, et le storax et le santal de mon amoureuse plainte.

Tes bras blancs enlaceurs sont les hampes où s'enroule et flotte la claquante oriflamme de mes reins irrités.

Processionnellement, l'humanité dévote pour conjurer l'ennui des jours, t'éclabousse de ses hoquets d'orgie, et t'incante par la débauche et par l'insane.

A celui qui se croit sage de t'aimer et dont la flamme monte droite et radiante lécher l'azur de ta peau, ouvre le ciel. — ouvre tes bras.

A toi, déesse des délires, sœur des poètes et des fous, sœur charitable qui enfièvres mes âmes inertes, Istar !

A toi, déesse, le musc et l'oliban de mes concupiscences.

Ton giron est le port où la volupté sainte bercera les élus pendant l'éternité.

Le cri des sexes te proclame, Divinité des corps unis ; jaillis de l'Absolu au ventre de tes formes, nous pleurons jusqu'au jour où la mort nous ramène au même seuil. Mais je n'attendrai cette heure délivrante et je m'élancerai, téméraire argonaute, sur l'aile des prières, conquérir ta Toison.

A toi, déesse des chimères, inciteuse aux célestes audaces, magicienne qui montres à l'animal humain l'au-delà du héros et le songe de l'art, Istar !

A toi, déesse, l'ambre et les baumes que mon verbe distille.

Souveraine des apparences, maîtresse des horizons faux, des perspectives consolantes, montreuse de paradis fictifs. C'est toi qui donnes les projets tentants, les ambitions nobles ; fretteuse des Argos, mère des Prométhée et muse des Aëdes, l'univers gravite autour de ta fantaisie.

A toi, déesse de bonté, doux féminin, apprivoiseur du mortel fauve, artisane des belles charités, Istar ! A toi, déesse, l'encens de mon hommage.

La forme de ton sein apaise nos douleurs, nos nuits s'éclairent de tes yeux et ton sourire est la bénédiction des âmes tendres. Les Orphée sont tes missionnaires qui promènent le baiser et la lyre au milieu du heurt des instincts.

Le peu de bien du monde, le peu de beau sur terre n'est qu'un rayon, n'est qu'un reflet de ta beauté. Pontife extasié, sacrilège, qu'importe, j'oserai, Déesse ; tu es femme, et tu pardonneras si tu n'exauces !

Istar ! Istar ! j'ai livré tes combats et partout salué tes prêtresses insultées. Et je me suis dressé contre l'Edom impie, étouffeur de héros et souilleur de la femme. Ma voix forte a tonné quand sifflaient les vipères et dardaient les scorpions, contre celles marquées du sceau de ta puissance, toutes les condamnées du monde

sans amour : les folles et les saintes sont devenues mes sœurs, et ma bouche a baisé pieusement les plaies de leurs âmes vibrantes, où caillait, impuissamment versée, la pourpre de leurs veines. J'ai consolé ces cœurs trop grands pour leur poitrine, j'ai essuyé ces yeux dont le regard reflète des choses innommées au delà du formel; ma main a relevé les pauvres pèlerines et remis à la leur le bâton du chemin.

Car ce sont les élues, car ce sont les vivantes, ces femmes consumées d'un invisible feu et qui pressent la vie d'une caresse avide, avide de l'amour d'un dieu.

Et j'ai vengé ton nom, en les prenant pour sœurs, je les ai célébrées en rythmes de lumière, les étranges filles d'Orphée ; mais mon amour, au lieu de descendre sur elles, s'est dressé devant toi ; mon esprit comme un aigle amoureux du soleil qui le fixe des yeux et s'aveugle en montant, a pris essor vers toi, Istar, et, brûlant et fatal, ira comme un défi te violer en ton ciel.

Descends et deviens femme, ou m'aime et me fais Dieu.

ORAISON DES PIERRES PRÉCIEUSES

« Pourquoi ta peau, cette pangemmie, est-elle couverte de pierres moins précieuses qu'elle-même ? Laisse-moi faire étinceler, sous ma parole qui admire, l'écrin de ton corps, et lui ôter ces escarboucles qui le ternissent.

« Car les pierreries de tes formes ne sont que l'envers et l'exsudation de ton intimité éblouissante, de ton âme, trésor hespéridien. L'innocence, la franchise et la calme force du diamant luisent sur ton front. L'émeraude de tes yeux, qu'est-il auprès du saphir de ton âme ; car ton âme est de saphir, comme les premières tables de la loi données par Moïse, et ton regard d'émeraude comme les tables de la sagesse que grava Hermès Thot.

« L'Abraham du Talmud tenait ses nombreuses épouses enfermées dans une ville de fer où les rayons même du soleil ne pénétraient pas. Pour les faire jouir de la lumière, une coupe de pierres précieuses éclairait tout l'espace. Ainsi, ô mon idole, je tiens les nombreuses chimères qui, tour à tour, dorment avec moi, enfermées dans la Babylone d'airain de mon orgueilleuse entité et la vie ambiante ne pénètre pas jusqu'à ces favorites de mon rêve.

« Pour les vivifier et les enivrer de lumière, je t'ai suspendue au milieu d'elles, animez-les, mon idole! Oh ! quelle escarboucle, quel grenat rougeoira jamais comme ta bouche, comme la pointe de tes seins ?

« Ta chevelure te casque à chaque boucle de topaze non pareilles ; la spinelle rosit à tes oreilles ; aux ombres de ton dos l'harmaphone a mis ses reflets. L'émeril se cache sous tes aisselles aux formes pures ; à ton giron la mélanite fait son nid de mystère.

« Ta peau est d'opale, parcourue de lazuli. Tes ongles paraissent de transparaissants onyx sur des sardoines. L'améthyste et l'ambre éclosent aux ombres de ton corps, le corail s'y cache !

« Oh ! laisse un pontife pieux s'aveugler de tes charmes et arracher à ta divinité ces pierres qui te cachent au lieu de t'orner. Daigne apparaître nue, comme autrefois Istar, dans la sereine splendeur de ta clarté, vêtue de tes seules lignes nobles, vierges, fières, augustes manifestantes de l'absolu. »

CONSÉCRATION

« Au feu de mon désir, déesse, deviens femme ! »

Il s'agenouilla sur la troisième marche et lui ôta les bagues des doigts de pied, mettant un baiser à la place de l'ornement qu'il défaisait. Il dénuda la cheville de son anneau, le genou de ses chrysoprases.

« Que les sylphes ne laissent circuler que mon souffle, quand respirera la grande Istar ; que seul ce qui sort de moi entre en elle.

« Que les gnomes dérobent la terre à tous les pas d'Istar qui s'éloigneraient de moi.

« Que les ondins ne permettent aucune humidité en Istar, que l'eau de ma bouche et de mes yeux.

« Que les salamandres n'allument en Istar que la flamme, sœur de ma flamme.

« Par le saint pentagramme, que je sois servi dans les trois mondes : matière, j'ordonne ; âme, je veux ; esprit, j'adjure.

« A mon ordre, à mon volt, à mon concept, qu'il soit obéi, suivant les Normes, — par la vertu des pentacles. »

VELIS ME TANGERE!



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

CINQUIÈME ROMAN

ISTAR

1888

Nouvelle édition, Dentu, 1892

LES LITANIES DE NERGAL

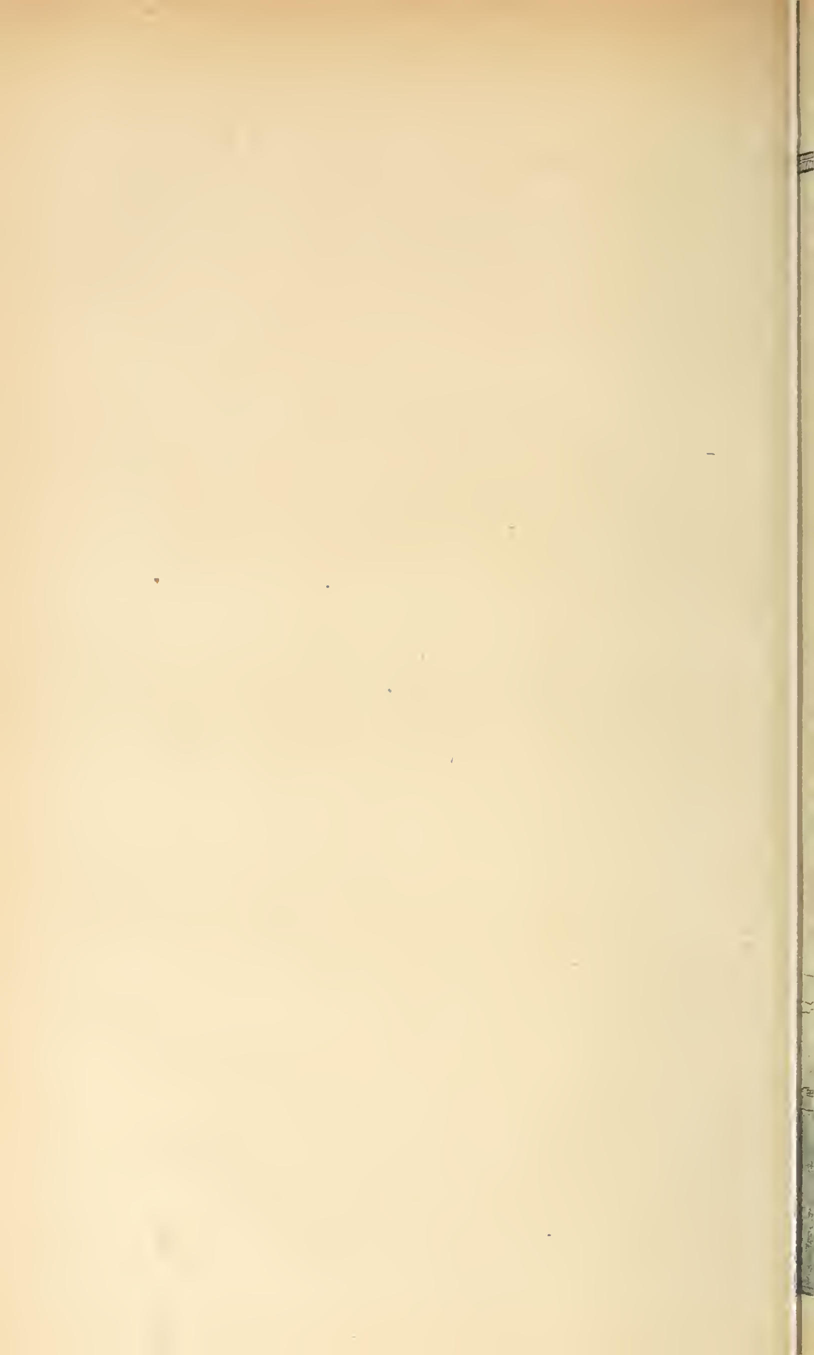
A UNE SOEUR INCONNUE

LA LÉGENDE DE L'INCESTE

MARCHE SENTIMENTALE

LA CANTILÈNE DE SAINTE SÉBASTE

LE SALUT SÉPHIROTIQUE







LES LITANIES DE NERGAL

Du sein de mon péché, j'exhale une prière imparfaite, tiédie et d'un vol incertain : ma lèvre, encore tachée du vin de l'infamie, balbutie et se tord, indigne de ton nom — Sainte Marie.

Le Seigneur mit sur moi le sceau qui prédestine et dans mon cœur d'enfant la flamme de l'élu.

Les anges, à quinze ans, me soufflaient à l'oreille des conseils de foi, de courage et de beau : et je n'ai, alcyon fouetté par la tempête, rien su redire au Siècle des grandes visions de mon printemps mystique.

Profane, artiste vain, de formes occupé, mon cerveau fut stérile au Divin et n'a rien engendré de suprême — Génitrice de Dieu.

Je les ai toutes effeuillées, mes roses blanches ; je les ai toutes déchirées, mes robes blanches ; elles se sont fermées, les ailes qui berçaient mon sommeil.

Pour coiffer la tiare du Sar, j'ai coupé un rameau de l'arbre redoutable, et quand je sortis de son ombre, fier et sûr de mon exarquat, je pris lors à témoin le Soleil de cette pourpre revêtue. Je rougeoie de honte seulement — Vierge des Vierges.

Me suis-je souvenu du Golgotha plaintif quand, cher-

chant par la vie de vulgaires ivresses, j'ai blasphémé le jour de mes yeux offusqués ? Serai-je pardonné ingrat et oublieux d'avoir frappé ce sol, et voulu de la joie où sont tombés tes pleurs — O mère de Jésus ?

Au mur pisan du Campo Santo, quand sonnent les trompettes du dernier jugement, et que ton divin fils implacablement juste ne rend point d'autre arrêt que la muette vue des stygmates soufferts, tu détournes la tête et pleures. Ces larmes laveraient l'iniquité d'un monde ; pour la sérénité des doux yeux de sa mère, Jésus nous graciera et damnés et pervers, notre salut c'est ton sourire — Mère des Grâces.

Je cherche en ton honneur une expression si noble qu'on ne l'ait jamais dite aux choses d'ici-bas.

Hélas, nos cœurs et nos jardins ne donnent que des fleurs aux racines de terre — Vierge de pureté.

Tu resplendis si haut et d'une clarté telle que le lys semble impur, à tes pieds : le soleil pâlit devant ta gloire — Mère de Chasteté.

Oh ! l'atroce rancœur d'avoir sali son âme, et d'y avoir logé, vicieux hôtelier, ces passantes impures qui laissent après elles le fade hébétement d'un sot péché cursif.

Oh ! l'atroce rancœur de ne pouvoir plus dire : « Je suis un calice d'or, attentif et patient pour recevoir l'hostie de la Lumière, et de sentir en soi comme un sol piétiné par des sabots de foule. Oh ! l'atroce rancœur de se tout sentir violé — Mère d'inviolabilité.

Noble Isis, cependant, ta nef miraculeuse a surnagé parmi les péchés écumeux : arche sainte où j'ai mis mes rêves et mon destin. Pareil au goëland qui, sur nos mers,

s'élève, hardi navigateur de l'éther sans limites, et qui à grands coups d'ailes coupe les vents du large, mon culte en ta bonté a plané sur ma vie, Labarum vers le Tibre, et Toison sur l'Argo — O mère intémérable.

L'Amour sanctifié aux roses de ton souffle est monté de nos reins à nos cœurs : et pourtant quel vertige d'en bas, aux attractions charnelles, et quelle boue sans la douleur — la douleur qui sanit le sexuel immonde et dans le sel des larmes lave la volupté — Mère d'Amour.

L'ineffabilité de votre Conception prosterne nos pensées, éblouies de mystère, et vous resplendissez en terre comme au ciel, reine de l'art, reine des anges, chef-d'œuvre du Vinci et du Sanzio — et chef-d'œuvre de Dieu — Mère admirable.

Tout ce qui œuvre et qui parture, le poète consolateur et le savant ingénieux vous saluent leur patronne ; créer, trouver, c'est vous être dévot — Mère du Créateur.

Votre exemple a fleuri au doux cœur de la femme, docile aux leçons de votre sainte vie. A l'imitation de Jésus s'ajoute l'imitation de Marie ; vous nous avez sauvé du Laid comme du Mal — O mère du Sauveur.

Six gemmes incomparables étoilent vos cheveux, en couronne mystique.

La Prudence qui veille et défend du Malin aux adroites surprises ; la Piété qui nous lie au sacré : Vous les avez vécues ces vertus surhumaines de Bethléem au Golgotha ; et du salut des Mages aux larmes de saint Jean, vous fûtes Prudente et Pieuse Marie.

La Magnification de l'au-delà vermeil où l'on vivra joyeux à l'état de soleils incandescents et calmes à réverbérer Dieu ; la Puissance du vœu que projette en

l'éther l'aspir auguste des prières, et qui d'un coup de foi jusqu'aux anges frappé fait descendre un miracle ; la Clémence, suprême équité, qui dessouille un coupable du nom de malheureux ; et la Fidélité, la vertu surhumaine du héros et du saint apparaissent sur vous, diadème éternel, unique même au Paradis, Vierge magnificente, reine Clémentine et Constante.

Trompé par les mirages, par le phare égaré, jouet de la lueur, j'ai cru la luciole une étoile tombée, et guetté les éclairs pour suivre mon chemin, voyageur attardé à contempler les sources ; au bord des lacs dormants, j'ai égrené les heures, Narcisse de mon désespoir ; pieux sous le regard des femmes, comme aux vitrails flambants de chapelles en messe ; la lentille à la main, arrachant au soleil de la douleur et du feu, je n'ai trouvé qu'en vous Madone délectable la parhélie de Dieu.

La poussière des trônes a peuplé le désert de simouns charriant des sceptres concassés ; un néant solennel garde les hypogées ; vous la seule entrônée, de vos deux belles mains dispensez la sagesse longtemps stérilisée sous le sphinx sommeilleur.

Lætare ! votre cœur de mère de son doux battement apaisera la droite punisseuse et levée de Jésus. Lætare ! vos mérites passent tous nos péchés.

Coupe sainte et remplie d'infinité certaine, vivant ostensoir du Dieu eucharistique. Votre chair exempte de la tache, fut le premier calice ; et dans votre giron je vois le vif autel ; alabaster splendide où la femme sublime passe l'ange et conquiert sur eux la royauté. Fleur la plus fière, éclose au Verbe du Très-Haut, lotus et lys, vous embaumez la foi, sourire adorable du

dogme et grand baiser de paix du divin au mortel.

Vous vous dressez, comme une tour carrée et comme une vigie, Acropole inviolable où sont les Vérités. Vous vous dressez, irradiante et claire, et tout l'enfer surgi n'ombrerait pas vos pieds. Vous vous dressez, éclatante et parée, absolue perfection et fille du Parfait ; vous êtes la raison totale et l'excellence, et les ors vous reflètent au monde minéral.

Vous vous dressez, arc-en-ciel sur nos âmes ; en vous s'est signé le pacte merveilleux du salut de la terre. Vous vous dressez, en bénigne tourière aux portes de diamant du Paradis féerique : et de vos longs doigts fins bénissez le pécheur que Dieu repousserait s'il pouvait refuser ce qu'accorde sa mère.

Vous vous levez à l'aube de nos cœurs ; votre regard bénin étoile nos berceaux ; et, sous l'ombre épaissie du péché,vous scintillez tendre sollicitude entêtée d'avertissement. C'est vous qui guérissez du doute, et qui donnez au vrai un aspect conceptible pour les esprits infimes. C'est vous qui remettez au cœur désespéré un peu d'espoir ; c'est vous qui consolez, c'est vous l'auxiliaire. perpétuelle et tendre, — Madone de Santé, Mère des Affligés, Notre-Dame du bon secours.

Celui même qui peut déchirer le mystère, parler aux anges et dire Dieu, quand il vient pour chanter un hymne à votre gloire, n'a plus de voix,et sa viole muette n'obéit à l'archet, car il entend descendre du ciel même, l'écho du cantique éternel.

« Reine », chantent les Anges, « Mère », les Patriarches. — « Oh ! l'accomplissement que vous êtes, Marie », dit le prophète. « Suprême apostolat », pro-

clament les apôtres. — Les Étienne élevant l'instrument du supplice ; tandis que les très douces Vierges fléchissent le genou, la légion des martyrs fait osciller ses palmes, et du ciel prosterné un écho vient à nous, et le dévot se tait, écoute et prie tout bas : celle qu'auprès de Dieu les neuf chœurs magnifient :

« La Reine conçue sans péché. »

Par le saint pentagramme joyeux de vos mystères, Alleluia sur moi.

Que j'annonce vraiment la parole qui sauve aux Évangiles contenue ; que je parle toujours de Dieu même aux pervers ; que j'écrase Nimroud au nom de votre Fils, négateur de la Force inepte et proclameur des bontés conscientes qui font les hommes-dieux.

Que je sois visité par les idées sublimes, accueilli par la cause et servi par l'éther ; que les errantes vérités sur moi se posent, oiseaux géants, tandis que la sentimentalité douce poudroiera son pastel, pollen de psyché.

Qu'il naisse en moi le verbe surhumain gisant au cœur des vieux symboles ; sur la pierre cubique assis, que je retrouve le pentacle du cœur inscrit, au cercle immense de l'esprit.

Que dignement je le présente ce Verbe du ciel dicté ; et que l'artiste en moi égalant le rêveur enveloppe le vrai d'un manteau de beauté.

Hardi explorateur des trois mondes magiques, que toujours dans le Temple aboutissent mes pas : et que j'y vienne un jour, joyeux et consolé, ayant trouvé la sœur qui mettra dans ma vie le battement suave de ses paupières lourdes, débordantes d'amour invariable et clair.

Par le saint pentagramme joyeux de vos mystères, Alleluia sur moi.

Par le saint pentagramme pleurant de vos douleurs, faites que je souffre seulement les fières, les hautes et les rares rancœurs.

Oui, je veux agonir et rester solitaire, loin des banalités de la gloire et du cœur ; m'abreuver des ennuis du face à face horrible que fait ma vileté devant mon idéal : je veux suer mon sang goutte à goutte et pleurer jusqu'à l'aveuglement de mes yeux désolés ; mais ne permettez pas, Vierge compatissante, que ma douleur, mêlée aux flots de l'humaine douleur, s'y noie inglorieuse, et ruisseau dans le fleuve.

Oui, je m'adosserai à la colonne infâme des prophètes, des novateurs ; et je poitrinerai aux lanières acérées. Elles se pourpreront sur moi. Mais il me les faut neuves ; et moi mort, qu'on les brûle : que mon orgueil soit sauf sous le bandeau d'épines drapé de dérision.

J'affronterai le rire imbécile du peuple, je garderai grand air, je pense, au pilori ; pourvu, sainte Marie, que j'y sois seul : les larrons me font peur, oui j'accepte la croix ; mais l'insulte est trop forte,partie du corps de garde, criée par les brutaux.

Je porterai ma croix, imitateur du Christ, appliqué à draper les plis de mon linceul et cherchant, jusqu'à l'heure extrême du supplice à bien jouer ma vie, comme un acteur soigneux.

Je porterai ma croix avec de nobles poses, si vous me permettez de trouver en chemin quelque cri immortel qui sauve monCalvaire de l'oubli des humains.

Je mourrai résigné, pardonnant, aussi beau que mon effort pourra dominer la souffrance ; mais que ma mort soit noble, dramatique et ressemble à la finalité d'un poème sanscrit.

Je mourrai, oh ! Marie, pour la cause papale, pour la race Œlohite et pour la vérité ; mais mourir d'accident, de maladie, de guerre, mourir comme un grand niais... alors, révolté, maudissant, je mourrai mal.

Par le saint pentagramme pleurant de vos douleurs, faites que je ne souffre que les fières, les hautes et les rares rancœurs.

Par le saint pentagramme de vos gloires, glorifiez en moi le serviteur pieux.

Je ressusciterai, Marie, car j'aurai cru à votre beauté éternelle ; et que pas une idée ne vécut sous mon front qui ne fut une foi aux destinées célestes.

Pécheur mais ligueur, j'ai toujours, digne ou indigne, à toute heure crié le grand vivat du fanatique ; je ressusciterai pour fléchir devant vous ce genou si souvent courbé à vos images.

Et j'ascensionnerai, ivre de joie lucide, de lumière vêtu, continuer là-haut, dans les rayonnements de la rose mystique, le grand rêve de Beau pour lequel j'ai vécu, en mépris souverain du Réel et du Brut.

Mon esprit s'épandra en encens vers Jésus, en sereine expansion sur la terre ; car j'y aurai donné, imparfait mais violent, l'exemple d'un désir entêté et qui crève, pour monter dans l'air pur, la voûte des églises.

Mon Verbe assomptera, hymnode de vos mérites ; maître-chanteur là-haut comme je suis ici ; j'assem-

blerai pendant les éternités calmes des mots émerveillés pour votre exaltation.

Je serai couronné par vous comme un vainqueur, humble soldat de votre culte ; et vous me donnerez. dans vos fêtes, à porter la bannière d'étoiles où rougeoie, où gemmise la superexcellence de la rose mystiqué.

Par le saint pentagramme de vos gloires, glorifiez en moi le serviteur pieux.

Saint-Esprit, ô la plus offensée par ce siècle ; ô la moins priée par ce cycle, des trois saintes personnes, je me confie à vous : inspirez-moi ici le décret écouté d'un arrêt de justice.

Dois-je porter au jour les vermines entrevues en cette ville laide où le hasard me mit ; ou bien faut-il me taire et m'en aller ailleurs chercher d'autres sujets, dévoiler d'autres mœurs, moins habilement hypocrites ?

J'écoute et n'entends rien en moi qui déconseille.

J'écoute encore et crois me sentir poussé. J'hésite cependant... Non, rien ne m'avertit ; c'est donc que vous voulez et que la chose est juste. Je vais dire un *Ave*, *Pater* et *Gloria*, afin d'éclairer mieux ma voie par la prière...

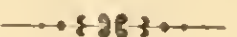
Soit donc ! En ce saint lieu où voué à Marie je vins balbutier ma prière d'enfant ; devenu homme et nabi, je promets d'éclairer aux lueurs de justice les vaines gens qui grouillent dans le val lyonnais.

Je serai donc saint Georges ; le monstre, c'est Lyon ; et je le férirai d'un grand coup de lumière, qui le renversera béant devant le monde étonné d'avoir cru

longtemps anodin le grand Léviathan, cet habile qui fait bénir ses ors et masque son grand livre sous les livres de messe !

Le ciel l'aura voulu ! Je suis l'inquisiteur. Province immonde, à nous deux : tu me dois mes douleurs, tu dois à Dieu tes crimes, ta bêtise à l'enfer ; je mets mon pied sur toi :

Et Lutetiæ et Mihi et Diis.



A UNE SŒUR INCONNUE

Pourquoi hésitiez-vous? Le cœur est le bon guide; on le suit en pleurant, mais en pleurant l'on vit et l'on monte, blessé mais héros, vers la cime où l'Ange nous attend qui doit nous enlever sur son aile ocellée, frissonnante et soudaine.

Etrangère venue au pays que je hais, quel vent du sort a fait flotter vos langes, et quelle croix portez-vous au calvaire terrestre?

Votre esprit a crié aux miroirs que j'ai fait des au-delà souhaités, réverbéreurs magiques; votre esprit a crié et reconnu son rêve sous les traits d'exception et de subtilité que j'emprunte au Vinci, pour revêtir mes fils de clarté langoureuse.

La gloire en soit à Dieu qui vous fit l'âme haute, je ne suis qu'un archet du violon enchanté, et si j'ai réveillé les dormeuses mystiques, les idéalités en vous-même couchées, je ne fus qu'un clairon de la Diane céleste; la gloire en soit à Dieu.

Hélas! fils de Satan, daïmon, si je peux semer sur mon chemin de l'amour et du feu, et donner à mes sœurs la divine insomnie; cœur errant, troubadour dont la voix se lamente avec le vent d'orage, Dieu ne me permet pas d'arder avec ces flammes, et les bras de mes sœurs vainement dans la nuit, rament de l'ombre; impuissamment tendus, ils ne m'étreignent pas.

Je porte vers un mont dont je ne sais le lieu, le Saint-Graal des idées de mes lointains ancêtres.

Oserai-je emporter une sœur avec moi, dans la fatale chevauchée?

La chimère que je monte, sans mors ni bride, est félone, l'enfer dont elle sort me guette et me harcèle.

Je n'ai plus que l'orgueil, l'épée d'or enterrée dessous la vase d'un delta. Je n'ai plus que l'orgueil, la tiare écrasée sous le sabot des grands taureaux. Je n'ai plus que l'orgueil, mais je l'ai gardé tel que du même pouvoir qui t'a conquise, femme prédestinée ; j'élève devant Dieu ma main où nul anneau ne signifie servage, et fils des premiers rois et fils des premiers prêtres, je bénis ton doux cœur qui a battu vers moi et j'attire du ciel les grâces sur ta tête.

Pourtant, si vous étiez la vierge désignée pour rafraîchir mes yeux de votre haleine pure, et que mon front pesant sur vos seins pût dormir ; si vous étiez la fée dont la baguette d'or ouvre un chemin tranquille et sûr, au travers des forêts qu'emplissent de terreur les fauves du Réel ; si vous étiez la sœur consolatrice et douce ; si vous étiez la femme par les anges envoyée au secours de mon vœu. Oh ! ne le soyez pas ; mon malheur je le porte, je ploierais sous le vôtre, et l'ordre du destin me veut seul et plaintif. Damné qui présente son cœur aux chocs de l'existence, pour en faire jaillir devant ceux que l'instinct obscurcit, l'étincelle allumée au flanc de Prométhée.

Je voudrais bien vous voir pourtant, fût-ce en image...

Quand l'automne viendra, mélancolique et roux, j'irai me recueillir au pays où vous êtes, et passerai un jour, distrait ou ennuyé, sous le balcon tranquille où

vos rêves s'essorent. Plus tard, trop tard, quand la vie aura mis entre nous des barrières, serons-nous pas honteux, cœurs timides et corps froids, de n'avoir provoqué le bonheur qu'en pensée.

La coupe que nous tend notre ange ou notre diable s'évapore ou se verse pendant l'hésitation. Avant de la vider, nous la sondons longtemps, ne la voulant qu'inépuisable.

Vous n'osez me prendre du temps, j'oserais prendre votre vie ! Oubliez, oubliez le héros dans mon œuvre entrevu et qui ressemble au Bien-Aimé ; la passion vous tuerait qui ne m'emplirait pas.

Ne joignons pas nos lèvres, elles sont rouges, elles sont chaudes, verseuses de vertige, portes de volupté ; mais donnons-nous la main qu'enfants d'un même père nous nous serions donnée.

La vôtre tremble, je sens l'artère frapper la peau mince et lucide, et ce n'est pas l'instinct qui bat à mes tempes veinées, ce n'est pas le plaisir qui nous incite et pousse ; nous qui semblons nous désirer ; ma sœur, nous nous reconnaissons ; écoutez cette voix, la voix du sang qui chante le glorieux moment du frère découvert, de la sœur rencontrée.

Oui, vous êtes ma sœur, puisque vous récitiez tout bas l'hymne de l'irréel que je chante à tue-tête. Oui, vous êtes ma sœur, car vous n'avez point exaucé les mortels balbutieurs d'amour et grossiers secoueurs de femmes. Oui, vous êtes ma sœur, et vous avez gardé, suivant la tradition royale de la Race, votre main retirée aux mains tendues d'en bas. Pour rencontrer un cœur, il vous fallait descendre, et vous avez senti le mien sans

vous courber. Oui, vous êtes ma sœur, et le devoir ordonne qu'un moment je m'arrête en ma voie chimérique pour baiser votre cœur, et puis pour le fermer comme un saint tabernacle après la messe dite.

Sororité, inceste, ou vertu ou péché, assomption ou bien chute, quel que soit le sort de notre amour naissant qu'il se lève sur nous en aurore mystique ou bien qu'il charrie l'ombre rouge et violette des couchants pathétiques, nous sortirons épanouis du rêve ou plus purs du péché.

Oui, plus purs! Les nobles âmes dans l'athanor de la passion se dégangent et se subliment : et, passant par un cœur orienté vers Dieu, le plus bourbeux courant s'épure!

La chair devient tremplin et nous lance éperdus au delà du formel, et ce même spasme, qui bructifie Bottom, projette l'Œlohite vers la zone stellaire.

La vibration d'amour a des ondes sonores qui montent dans l'azur se bleuir en mourant ; de l'érotique choc de deux corps en émoi parfois s'essorent deux âmes en extase. *Felix culpa !*

Faute heureuse, mais faute ; au sortir du plaisir, la douleur vigilante exige toujours son péage : le Rêve ne saurait substanter aucune âme ; le Rêve est un désir qui, comme le serpent symbolique, se mord sans joie.

Soyez ma sœur ; et le long de la vie, allons, en nous tenant la main. Si l'inceste venait un jour joindre nos bouches, nous aurions du moins fait l'effort d'un grand devoir, et nous aurions lutté, avant la déchéance, contre la terre et sa force instinctive, nous Œlohites, fils d'Atlas et d'Ether !

LA LÉGENDE DE L'INCESTE

Dans l'Ether où va la Ronde des astres géants, il était un petit monde, — insoumis au Soleil, — un petit monde errant.

Les Anciens des jours et les Vigilants savent le péché des planètes.

Le Soleil, c'est le cœur de Satan qui brûle sans ranimer son épouse Sina, froide par châtiment ; mais le plus petit monde fit le plus grand péché : l'inceste.

Voici.

I

C'est le Déluge ! La colère de Dieu engloutit l'Atlantide ; les eaux ont tout couvert, seul un bamoth demeure insubmergible.

Bené Satan s'y dresse, ses fils autour de lui, et ses filles.

Déjà le flot vert vient mouiller la frange des tuniques écumant son argent sur les armilles d'or des femmes. La foudre éclate et tourne autour de ces hautains dont l'orgueil n'a pas demandé grâce, comme un bourreau craintif, qui s'entraîne et qui n'ose frapper de sublimes coupables.

Cependant un cyclone effrayant va noyer le bamoth.

— Maria ! — dit Satan.

II

« Maria ! » Et la trombe creva dans le lointain.

« Maria ! » Et le flot s'écarta du rocher.

« Maria ! » Le tonnerre cessa ses aboiements.

« Maria ! » L'Océan immobile sous le ciel éclairci.

Après ce quaternaire conjuratif, il dit : « — Seigneur, je me repens du péché de mon père ; il fut méchant d'oser dédire votre Verbe et tenter par lui-même ce que seul vous pouvez ; je m'humilie, Seigneur, pour sauver ma famille. »

Et le fils de Satan ploya ses beaux genoux : « O conçue sans péché, qui concevras de Dieu, mon front, jamais baissé, te salue ! Future mère du Sauveur, sauve Bené Satan et ses fils, qui sept mille ans avant ta naissance, s'inclinent. Avé, Marie ! »

Lors, Michaël parut, éblouissant de gloire :

« — Ton hommage à la Vierge te sauve, grand coupable, et le Très-Haut veut bien commuer votre dam en exil sur un monde errant. »

Et les Bené Satan, portés par des nuées, frappèrent d'un pied fier et d'un cœur ranimé la crête aride du petit monde errant.

III

Le fils du grand déchu orbita la planète et fit l'ordre aussitôt.

Puis il se reposait ; un enfant l'éveilla :

— Père, avec nous sauvés, des terrestres sont là.

— Qu'ils soient précipités !

Comme il se rendormàit, une fille survint :

— Père, je suis émue, les terrestres supplient, ils seront serviteurs, esclaves, et Dieu en les mêlant à nous, avait sa volonté ; pour cela l'irriter, serait-ce sage, ô père !

— Qu'ils soient donc supportés. — Et Satan s'endormit après cette clémence ; il rêva, atroce vision, que ses filles accouplées avec les Kalibans enfantaient des bâtards et que ses gars lubriques, dans les girons terrestres, cherchaient la volupté ; et sa race d'archange se croisait de brutaux.

Il poussa un tel cri de colère et de rage que les échos du ciel en furent épouvantés. Ses enfants réveillés accoururent.

— Dormez ; un songe me hantait ; un songe détestaule ; il s'est évanoui. Enfants, je vais veiller ; le sommeil est mauvais à ma paupière d'aigle : mais vous, dormez en paix !

IV

Le soir tombe. Satan, rêveur, marche majestueux à travers les champs et les grèves. Soudain, il aperçoit sa fille aimée, Izél que lutine un lourdeau.

Il arrache un jeune arbre et d'un seul coup férit l'audacieux.

La Bené Satan pleure : — « Il me parlait d'amour, c'était une douceur, en le tuant vous avez frappé sur votre fille. »

Satan se tut et suivit son chemin.

A l'abri d'un rocher, son fils Rouna prend des baisers sur le sein d'une Kalibane.

Au courroux de son père, l'amant rébellionné s'écrie :

« Sais-tu pas le passé et que, tombé du ciel, tu es fils, comme moi, d'une simple mortelle, avide de baisers, de spasmes et de vertiges ? Lorsque tu m'as conçu, était-ce dans la nue ou bien sur le lit parfumé d'Ereck. Pourquoi reproches-tu aux autres ton péché ? »

Bené Satan se tut et suivit son chemin. Cette nuit, il veilla à regarder dormir sa race. Les adolescents se tordaient sur leur lit de fougères, étreignant des fantômes, et les vierges baisaient leur propre chair. Un arome d'amour montait qui fit pleurer le père.

V

Sur le bamoth, il attendit l'aurore ; au premier rayon, incanta :

— Michaël !

Et l'archange parut.

— O toi qui fus mon frère, et dont l'intelligence ne s'est pas obscurcie, conseille.

« Mes filles admirables sont béantes d'amour et mes fils semblables au taureau furieux.

« Ils n'osent marier leur flamme dans l'inceste, et l'amour va mêler le sang de Kaliban à mon sang. Sacrilège !

— C'est le dessein de Dieu ! Bené Satan ! Ton père voulut être Messie ; son cœur de démon ne fut qu'un

cœur de prince ; il avait la beauté, le génie : la charité manquait et tout fut confondu. Dieu lui laissa sa gloire en punissant son crime ; l'âme du faux Jésus. aliment du soleil, resplendit sur le monde, en réalisation de son Verbe et des Normes,

« Pour toi, Bené Satan, et pour ta race, je connais un recours : Que tes fils et tes filles vivent leur vie humaine, sans amour, sans baiser, que votre race hybride ne se perpétue pas et vous serez reçus dans l'atmosphère seconde, toujours punis, mais moins humiliés.

— Tu railles, Michaël, la vie daïmonique est l'amour.

— Eh bien ! abaisse ta fierté, laisse les Kalibans approcher de tes filles et les femmes terrestres concevoir de tes fils. Sache que le Dieu bon, dont le rôle envié écrasa tes épaules, ô grand déchu ! veut qu'à force d'amour on élève la brute et que l'entendement penché sur l'idiot, le génie féconde l'ignare. Solidaire à jamais, fais les œuvres du Christ, rejeton de celui qui pensa devancer la divine miséricorde. Allons ! Bené Satan, que ton orgueil écoute ce conseil salutaire que me dictent les liens d'une commune essence.

— Ange, — dit le rebelle, — stériliser ma race ou la prostituer aux mortels, et mêler l'étoile, un jour tombée du firmament vermeil, à la poussière vile et sale : je me lève, indigné contre ces deux supplices et tu diras à Dieu que Satan ne veut pas.

— Prends garde, esprit encoléré, il n'est pas d'autre mot qui te sauve à nouveau, le nom de la Madone seul a pu, une fois, écarter ton destin.

Les Arcanes te sont-ils pas présents ? La science

suffit encore à t'affirmer qu'aucune humanité ne vivra dans l'inceste et que Dieu a voulu que l'un rachetât l'autre, et que le grand tendit sa bonté au petit.

Bené Satan croisa ses bras sur sa poitrine :

— C'est donc notre dernier entretien, Michaël, formule-moi mon dam.

— Tu seras toi le chef et l'âme réunis à ton père damné au Soleil ; et ta postérité, rejetée sur la terre, oubliera jusqu'au nom de Satan et son vœu. Comme ils auront choisi la Norme de l'inceste, ils n'auront point d'amour qu'entre eux et chercheront leur sang.

— A merveille, et le Verbe de Dieu au Verbe de Satan fait suite.

Michaël effaça d'une croix le blasphème :

— Pauvre Satan, pitoyable orgueilleux, tu parles comme un homme ; as-tu donc tout perdu de la gnose céleste ? Aussitôt que ce monde, perdu par ton péché, rejettera les tiens vers les rives terrestres, un malheur sans répit commencera pour eux. Dispersés à travers l'humanité hostile, en cent ans pas un frère ne trouvera de sœur, et tes filles seront piétinées par les brutes et tes fils s'oublieront dans les bras rouges et lourds ; mêle ton sang au sang terrestre, c'est le salut... Que dois-je dire à Dieu ?

— Tu répondras à Dieu que Satan ne veut pas.

Bené Satan redescendit ; en bas de la montagne, tous les siens, anxieux, attendaient, sachant bien qu'il apportait, verdict inéluctable, la terrible parole des cieux interrogés. Il prit la main des vierges.

— O mes fils ! voici vos femmes.

Et la mit dans la main de leurs frères.

— O mes filles ! voici vos époux.

Et sacrilègement, il bénit le péché qui conservait sa race.

VI

Depuis la nuit d'Ereck, où les dix-vingt célestes tombèrent au giron mortel extasié, aucune heure de chair n'avait sonné si chaude que ce minuit d'inceste.

Le froissement des corps faisait un bruit de blés que le vent couche et le râle d'amour qui sortait des poitrines couvrait de son ahan la clameur de la mer.

De sinistres lueurs s'allumaient sur les mares, dansaient aux pointes des rochers ; puis des flammes parurent et le sol se fendit sous l'amplexion coupable.

Alors, Satan, une dernière fois, bénit l'inceste fou, inlassé, furieux, qui conservait sa race ; et ce monde craqua, éparpillant dans l'air des îles, des démons et des hommes.

Dans l'éther où va la ronde des astres géants, il était un petit monde, — insoumis au soleil, — un petit monde errant.

Les Anciens des jours et les Vigilants savent le péché des planètes.

Le Soleil, c'est le cœur de Satan qui brûle sans ranimer son épouse Sina, froidie par châtiment, mais le plus petit monde fit le plus grand péché : l'inceste !

Voilà !

Et c'est depuis ce temps que l'amour a mêlé, immondement égalitaire, le poète à la gouge et la reine au

valet. Les Œlohites, dignes fils de Satan, ne savent pas fermer leur cœur ; ces affamés d'amour, de tendresses assoiffés se ruent sur les vulgaires. et de la puberté jusqu'au pâle moment où la mort qui délivre apparaît, les plus grands cœurs sont pris aux mains les plus grossières, comme de fins oiseaux aux doigts de paysans.

Ainsi Dieu a voulu poursuivre sur la race le verbe de l'aîné insoumis et hautain, et Socrate et Dürer et le Dante lui-même, damnés au sacrement, forniquent au-dessous d'eux.

Bené-Satan a dit à Dieu : « Je ne veux pas », et ses fils obéissent au « je veux » d'une sotte, ses filles au désir d'un goujat.

Lamentable péché, dam plus lamentable qui embourbe les grands aux vases les plus noires, aux cloaques d'indignité.

Mais il est des Orphées refuseurs des joies basses qui, fuyant les Ménades, savent vivre d'un nom et mourir pour un songe : Euridiké.

Il est des cœurs patients qui s'obstinent et qui cherchent, conscients de leur sort, le seul être euphrasien.

Salut à ces hautains, qui, dédaigneux, regardent d'un œil indifférent les tordions d'en bas.

Salut aux obstinés qui ne boiront l'ivresse qu'en des coupes frappées aux armes de leur rang.

Salut aux vigilants, qui savent les arcanes et respectent les voies de l'idéalité ; ce sont les Œlohites, les daïmons de lumière, qui, pour l'œuvre de Dieu, militants et fidèles, se préfèrent stériles que fécondés du mal.

Genoux terre devant les décrets du Très-Haut, et Gloire aux expectants de l'inceste sublime !

MARCHE SENTIMENTALE

Dans un chemin perdu où chantent les mandragores, j'ai vu passer la nuit — leurs pieds nus froissaient les fougères — des êtres irréels !

Ils se jetaient leur nom d'une plaintive voix :

— O Sina !

— Cyllenée, hé !

— Yo ! Kypris !

— Orphéa, hé !

Et les quatre fantômes tournaient souvent la tête vers un jeune homme noir qui suivait en priant.

Sina était vêtue d'un long rayon de lune et laissait derrière elle un sillage d'argent, nonchalante et les mains pleines de fleurs pâmées.

Cyllénée la fiévreuse avait le front plissé de l'artiste en mal d'œuvre, et ses mains agitaient des pinceaux prismatiques.

Kypris, au pas saltant, coquette avec la nuit, essaimait œillades et sourires.

Orphéa, casquée d'or par sa blonde toison, regardait dans le ciel un point brillant et fixe : d'immortelles chansons essoraient sur ses lèvres.

Sina fredonna :

— Lierre flottant qui rampe et traîne sur un sol nu, doux cœur errant désorbité, inquiète vagabonde qui voudrait se fixer, mon âme cherche une âme grande

pour se donner; ma taille souple, un bras de fort pour s'y plier; mes yeux changeants, des yeux fidèles pour s'y mirer.

Où donc se cache-t-il, le soleilleur d'amour? qui me réchauffera de sa ferme parole et mettra le baiser sur mes lèvres boudeuses.

Parais, ô mon Eros! devant ma longue attente, parais, maître! devant ma prosternée tendresse.

Approche ton épaule vers ma tête si lasse, entoure de tes bras ma taille qui faiblit et que je dorme enfin un repos bien heureux sur ton sein noble et fier où le sentiment, une fois né, fleurit toujours semblable et clair.

Mes sœurs, au bout de vos efforts, ne voyez-vous rien poindre, vous qui marchez pour l'art, pour la gloire et pour le baiser.

Mon cœur, à moi, las, n'espère rien venir.

Cyllénée, hé! — Yo Kypris! — Orphéa, hé!

Cyllénée saccadait ces paroles pressées :

— Je veux! je veux! je veux!

Quand je disais le tendre aimer, j'étais à chaque coup déçue, et mes frères sont loin qui m'auraient pu chérir. Je ne faiblirai pas; le basilic de ma fierté siffle et veille, autour de mes reins désornés de la ceinture vénusienne. Nul n'a valu pour la desceindre, et j'ai dans un pourpoint enseveli ma gorge, renonçant au destin des femmes, Hermès, mon père, a mis en moi l'hermaphrodisme des tendances et rendu favorable le divin Hélios.

En artiste muée, l'amoureuse se sèvre de baisers, et marche d'un pas fier une route virile et d'immortalité.

Volontaire stérile, j'ai haussé mon désir jusqu'aux chimères. Féconde de l'esprit et le giron fermé, j'applique de Platon la parole sereine, androgyne mystique épris d'œuvrer le beau.

A mon instar, cessez vos vaines larmes, Œuvrez, mes sœurs, car votre cœur ne sent, las, rien venir.

O Sina ! — Vo Kypris ! — Orphéa, hé !

Kypris murmurait en un roucoulement :

— Adonis n'est pas mort ; le baiser de son souffle m'arrive dans les brises, et sur la source tremble un peu de son reflet ; il a passé par là, vous dis-je, nous le joindrons avant l'aube opaline.

Ma langueur qui se plaint et ne veut pas guérir, se berce de l'espoir inlassé et rêveur du Bien-Aimé tardif, mais qui dans une étreinte effacera jusqu'au souvenir de l'attente.

Mon devoir est d'orner la terre à chaque pas d'un doux battement d'âme.

Je suis le vivant idéal des formes que tu cherches, Cyllénée, et ma noble patienee, sœur de la tienne, Sina, ne couve pas la fièvre des Orphiques.

Pour patienter d'amour, ô sœurs ! je me regarde et mon cœur se sourit en ses charmes, si nul jamais n'y doit jouir.

Hé ! Sina ! — Cyllénée, hé ! — Orphéa, hé !

Orphéa chantait, extatique :

— La gloire, ô Cyllénée, est le baume qui pan se pantelantes pals d'amoure.

Oui, la gloire, ô Sina, est un rayonnement qui disperse à jamais l'ombre d'esseulement, et qui, sur le front

allumée, lampe d'Héro, permet de venir à Léandre.

La gloire, ô Cypris ! est une gemme embellissante, même sur la beauté. Si nos cœurs trop hautains n'ont pu trouver un maître, faisons-nous un destin viril.

L'amour nous fuit ; suivons l'enthousiasme, si nous n'avons pu admirer un mortel, rendons-nous admirables, et relevons vers Dieu nos cœurs déçus sur terre.

Sous les lauriers, un jour peut-être qu'une joie inconnue attend l'androgynat, sous les myrtes, Kypris, et Sina sous les saules.

Mes sœurs, avez-vous senti rien venir ?

O Sina ! — Cyllénée, hé ! — O Kypris ?

Ces apparitions marchèrent jusqu'à l'aube ; et, quand le coq chanta je les vis arrêtées dedans une clairière où les chemins faisaient la croix.

— Il faut nous séparer, mes sœurs, dit le jeune homme noir.

— Adar ! nous avons soif d'amour.

— Adar ! nous avons faim de mystère.

— Adar ! nous avons peur du jour.

— Adar ! nous avons froid au cœur.

— Pleurez pour vous réconforter.

L'éphèbe noir présenta une coupe aux yeux des voyageuses : leurs larmes y tombèrent lourdes et diamantées. Alors il éleva le vase en plomb comme on fait d'un ciboire, et, miracle ! du sang vermeil, du sang royal bouillonna jusqu'au bords soudain étincelants.

Sitôt les quatre sœurs fléchirent le genou, tandis qu'Adar parlait d'une voix solennelle ; il semblait chapelain et célébrer la messe.

Toi donc, père de Clémence, par ton fils notre Dieu, nous supplions que tu bénisses ce sacrifice amer, oblat d'humilité.

Au lieu du diamant luciférien notre calice est de plomb et vil, et moi, Bené-Satan, au lieu du vêtement solaire je porte le funèbre habit de la fatalité. Retranchée à jamais de la communion sainte notre obstination continue notre audace, semblable aux interdits qui disent leurs prières devant le porche des églises.

Nous voulons communier, et sous la seule espèce permise à notre dam ; mon Verbe pour hostie, pour vin les larmes de ces femmes reines d'enfer, angèles démonées qui portent par la vie le regret du ciel calme.

Que la douleur de ma pensée mêlée à ces sanglots nous soit un breuvage sauveur.

Agnellement de l'homme qui apaise la colère du Père.

Agnellement de l'androgyne qui apaise la colère du Fils.

Agnellement du démon qui apaise la colère du Saint-Esprit.

Seigneur, indigne de boire ton précieux sang, voici que je guéris des taches du péché par l'eau de la douleur.

Il pencha quatre fois la coupe aux lèvres attentives, disant :

— Larmes des passions, lavez-nous pour la vie éternelle.

Ayant par quatre fois béni les routes, Adar baisa chaque front. Soupirantes, les sœurs s'attardaient, mains unies.

— Adar, marche avec nous ; avec nous quatre.

— Mais le jeune homme noir secoua sa tête triste.

— Si vous étiez ensemble, vous ne souffririez pas, et, saturnien perdu, je suis damné aux solitudes.

O Sina ! — Cyllénée, hé ! — Vo Kypris ! — Orphéa, hé !

Dans la clairière tout fut silence après cela, et quand, dans le ciel opalin, la dernière étoile fut morte, les spectres disparurent.

Je revois toujours, en esprit, les quatre fantômes qui passent, tournant leur tête fatiguée vers un jeune homme noir qui les suit en priant.

Longtemps j'ai parcouru, en pèlerin nocturne, les plus déserts sentiers, mon œil n'a vu que poudroyer la lune, mais par les calmes nuits d'automne, j'entends un faible écho.

O Sina ! — Cyllénée, hé ! — Vo Kypris ! — Orphéa, hé !

Sont-ce là des damnées, ou bien du purgatoire de pénitentes âmes ? Mais lorsque je les vis, je ne me signai pas ?

Ces chercheuses d'amour, Sina la langoureuse, Cyllénée qui demande à l'Art une expansion, Kypris, la triste tourterelle, et la citharéenne aux accents fiévreux, me semblent, quand j'y songe, des démones augustes, suivies d'un aumônier mélancolique et prêtre de la fatalité.

Sina était vêtue d'un long rayon de lune, et laissait derrière elle un sillage d'argent, nonchalante et les mains pleines de fleurs pâmées.

Cyllénée la fiévreuse avait le front plissé de l'artiste en mal d'œuvre, et ses mains agitaient des pinceaux prismatiques.

Kypris au pas saltant, coquette avec la nuit, essaimait œillades et sourires.

Orphéa, casquée d'or par sa blonde toison regardait dans le ciel un point brillant et fixe : d'immortelles chansons s'essoraient de ses lèvres.

Dans un chemin perdu où chantent les mandragores, j'ai vu passer la nuit — leurs pieds nus froissaient les fougères — des êtres irréels.

Et les quatre fantômes tournaient souvent la tête vers un jeune homme noir qui suivait en priant.

Ils se jetaient leur nom d'une plaintive voix :

— O Sina !

— Cyllénée, hé !

— Vo Kypris !

— Orphéa, hé !

Il tressaillit au souvenir sonore des modulations fatidiques, et n'osa pas l'écrire, superstitieux devant cette provocation au destin...

Oportet unam pro veritate mori !

Et comme magnétiquement, Istar s'inquiétait de l'assombrissement de ses traits, il refusa de dévoiler la triste évocation, et, par manière diversitive, cantiléna ainsi :

CANTILÈNE DE SAINTE SÉBASTE

Sébaste était très sainte damoiselle au corps si beau que son ange gardien fut maintes fois reproché ; car il la contemplait d'amour au lieu de veiller sur elle.

Sébaste était très belle damoiselle au cœur si beau que son propre mari, maintes fois, n'osa pas s'approcher d'elle ; car il la devinait de sang royal et trop noble pour lui.

Sébaste était des hommes désirée ; son vêtement toujours d'or ou de soie éblouissait, mais moins que sa prunelle, car elle avait dans le regard la vertu des pierres précieuses.

Sébaste était des femmes déchirée ; sa séduction un don de Dieu, et qu'aucune rivale ne put imiter, car elle avait reçu d'en haut autant de grâces au visage qu'à l'âme, ce qui montre que Dieu veut bien que la vertu soit attifée, adornée et plaisante.

Sébaste détestait le monde bête et laid où il lui fallait vivre ; sous sa résignation, l'ennui apparaissait, et tous, bêtes et laids auraient voulu la perdre.

Sébaste accomplissait les rites de l'esprit, pieuse du génie, prêtresse de la gloire, et donnait son loisir aux grands rêves humains.

Sébaste laissait voir auprès de son chevet les rouleaux du poète et les tablettes d'histoire ; on l'accusait de vivre avec les papyrus, d'être sorcière.

Sébaste gémissait de vivre chez les Brûlés du Midi de

la France ; tous ses vœux aspiraient aux Symposes byzantines.

Sébaste un jour eut joie ; en sa bourgade vint un des plus merveilleux platoniciens de l'heure, qui la discipula, enseignement fécond.

Sébaste s'enivra de pensée et de beau sans songer qu'au midi, on ne croit rien sans vice, et on calomnia son désir du savoir en une accusation lubrique.

Sébaste reprochée par tout le bourg infect, redressa fièrement son orgueil blasphémé. On résolut sa mort.

Sébaste, suivant le mode du pays, vivait le plus souvent dans un vaste atrium ; par l'hypêtre, chaque jour en passant, les languedociens jetaient des javelots, si bien visés, à travers la muraille, qu'ils blessaient tous Sébaste, sans la tuer.

Sébaste, ainsi longtemps, subit ce martyre jusqu'au jour, où quelqu'un des bourreaux se porta sur l'antefixe et la férit d'un pieu.

Sébaste dit « Merci », en expirant ; son âme fut portée par Platon et saint Jean jusqu'aux pieds du Très-Haut, qui lui donna à mener le chœur des Hypathies célestes.

L'Église et l'Idéal ont chacun déclaré Sébaste sainte ; et le platonicien qui la discipula composa sur sa mort un hymnal immortel. Seulement, comme il faut, selon la loi de Dieu, que justice se fasse en terre comme au ciel, le bourg fut à jamais maudit et réputé barbare afin de vous apprendre, chrétiens, à respecter les belles âmes qui sont élues de Dieu et toujours très vengées.

Ainsi soit-il !

POUR UNE MARTYRE MODERNE

« Nuit de colère, Soleil de vengeance, dernier des jours.

Daoud l'a promis, les sybilles juré.

Dans les airs irrités, la bannière céleste se déploiera en croix et linceul, couvrira l'univers foudroyé.

Une indescriptible terreur effarera la multitude, comme un troupeau bêlant, par les anges poussée aux pieds de Dieu le juge.

Des clairons sonneront le réveil des squelettes, et la foule de ce qui fut comparaîtra devant celui qui est.

La sève tarira au cœur de la nature, et, lorsqu'elle verra debout tous ceux qu'elle a couchés, la Mort deviendra folle.

Le livre de l'Agneau s'ouvrira de lui-même ; et toute iniquité s'y trouvera prévue.

Et le grand juge alors, rassurant les héros, les poètes et les amantes, dira « je suis le dieu d'Amour ; les haineux seuls je damne avec les insulteurs du Beau, car je suis le Grand Magnifique. »

A ma droite, Lutèce, car tu m'as honoré sous quelques formes d'art et de mansuétude.

A ma gauche, Province, assassine d'Istar ! »

CHŒUR PROVINCIAL

Que dirai-je alors, misérable, et quel saint invoquer ? J'ai insulté le mystère en Joseph, l'art en Luc, en l'esprit Jean, et toutes les Madeleines ; par mes présomptions, j'ai touché à Marie elle-même.

O majesté redoutable, ayez pitié ; votre miséricorde ne fera rien plus grand qu'en s'étendant sur moi.

Jésus a pardonné à Caïphe, à Pilate, oh ! les bras du Calvaire sont-ils fermés pour nous ?

Vous descendez du ciel pour racheter le monde, oublierez-vous les plus perdus ?

Gémissant et honteux, à vos pieds je supplie ; pardonnez le supplice d'Istar.

Ma prière est indigne, après tous mes forfaits, mais comme un holocauste toujours a mérité le salut de l'infime, pardonnez aux bourreaux au nom de la victoire ; le mérite d'Istar la sublime et la sainte peut seul nous rédempter.

Seigneur, Seigneur, séparez-moi de ces maudits ; que votre éternité où j'entre me dérobe à la vue des mauvais. Ma vertu ne va pas jusqu'à leur pardonner, car ce soir de colère, cette aube de vengeance, mon dernier jour, Daoud l'a promis, les Sybilles juré ; parais donc dans les airs irrités, encercueille mes bourreaux de honte foudroyés, ô céleste bannière.

SALUT SEPHIROTIQUE

Salve Keter! Insigne exilée du ciel, te voilà donc rendue à la gloire ; les larmes coulées de tes yeux dans les mains attentives des anges se sont geminées et pendant l'éternité luiront sur sa tunique ces diamants de ta douleur, tandis que rougeoiront, heaume de ta chevelure, les rubis que ton cœur a saignés en ton martyre, ô mon Istar encouronnée !

« *Salve Chocmah !* Vierge sage et prudente, tu abandonneras ton corps au destin, mais ton âme sut dormir héroïque et muette, jusqu'au jour où parut l'Œlohite ton frère, et lors, conciliant ton devoir et ton rêve, tu fermas ta tunique et tu ouvris ton cœur.

« *Salve Binah !* Intellection très noble, il ne te fallut pas épeler le divin langage, et parfait instrument, tu vibras, aussitôt la parole d'inceste. Tu compris sous les vacillants et petits la doctrine sacrée des daïmons de lumière, Androgyne tombé dedans un corps de femme au pays des haineux.

« *Salve Chesed !* miséricordieuse et douce, vingt ans tu as donné le bonheur à qui ne te le donnait pas et tu m'as donné à moi ton âme pour faire mon chef-d'œuvre.

« *Salve Geburah !* rigide ! dont je n'ai baisé la main qu'une fois : ma caresse quand je l'ai faite, tu ne la sentais plus et je n'ai collé mes lèvres que sur la magnifique forme que ton âme avait déjà quittée.

« *Salve Tipheret!* admirable! tes yeux étaient les ostensoirs où le bonheur bénissait et tu les a élevés sur moi, pendant nos messes tendres. Los! ta beauté n'aura pas été stérile, car j'en témoignerai.

« *Salve Netsah!* victorieuse de l'inceste évité et du honteux partage du corps à son mari et du cœur à son frère, tu as vécu pour l'un, tu as péri pour l'autre : ta vie, devoir amer, ta mort, funèbre amour.

« *Salve Hod!* esprit d'amour, esprit de foi, qui du même grand cœur, saisis deux vérités : l'amoureuse mêlée à la catéchumène assompta même jour, et tu m'as tout donné qui fut à toi, grande âme que j'ai offerte à Dieu.

« *Salve Iesod!* reine des vieux pays qui sont morts, je garderai fidèle et triste ce collier, et j'en dirai souvent, suivant le rite Kelte, le dizain fatidique, en rosaire d'amour.

« *Salve Malchut!* femme si vraie en sa surnaturalité; après t'avoir aimée tout le trajet terrestre, je saurai te rejoindre au monde des esprits. Quand j'aurai accompli ma mission satanique, tes bras me recevront pour ne se rouvrir plus.

« *Salve Istar!* sœur par le rang, épouse de désir et maintenant ma Muse, je dresserai un autel à ton nom.

« Ton fantôme plaintif jettera sur ma vie la pénombre d'un deuil inconsolable et fier. »

LA DESCENTE D'ISTAR AUX INFÉRIEURS

La Grande Istar a péché contre Bel : elle a péché contre Belit : et ce péché mystérieux, ce péché indicible veut un grand dam, et le Destin ordonna : « Si tu ne veux pas être terrestrisée, tu lèveras ton œil vers l'amour d'Istubar, le héros grossier et lourd. »

Sitôt, la fière déesse, aveuglée par un charme, oublieuse de son époux divin Tammuz, s'offre à Isdoubar, disant :

— « Sois mon époux, et sur un char blanc aux essieux d'or, aux timons brillants attelés de coursiers jumeaux, tu entreras dans la maison parfumée, la maison en bois de cèdre, et les esclaves baiseront ton orteil et les rois la frange de ta tunique, t'apportant les fruits du mont et de la plaine.

« — Me lier à toi, sensuelle et fantasque et connaître la soif qu'on n'étanche pas, la faim qu'on ne rassasie pas : renier mon indépendance d'esprit et m'abandonner à l'impossible, aux démons du mystère. Non !

« Ta maison parfumée, ta maison en bois de cèdre est le tombeau du héros. Ton alcôve souffle un miasme mortel ; les colonnes empoisonnent qui s'y appuie, mieux vaudrait s'appuyer aux murs qui ensanglantent.

Istar se plaignit à son père Anu, à sa mère Anunit :

— « Ma fille, tu seras terrestrisée, dit Anu. »

— « Tu seras infernalisée, dit Anunit. »

Istar monta sur le rempart d'Erech, déchira son manteau et exécra :

— « Malheur dans tous les ciels, car je vais prononcer la parole de Merodack, et les testicules du Taureau céleste seront flétris. »

Et elle prononça la parole de Merodack, la parole qui inféconde la semence.

— « Vers l'Aral, la terre du bas exil, Istar, fille de Sin, je dirige mon essor et je sors de la maison d'éternité, de la demeure d'Irkalla ; je sors de ce lieu où on ne peut plus rentrer. Je quitte la lumière et dans l'ombre je vais marcher. »

Istar se tient devant la porte de l'Aral.

— « Ouvre, gardien. Si tu n'ouvres pas, je force la porte, je brise les verroux, j'émiette le seuil ! »

Le gardien dit :

— « Entre, déesse, ne te fâche pas, je vais t'annoncer à Allat. »

Et celle-ci se récria :

— « Que m'apporte son courroux ? Que m'apporte la colère de son foie ? »

— « Souveraine de l'Aral, je ne veux pas me quereller avec toi ; je n'en veux qu'à moi-même, que ne puis-je dévorer ma chair et tourmenter mon sang ! Je me déteste ; j'ai livré le secret du héros. »

Allat dit :

— « Garde, ouvre-lui, et, selon le rite, dénude-la. »

Le garde ouvrit le palais de l'Aral.

— « Déesse, que la volonté se fasse. »

A la première porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu la grande tiare de ma tête ? »

— « Entre, déesse, sans tiare, car le Destin t'a découronnée de ton entendement et tu obéis aux Normes, désormais. »

A la seconde porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu mes boucles d'oreilles? »

— « Entre, déesse, sans boucles d'oreilles, car tu n'entends plus les conseils de l'harmonie éternelle, et tu es livrée aux paroles menteuses et vides. »

La troisième porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu les opales de mon cou ? »

— « Entre, déesse, sans opales à ton cou, car tu n'as pas su de faire un collier du bras d'Isdubar, le héros grossier. »

A la quatrième porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu les tuniques de mon corps ? »

— « Entre, déesse, sans tunique, car tu es sans défense contre le Destin, qui ne te respecte plus. »

A la cinquième porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu la ceinture en pierres précieuses de mes reins ? »

— « Entre, déesse, sans ceinture précieuse à tes reins, car ta volonté ne se fera plus, et tes reins pâtiront comme ton esprit. »

A la sixième porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu les anneaux de mes pieds et de mes mains ? »

— « Entre, sans anneaux aux pieds et aux mains, car tu n'es plus qu'une mortelle, et tes pieds saigneront et tes mains resteront vides. »

A la septième porte, il la toucha.

— « Pourquoi m'enlèves-tu ce voile qui couvre ma pudeur ? »

— « Entre, déesse, sans aucun voile, même sur ta pudeur, car tu n'es plus androgyne, mais femme. »

Après qu'Istar fut ainsi toute nue dans l'Aral, Allat se moqua d'elle, et Istar, furieuse, se rua.

Lors Allat à Namtar, le fixateur des destins :

— « Va, Namtar, accable Istar des soixante misères. Ses yeux, habitués à la beauté, offusque-les de toutes les laideurs ; son sein, habitué à ne battre qu'orgueilleusement, agite-le de mille dégoûts ; qu'elle soit fixée en un esclavage perpétuel, et que son cœur se lamente, et que de noirs soucis sa tête craque. »

Après cela, Istar, la déesse, fut précipitée en corps mortel ; et elle fut enfant, et puis fille, et puis elle fut l'épouse d'un indigne, et en proie à la détestation des autres femmes jalouses.

Mais, pendant tout ce temps, un vent de colère et de haine souffla d'un ciel à l'autre ; Merodack devint solitaire et Zarpanit acariâtre ; Nebo ne fit plus son office de grand messager ; les démons entre eux se battirent ; et parmi les grands dieux, entre les grands dieux, du Sommeil ou de l'Injure, seulement Adar devint si farouche qu'il n'y eut plus de printemps ; et en bas, sur la terre, les mortels crurent que c'était la grande fin.

Le dieu Turda se déchira le visage devant Samas. « Vois, le ciel d'en haut a perdu son sourire et toi-même, Samas de minuit, aux yeux des mortels effrayés, tu te traînes à l'horizon comme une larve rouge : car Istar ayant livré le secret des héros, est descendue sur la terre, Istar le cœur des dieux. »

Alors, de la nécessité divine, jaillit Uddusnamir : Celui-là n'était pas prévu par le Destin; celui-là ne contredisait pas le Destin, et il alla vers l'Aral et, quand il parut devant Allat, celle-ci se frappa la hanche et se mordit le pouce.

Allat hurla :

— « A toi aussi, un jour, Uddusnamir, je t'infligerai la grande pénitence.

« Que le ciment des murs soit ton pain, l'ombre des murs ta couverture, l'angle des murs ton seuil, le suint des murs ta boisson. »

Uddusnamir dit le mot de Merodack, le mot auquel on ne réplique pas, le mot auquel on ne désobéit pas, le mot qui est Dieu, et Allat, vaincue, dit :

— « Fixateur des destinées, Namtar, voile les tables de l'avenir qui forment la clé de voûte ; délivre le dieu Annunaki, assieds-le sur un trône : abreuve Istar des yeux de la vie ; et rends-la aux grands dieux, puisqu'ils ne peuvent se passer d'elle, le sourire de leur cœur. »

Namtar obéit et, à la première porte, il lui restitua le voile qui couvre sa pudeur.

— « Sors, déesse, avec le voile qui couvre ta pudeur, car tu n'es plus femme, mais androgyne céleste. »

A la seconde porte, il lui restitua les anneaux de ses pieds et de ses mains.

— « Sors, déesse, avec les anneaux aux pieds et aux mains, car tes pieds marcheront fermes à ton but, et tes mains se rempliront des fruits de la volonté. »

A la troisième porte, il lui restitua la ceinture de pierres précieuses de ses reins.

— « Sors, déesse, car tes reins sont glorieux et satisfaits comme ton esprit. »

A la quatrième porte, il lui restitua les tuniques de son corps.

— « Sors, déesse, avec tes tuniques, afin que le Destin te reconnaisse et te respecte. »

A la cinquième, il lui restitua les opales de son cou.

— « Sors, déesse, avec les opales à ton cou, car tu vas te faire un second collier des bras du céleste Tammuz. »

A la sixième porte, il lui restitua ses boucles d'oreilles.

— « Sors, déesse, avec tes boucles, car tes oreilles remplies de l'harmonie éternelle, n'entendront plus les paroles menteuses et vides. »

A la septième porte, il lui restitua la grande tiare de sa tête.

— « Sors, déesse, avec la grande tiare, car ton entendement commande aux Normes, désormais. »

Istar consentit à retourner dans le ciel.

Elle remplit de pierres voyantes ses genoux et elle découvrit ainsi où était Tammuz, et elle marcha vers l'endroit, elle marcha et rompit les charmes, et parut devant son époux et dit :

— « Aimé, j'ai revoilé le secret des héros ». et il lui ouvrit les bras, et elle s'y jeta.

Alors, pendant cette étreinte, il y eut une joie qui monta au ciel et, derechef, descendit jusqu'à terre.

Merodack, incontinent, baisa Zarpanit ; Nebo parcourut l'éther comme une comète joyeuse, les daïmons firent des rondes frénétiques, et, parmi les grands dieux, entre les grands dieux, la vivacité d'un doux commerce.

LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

SIXIÈME ROMAN

LA VICTOIRE DV MARI

1889

Cinquième édition, Dentu

ÉLINUS — THRÈNE

TÉLÉTIE — PÉAN





ELINUS

Αἴ Λίνε ! Route sublime où je dois m'arrêter, coupe splendide que je ne puis vider, tiare à déposer, épée qu'il faut desceindre, ô porte du Mystère à refermer. Magie ! agrée mes pleurs d'adieu en libation suprême, *Ai Liné !*

Ai Liné ! O Porte cinquantième que Moïse lui-même ne franchit pas, mon acheminement vers toi à ce pas, s'arrête. Vos chœurs de flamme, vos chœurs de force, vos chœurs de puissance et de gloire, anges me sont fermés. Vertus, Règnes, Thrônes, et vous, roues de lumières, ne m'apparaîtrez plus, *Ai Liné !*

Ai Liné ! De l'Empyrée je tombe dessous le Firmament et les sept rois du ciel m'imposeront leur joug ; lugubre sous Saturne, sous Jupiter vaincu, guerroyant contre Mars, par le Soleil brûlé ; Vénus seule me sera douce, la Volatile et la Lunaire, *Ai Liné !*

Ai Liné ! Je ne suis plus qu'un homme en la décade terrestre, ascendance et chute alternée, mauvais ange et mesureur des forces, microscome incomplet, l'originel péché me reprend par son dam ; je ne suis qu'un souffle qui meut de la matière, et mon Verbe a péri, *Ai Liné !*

Ai Liné ! Je marcherai des pas animaux, mon envie

dérisoire suivra le poisson et l'oiseau! J'aurai peur du reptile et peur de ma semence; et ma vie incertaine demandera aux plantes, à l'eau des mers, aux cailloux mêmes, la santé du corps, *Ai Liné !*

Ai Liné! Mon esprit obscurci, en mon âme abêtie lampe éteinte, ne luira plus. Le non-être sera mon désir; la fatale attraction du Schëol infernal, à travers l'air et l'eau, m'appellera parmi le cycle élémentaire, chaos sans forme, abîme d'inertie, *Ai Liné!*

Ai Liné! Route sublime où je dois m'arrêter, coupe splendide que je ne puis vider, tiare à déposer, épée qu'il faut desceindre. O porte du Mystère, à refermer. Magie, agrée mes pleurs d'adieu, en libation suprême, *Ai Liné !*

THRÈNE

Entre la Science et l'Amour, comme Alcide autrefois : Athènè, Aphrodite, m'entourent, parcoureur interrompu des trente-deux voies saintes.

La lumière d'intellection ne me nimbera plus.
De l'unité infinie en mon être, plus de reflet.
Ma sanctification résidera aux œuvres.
Ma communion daïmonique est rompue.
Plus de voix à entendre, plus de voyance auguste.
Les émanations d'en bas seules viendront.
Le mystère ne sera plus que l'ombre.
Le principiel désormais me fuira.
Ma Numération ne sera plus ternaire.
La Forme va m'obscurer tout entier.
Je ne me tiendrai plus debout devant la grande face.
Rien ne m'apparaîtra, avertisseur d'en haut.
Ma Gloire s'est muée en périssable chair.
L'Arcane fermé, le nombre muet.
Je me froidirai, en sagesse stérile.
La notion du juste hésitera en moi.
Infidèle à mon Verbe, je me dédirai tout.
Je ne découvrirai rien de caché, désormais.
Ni maudit, ni béni, je tombe dans le neutre.
Mon vouloir sera feu dans le vent.
La grande joie mourra, la joie de l'un.
Je décroîtrai, toujours jusqu'à finir.
Mon instabilité semblera d'une femme.

J'aurai perdu l'analogie, clé des rapports.
L'épreuve sera vaine et sans fruit.
Ma modalité s'arrête à l'imparfait.
Inerte, j'oublierai l'arcane de créer.
Orbitré à moi-même, inconsistant.
Le mirage me dupera l'esprit.
Mon corps sera flottant et malaisé.
Je perds ma place au chœur sphérotique.
La perpétuité se fera d'aujourd'hui.
Las !

Entre la Science et l'Amour, comme Alcide autrefois : Athènè, Aphrodite, m'entourent, parcoureur interrompu des trente-deux voies saintes.

TÉLÉTIE

Il est écrit au cœur du monde, au cœur de l'homme, au cœur de Dieu, que la nature et l'être et la Divinité ont pour arme suprême le droit au sacrifice.

Détruire pour créer ; renoncer pour avoir et souffrir pour régner, sont les Verbes de force, de joie et de victoire.

Le ternaire est en tout ; le iod serait stérile sans descendre au ctéis qui produira l'enfant.

Ainsi pour satisfaire les besoins de mon âme, il faut que mon esprit s'abdique et lors la femme me donnera le fils commun amour.

Le Mai qui va venir, je lui dédie mes lèvres, et les pourpres d'automne, symbole de maturité, devront me ramener à la pensée austère. Hélas ! je n'y reviendrai pas.

J'ai marché le chemin des extases qui monte au Venusberg des sens; j'ai marché le chemin des mystères qui mène au pied des Sinaïs; mais je ne puis tenir les deux routes, imparfait que je suis, mauvais mage et vaincu.

Mais vaincu fier et souriant qui préfère le bonheur à la gloire et Malchut à Kether.

Il est écrit, en la Kabbale sainte, que dans le Devenir éternel d'Adam Kadmon, le bige doit s'atteler par la paire des coursiers âme et esprit.

Vivre comme l'on pense, élever l'acte au rêve, en un harmonieux accord, proportionner toujours le geste à la

parole, et le nombre à la chose, et l'action au concept: telle est la loi fatale des destinées heureuses, à travers les deux morts.

Eh bien! je sacrifie l'idéal solitaire à la réalité du duel passionné, et qu'Éros me console, je renonce à Hermès.

Il est écrit au cœur du monde, au cœur de l'homme, au cœur de Dieu, que la nature et l'être et la Divinité ont pour arme suprême, le droit au sacrifice.



PÉAN

O nature, mère indulgente, pardonne ! Ouvre ton sein au fils prodigue et las.

J'ai voulu déchirer les voiles que tu mets sur la douleur de vivre, et je me suis blessé au mystère... Œdipe à mi-chemin de deviner l'énigme, jeune Faust qui regrette déjà la vie simple et du cœur. J'arrive repentant, réconcilié, ô menteuse si douce.

Fais ton charme, produis les mirages, je viens m'agenouiller devant ton imposture et demander ma place de dupe heureuse. Vous, forces sidérales, qui m'avez obéi, Ariels, mes hérauts, je vais vous délivrer. J'abdique le pentacle auguste du Macrocosme, ma double étoile est éclipsée ; vous êtes libres, gnomes, sylphes, ondins et salamandres.

Une dernière fois, servez celui qui vous libère, Élémentals, larves de mon pouvoir avant de vous dissoudre, un verbe, un verbe encore !

Sylphes nocturnes, phalènes du désir, agacez-la du velours de vos ailes, celle qui va venir.

Gnomes, laissez un moment les trésors dont la vue vous enivre, et poussez hors du sol l'haleine des diamants admirables pour fasciner les sens de celle qui va venir.

Rosée de minuit, humidité des fleurs, susurrement de l'eau, fluance du nuage et buée de la lune. O douce

pollution de la nature en rêve, baptise de désir celle qui va venir.

Et toi, esprit du feu, brûle et dessèche d'une ardeur imprévue la gorge et la lèvre de celle qui va venir.

A ma voix qui commande, ô Diable Maëlstron effrayant, impersonnel terrible, tourbillon où bouillonnent les larves de la terre, secouées par les vents du ciel, une dernière fois, nocher maître du flot, je tente sans terreur la chanceuse aventure de te confier mon destin.

J'entre dans ton courant, je le brise et dirige ta course folle au but certain.

Serpent de feu de la lumière astrale, viens ceinturer celle qui va venir.

Baiser, communion des âmes profanes, ostensoir de mensonge, coupe incertaine, je te dédie mes lèvres, savantes désormais à boire sans tarir ta liqueur enivrante.

Donne-moi par tes bords de pourpre, humide et chaude, l'oubli de la tiare et du sceptre abdiqués. Donne-moi le bonheur pour compenser la force, si je reste petit, mortel et semblable à l'humain troupeau qui souffre et crie, fais du moins que jamais les cloches du couvent de Montsalvat ne sonnent l'idéal méconnu du prêtre roi et du chevalier Mage.

Je renonce a Kether, à ses pompes puissantes, à ses œuvres de paix et me donne en Malchut à celle qui viendra dans un moment aux lacs charnels que j'ai tendus ici, selon les rites Érotides.



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

SEPTIÈME ROMAN

VN CŒVR EN PEINE

1980

LE COMBAT DE MÉRODACK CONTRE TAMTI

ANDANTINO

LAGNOSO — COPERTO

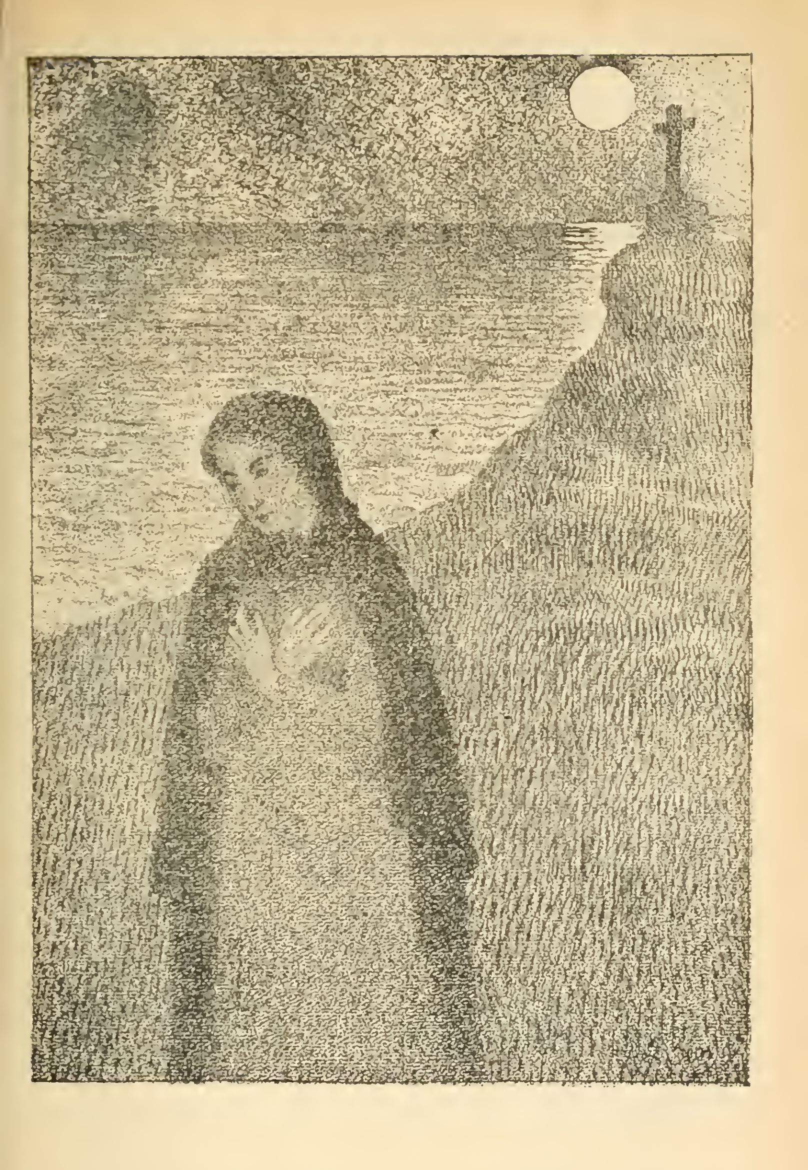
ALLEGRETTO — ARIOSO

LE BIEN-AIMÉ — ROSE

BESTIAIRE REVÉE

LAMENTO — ROMANCE A LA LUNE

LA VOCATION



LE COMBAT DE MÉRODACK CONTRE TAMTI

La droite du dieu Mérodack rayonna terrible comme mille éclairs ; et son esclave le tonnerre le précéda, éclatant devant lui, à la façon d'un chien qui précède son maître en aboyant.

Mérodack prit à témoin la grande, la pacifiante Bêlit, déesse des sérénités, et puis il se matérialisa tout entier pour descendre au niveau de son ennemie terrestre.

Quand la violente Tamti le vit sans majesté, en corps d'homme, ses vagues écumèrent provocantes d'espoir victorieux.

Mais le dieu prononça le mot mystérieux et fatal, le mot qui cube les mondes, le mot androgyne, le mot quaternaire.

Vers le sud et vers le nord, vers l'ouest et vers l'est, à chacun des quatre vents il dit le mot mystérieux, et des quatre coins du monde les souffles de mort accoururent : et il les sextupla en les mêlant, et il les fit descendre sous les flots pour les soulever.

Puis, il monta sur son char qui devance l'oiseau et la pensée, qui est vertigineux et reste divinement serein en sa course.

Tamti clama son furieux désespoir à la face du grand Mérodack, divin époux de Zarpanit.

— « Lasse, lasse à mourir d'être passive, d'être femme, d'être liquide, et de toujours battre les rivages de mes eaux salées, j'ai demandé à celui qu'on ne nomme pas, à Ilou et à Anou et à Bin, j'ai demandé le néant qui repose ou la vie qui pense ; et des cieux supérieurs un refus est tombé sur moi, et je veux finir ou commencer, vivre pleinement ou mourir tout à fait. Chacune de mes vagues envie le coquillage et me suivra. »

Mérodack ne proféra que ceci :

— « Je suis le maître de la volonté ; il faut m'obéir : et tais-toi, tu m'ennuies, ô mer ! » Tamti déferla contre toutes ses falaises, brisa les ancres des ports, éteignit les phares.

Elle fit résonner sa terrible voix des tempêtes, et se jeta sur le purificateur des dieux, celui qui avait imaginé le mot mystérieux comme arme dans la bataille.

Il la confondit avec son mot mystérieux et il lâcha le mauvais vent qui renverse tout. Alors Tamti ouvrit sa bouche pour engloutir le vent, mais elle ne put joindre ses lèvres, et le vent, entré en elle, la remplit, son cœur se retourna, ses entrailles se rompirent, le dieu brisa son cœur, fendit son corps, jeta son giron aux poissons atroces et leur dispersa sa cervelle.

Tout ce qui sortit de la mer, il l'y fit rentrer, et tout eut peur dans le règne liquide, et la vague se cacha sous la vague, le flot s'abrita sous le flot.

La mer avait perdu son âme, et c'est depuis ce temps que la voix des océans se lamente, si plaintive. L'eau fera jusqu'à la fin la grande lamentation pour la mort de son âme, la Reine Tamti, Elle ! »

ANDANTINO

Comme un fauve s'étire, la vaste mer à l'étroit en son lit déroule de longues lames énervées, et son bruit qui ressemble à l'ahan d'une foule, s'harmonise, rythmique et lent.

Le son confus d'abord d'un orgue très lointain ou bien l'écho du Pnyx, les cris du Capitole, lorsque l'amphithéâtre hystérique romain hurlait au sang versé de dix mille chrétiens ; parfois la mer d'Ostie se tut, à cet écho si semblable à sa voix.

Mais imprévu d'oreille, irréel de gnose, la clameur se rapproche, augmente, et des cent mille voix de sa voix, aucune ne domine ; si tous les bruits terrestres venaient faire le cri comme toutes les eaux font l'amplitude de la mystérieuse mer ?

Elle garde l'écho des douleurs et des crimes commis sur ses flots ; elle a vu les bandits espagnols aiguiser en poignard la croix du Golgotha et porter à Goa l'auto-da-fé infâme ; elle est le grand chemin des nations voleuses et tueuses.

Le navire hypocrite qui porte un missionnaire regorge de soldats bourreaux ; et les Français du jour, chrétiens civilisés, vont voler et violer l'Orient, où le léopard d'Angleterre a déjà fait tanière, et piétine, l'Évangile à la main, un peuple de poètes sommeilleurs.

Les Argos d'aujourd'hui sont Anglais, c'est-à-dire infâmes, et les fils de Luther proposent d'une main la

Bible dont ils rient, de l'autre imposant l'opium : ailleurs, le colonel français, le même qui, sergent, fit brûler, à Alger, six cents femmes vivantes et leurs enfants, fait violer par cent hommes aux yeux du père les trois sœurs qui, généreuses, ont préféré la mort aux goujats de la France.

La terre n'a pas vu d'aussi horribles crimes. Un pape, il se nommait Alexandre sixième, sur la carte du monde tire une ligne passant d'un pôle à cent lieues des Açores, et tout l'Est appartient aux voleurs portugais ; à l'Ouest l'Espagne lancera ses bandits. O flots de l'Océan, flots purs, flots généreux, que n'engloutissiez pas les caravelles ? vous aviez vu des croix au fanion de ces hommes, oui, ce sont des chrétiens, de fervents catholiques, ces Castillans inquisiteurs rebut de l'Occident.

Ils viennent, les chrétiens ; ils prennent le pays, assassinent les chefs, et font du peuple une ergastule.

Quatorze millions de morts, très catholique Espagne. voilà la mer de sang où tu plantas la croix.

Et puis, quand le désert fut fait, les toujours très chrétiens enlevèrent d'Afrique des millions de noirs pour les travaux et les supplices.

Tu as vu, Océan, Nuñez Balboa entrer dans tes eaux, targue au bras, glaive en main, et, dérision ! prendre possession de l'immense Océan au nom d'un roitelet d'Espagne.

Derrière l'adélantade, l'insigne massacreur, Fernand Cortez le maudit, paye l'hospitalité par cinquante mille cadavres. Toujours chrétien, il se sert de la tradition que le fondateur des Incas venus de l'Est doit revenir :

et Mexico comme Madrid eut ses autodafés. Assassin de Montézuma, bourreau de Guatimozin ; mais il baptisa ses victimes !

Et le Pizarre, autre vomi d'enfer, trouva un aumônier pour soigner l'âme d'Alamalpa avant que de le pendre ; les gens de l'Évangile tuèrent tous les enfants mâles du Pérou, sous Toledo.

Depuis qu'il a porté aux lieux de leur pillage viol et bûcher, les monstres très chrétiens, l'Océan se lamente ; il garde dans sa voix l'écho des douleurs de ses bords et des crimes commis sur ses ondes.

Et l'inhumanité de l'Occident a sauvagé la mer, la bonne mère qui jadis caressait les flancs d'Argo et les pieds d'Aphrodite, aux accents d'un Orphée, aux yeux d'Alcamène, déroulant ses longues lames fortement rythmées.

LAGNOSO

Rêveries sans objet, vagues tendresses, imaginations hardies, papillons diaprés qui frôliez son cœur aux insomnies du pensionnat, aux promenades des vacances.

Désirs confus, émois sans cause, jolies tristesses, phalènes qui passiez devant ses yeux au piano le soir, tandis que la famille crétine jouait au nain jaune.

Et vous, nausées du devoir, dégoût conjugal, supplice de la chair qui ne consent pas au viol sacramentel, horreur du stupre journalier, que souffliez-vous à la victime? qu'il est un devoir ravissant quand l'époux est aimé, que la chair jouit selon qu'elle consent, et que si Dieu unit, c'est l'âme qui se donne et toute et mille fois. au paradisme de l'amour.

Comparaisons, rencontres, découvertes de ce qui serait doux ; propos explicateurs entendus en passant, livres d'évocation qu'on ouvrait au minuit : oh ! les beaux adultères quand, tourné vers le mur, l'époux s'est endormi et qu'immobile on lit comment la Juliette ouvrit à Roméo, l'aveu de Rosalinde, l'aveu de Portia, et les récits du More, la perfidie de Cymbeline, ou bien que l'on frémit à se voir sur la liste de Don Juan, ce fumier pourtant fait de fleurs. Les beaux Léandres en zinzolin et les chevaliers en armure noire d'un vœu, Charudatta gazouillant au jardin, et Medjnoun ardent pour Leila, et Namek épuisant ses soupirs en l'honneur d'Adra. Antar le chevalier d'Ibla ; entendre le gazouillis

de Nizami ou d'Hafiz, voir les tristesses de Beaudelaire, la mélancolie de Musset. Oh! les beaux adultères avec des fils de roi, kalenders un moment, et le petit Jehan, Chérubin, Daphnis et Paul et même des Grieux! Pourtant, péché mortel! « Tu dois tes sens, tu dois tes rêves à cet homme qui dort au même lit que toi. »

— « Je ne l'ai pas choisi », répond l'âme rêveuse. Et la voix : — « Par ce mot, tu maudis tes parents; si le crime n'est pas à toi, il est leur. »

Obéir n'est donc pas le vrai devoir; on se perd en obéissant sans comprendre. S'entêter, voilà le vrai destin conscient; mais la voix : — « Vouloir sans connaître, et savoir à seize ans ce que le vieillard sur la tombe penché souvent ignore! Oh l'impossible de cela!

« Cependant, tu savais préférer un danseur aux autres, pour faire un long voyage, s'il t'eût fallu choisir un compagnon. »

— « J'aurais voulu de dix ans plus âgé, destiné à la gloire, mais blond et la voix caressante. »

La voix ici ricane : — « Ne te souviens-tu pas d'un clair de lune, sur les bords du Léman? au salon de l'hôtel, un homme que tous regardaient ne regardait personne. A ce moment, je t'ai soufflé : c'est LUI. »

Alors la pauvre âme s'effare : « Qui n'a pas la force d'aller vers son rêve perd le droit au bonheur. » Et la voix se résout dans le silence remuant.

COPERTO

Les flots doivent s'aimer, si éphémère que soit leur étreinte. Ce bruit naissant au loin et qui s'avance et enfin éclate au rivage est ou peut être un aveu ! Ce gonflement, qui part de l'horizon et court se grossissant jusqu'à la grève, c'est peut-être une amoureuse poursuite ? Cette vague qui monte et crève sur celle qui la précède, c'est peut-être un spasme qui achève de se tordre sur le galet ? Ainsi Bêlit entend en elle l'appel croissant et déçu de son cœur qui attend. Ainsi, sa gorge se gonfle et bat dans un vain soupir, puisqu'elle ne sait à qui le dédier !

Ainsi, cette anxiété de l'heure sera peut-être l'anxiété de beaucoup d'heures, avant l'instant béni de la noble rencontre, et à mi-voix, elle murmure : « Oh ! qui agitera sur moi le thyrse rayonnant où j'enroulerai mes caresses comme les frondaisons d'une vigne heureuse. »

ANDANTE

Comme un rythme de sein, la vaste mer se soulève et respire en lentes lames épandues, et son souffle ressemble à l'oppression très douce d'une rêverie de géante.

Le son multiplié par le silence donne l'idée d'un camp nombreux aux poitrines robustes ou d'une vaste cité endormie que sillonnent au lointain de lourds chariots innombrables : lorsque les Barbares nomades déplaçaient sous la lune leur cohue dévastatrice, parfois l'Italie dut entendre, par les nuits calmes, le grand ébranlement sonore de ces peuples en marche.

Mais ce souffle lointain, à l'attention, se rapproche, augmente, et c'est sous les murs crénelés de sommeil, les piaffements des cavaliers d'assaut, qui se placent, pour l'attaque de l'aurore.

Si tous les mouvements terrestres venaient faire la perpétuelle activité de la vaste mer comme toute l'animalité s'en évase ? Elle garde l'écho des douleurs et des crimes commis dessus ses flots : l'effarée Tamti, la lugubre Océane : elle a vu les bandits espagnols aiguiser en poignard la croix du Golgotha.

ALLEGRETTO

Sur la crête des vagues apaisées et qui les bercent, les ondins font la culbute et rient dans l'écume blanche, plus blanche sous l'argentement de la lune.

Les bacilles de l'ombre grouillent ; les éphémères de l'obscur se hâtent de vivre ; toute une création imperceptible que le premier rayon de l'aube jettera au néant de l'évolution imparfaite, naît, aime et va décroître.

Il y a dans un pan de nuit, la même agitation qu'aux rais du soleil, le même microcosme qu'aux creux des rochers.

Avec ces exsudations de l'Elémental noir, sans doute, le sorcier élabore ses goétiques horreurs : car la Nuit, c'est le périodique retour du chaos primitif, et comme avant la lumière il grouille, à chaque décroissance de lumière, matrice des genèses éclatantes.

Quand l'homme tombe à la vie inconsciente du sommeil, cette vie, presque aussi nombreuse en moments, peut-être plus vivante en potentialité, la nature semble s'épanouir et se récréer, un moment libérée de son maître conscient, l'Esprit au dur vouloir, et la Mer s'augmente la nuit d'une nouvelle terreur.

Calme et sans limite, elle apparaît une féminité colossale qui repose ; soulevée, elle efface toutes les terreurs, les pâlit, elle devient l'ombre en mouvement et comme la matérialisation du Furieux dans l'invisible.

Pour l'instant, les ondins font la culbute sur la crête des vagues apaisées qui les bercent.

ARIOSO

Libre et jeune, belle et riche, en ces quatre mots, toute la joie de la terre est incluse. Bonheur cubique et orienté, destin complet, magnifique patrimoine, quadruple force.

« Toi qui es libre, voici les routes ; choisis du vaisseau qui te portera vers le vieil Orient, ou de cet hyppogriffe qui, en quatre jours, te mènera de la Seine au Volga.

Toi qui es jeune, voici l'amour ; choisis du péché changeant, de la vie Donjuane et de la passion unique et belle qui sera en son unité une Divine Comédie.

Toi qui es belle, voici les yeux, portes des cœurs ; parais et choisis, Reine, tes sujets, ou Chrétienne, ton époux, ou coquette, tes victimes.

Toi qui es riche, voici le monde et ses âmes, et ses cerveaux ; choisis et achète : tout se vend, même la gloire, même l'immortalité ; le baiser seul, tu ne saurais l'obtenir ; et peut-être, à force d'or, séduirais-tu l'Amour même.

Une ombre au tableau, cherche-la ; un oubli dans le don parfait de toutes les fées, tu ne le trouveras pas ! Libre, tu ne le serais pas sans or ; il faut sans cesse se défendre de Nahash, le vertige destructeur, et l'or est bouclier ; il faut sans cesse lutter contre l'humanité ennemie et l'affreux collectif, hydre acharnée à l'exception, et l'or est l'épée.

Jeune, sans beauté, serais-tu jeune? Aussi les deux couples, le double bige heureux, tu le rênes et il te porte.

Vertu se lit-elle sur ta bague? Alors femme collaboratrice de toute la pensée de ton siècle, sème le secours parmi les grands harassés de l'œuvre; donne un théâtre à Wagner, paye les dettes de Balzac, dresse une statue à Delacroix ; sois la Providence visible. Ton secret dessein est-il noir? de l'or sur ce noir, il disparaîtra ; de l'or sur l'innocence, et elle chancelle ; aux balances de justice, de l'or, et elles trébucheront comme ivres ; de l'or à Paris le prostitué, et Paris sera le souteneur de ton ignominie. Mais hâte-toi ; hésiter c'est déjà dépendre d'un avis ; attendre c'est vieillir ; et tarder enlaidit et l'or s'ennuie aux coffres. Essème, essème tes pas, essème les roses, essème les baisers, essème les ors, essème. »

Telle chante la voix incitatrice, la hâtive nécessité, tandis que l'idéal splendide conseille avec lumière. La liberté, c'est le droit de monter vers l'idée, ô libre que voici ; la jeunesse, c'est le devoir de chercher la clarté pure, ô jeune que tu es !

La beauté répandue sur ton corps, fais-la passer en ton âme et l'orne et la parfume d'atours spirituels, ô belle !

La richesse ne vaut que pour aider le Beau et soulager le Bien et fonder pour le vrai des musées ou des cloîtres, ô riche !

Toi qui es libre, marche en l'unique voie très étroite des intransigeantes fiertés et des constances mystiques,

Toi qui es jeune, écoute ton cœur et choisis, parmi ses battements, celui qui bleuit vers l'abstrait.

Toi qui es belle, regarde les âmes et choisis Roi, choisis jeune et demi-dieu le front où plisser en un moment tes lèvres.

Toi qui as l'or partage avec l'esprit, épouse, maîtresse, dès la terre, un maître qui t'ouvre le ciel.

Chacune des hésitations de ta pensée sera une ombre à ce tableau :

Un jour de beauté c'est beaucoup, car tu ignores le compte de tes jours, et la Fatalité qui foudroie le chêne peut frapper sur toi aussi.

Un jour, c'est le temps de mille baisers, la matière a un éternel souvenir ; un jour c'est — qui jurerait non ? — tout ce qui te reste avant finir.

Libre, demain te jettera des entraves ; demain sera trop tard et l'occasion passée.

Hâte, hâte, Bélit ; à l'Amour comme on dit à l'assaut ! à l'Amour comme on dit à la mer !

ROSE

Rose ! chère et seule fleur souriante et consolatrice d'une jeunesse étouffée, si douce et si résolue, cousine caressante et pensive, toi qu'elle appelait « mon chevalier de Faventine », que fais-tu loin, si loin que tes proches se demandent si tu vis et que ta seule amie pleure.

Est-ce du bonheur que tu caches ; prépares-tu dans l'ombre une éclatante destinée ? As-tu trouvé ce que cherche Bêlit, toi qui n'hésitais pas, toi qui voulais à l'âge où l'on rêve.

Un soir, ayant tout calculé, tu es descendue à la nuit tombante te recueillir à la chapelle, tu l'as traversée d'un pas ferme, tu as dit adieu aux fleurs du jardin, et relevant tes jupes, garçonnière, tu as grimpé sur le noyer qui étend se branches sur la route, et suspendue à l'une, tu t'es laissée tomber de six pieds de haut ; t'es tu fais mal, petite Faventine, et quel chemin as-tu pris ? pendant que ton amie la lune se hâtait d'éclairer ta fuite.

Toute seule, dans la campagne nocturne, n'as-tu pas hésité ? Sortie du couvent, tu es sortie de la commune voie, laquelle donc vas-tu marcher ?

Tu te méfiais des tuteurs, des parents éloignés qui bâclent les destinés des petites cousines, sans souci de leur bonheur.

Seras-tu heureuse, volontaire, plus heureuse que la passive Bêlit? Qui sait à cette heure, il lune aussi sur ta

tristesse ; dans la brise qui agite les cheveux de Bêlit, il y a peut-être de ton soupir, petite Faventine.

As-tu aimé ? Vas-tu aimer ? Veux-tu aimer ? Qu'as-tu voulu en t'évadant ? Héroïne de Théophile Gautier, ou curieuse, Théodore de Sezannes ou la princesse Paule ?

Tu as perdu le droit de te plaindre ; tu as dit non à la sagesse générale ; le monde que tu as repoussé n'a plus pour toi que sa rigueur de voyer moral ; quelque part cachée, tu attends l'heure où tu pourras prendre ta fortune et que verrons-nous quand tu auras les mains pleines d'or ; petite Faventine, quel étonnement nous réserves-tu ? Tu es déjà coupable ; le cœur de Bêlit t'appelle, ce cœur plein de toi, de toi seule, et tu ne veux pas l'entendre ; pour te fermer l'âme ainsi quel dessein y as-tu caché, précieux et formel.

N'importe ! que tu réussisses ou que ton audace se brise vaine comme une lame au rocher, tu as osé t'appuyer sur toi-même, et repousser tout, Androgyne de lumière, Androgyne d'ombre, entêtée, virile, tu apparais poétique à l'imagination de Bêlit qui t'évoque, et telle fut sa perpétuelle confiance d'enfant que son âme qui se plaint de ton silence ne tremble pas pour toi.

Ton prestige est tel pour ta cousine que tu lui sembles plus forte que la vie et victorieuse, toi peut-être pleurante et vaincue à cette heure, pauvre petite Faventine !

LE BIEN-AIMÉ

Bien-Aimé, celui qui n'aura qu'à paraître, à qui tout est pardonné devant qu'il pèche, à qui tout est accordé devant qu'il demande.

Bien-Aimé celui au doux regard qui ne dira pas même me voici pour se faire reconnaître ; l'attendu de toujours.

Bien-Aimé, cet être d'ineffable fatalité qui, du doigt effleurant, pâme déjà.

Bien-Aimé, cet homme ou plutôt ce héros que les nerfs reconnaissent leur roi dès l'abord, au baise-main.

Bien-Aimé, celui qu'on ne juge pas ; on l'aime et nul ne se compare à lui. Qu'importe si d'autres méritent, il paraît et sa présence illumine l'heure ; il parle et sa voix enchante l'écho ; on l'écoute se taire ; il est craint pendant qu'il caresse ; il incarne toute la divinité que fait la foi d'une âme à l'autre.

Et telle la joie de cette rencontre que la vie ne contient pas de vibration plus complète, et qu'au delà la terre finit, et l'âme se vaporise, hors du temps.

Toi que toutes attendent et toi que toutes appellent, les vierges en priant, d'autres en recherches fiévreuses, toi qui n'existe pas, Abstrait Amour, Absolu du désir, sous-infini, profane Saint-Esprit, Eros ! dévoile ton mystère.

La chair est un de tes rites ; toi seul fais le baiser ; mais tu descends pour venir à nos bouches, d'où des-

cends-tu ? La passion est ta fille plaintive, l'âme, par toi seule consciente, te doit la souffrance qui fait vivre ; mais tu n'es pas un tortionnaire de nos fautes, Archange de clarté, pourquoi projettes-tu une telle ombre ?

On te blasphème autant qu'on te poursuit ; tu es un ferment, une lueur, et tu ne peux lever que ce qui est panifiable dans chaque être.

Est ce pour cela que la foule humaine te nomme volupté et croit t'enfermer entre deux draps, intangible, impalpable, Abstrait Amour, Absolu du désir, sous-infini, profane Saint-Esprit, Eros !

La Queste du Bien-Aimé : le Graal d'Amour ! Queste obscure ! Graal indécis !

BESTIAIRE RÊVÉE

Un rêve passe sur la femme, et le mouvement de sa pensée s'accentue, violent. Devant son inconscient libéré des rêves logiques, se pressent des visions de trouble. Languide et soulevée, tour à tour surexcitée par des songes irritants, abattue par les mirages, elle oscille de la perception à l'espoir, du projet au non vouloir, de l'élan à la retombée.

Dans l'incohérence du sommeil d'étranges apparitions : une tête très chère baisée par des lèvres voleuses; elle se débat la chère tête et repousse les pressantes bouches, et celles-ci disparaissant, l'Aimé se profile en pied sur une route. Voici que chaque arbre devient un Briarée ; des bras, des bras de femmes beaux et liants, démesurés, arrêtent chacun de ses pas. Comme le trappeur américain forcé de couper les lianes en avançant dans la savane, ainsi il délie le doux enlacement qui sans cesse s'oppose à sa route ; il va courageux, il va, mais si longtemps et si loin qu'il disparaît à un incommensurable horizon, tandis qu'un nuage de poussière roule et vient, vertigineux troupeau de la Bestiaire médiéviste.

Les vouivres mâles, les basilics sifflent en tête, diamant au front ; les tarasques pesantes creusent des ornières à chaque mouvement de leur queue, les dragons volent à vingt pieds ; bientôt, bondissant comme des fauves, toute la race des pards, les panthères noires, les léo-

pards, les tigres, précèdent des sphinx qui glissent immobiles, mus par une force intérieure : on les dirait animés par la vapeur et courant sur d'invisibles rails. Les bandelettes de leur tête brimballent aux vents ; leurs yeux changent à chaque instant, verts ils versent l'espoir, violets la désolation, rouges le martyre, et noirs le trépas.

Au-dessus d'eux, des oiseaux étranges, perroquets démesurés, paons énormes, volent par groupes commandés par des phénix portant dans leur patte gauche un charbon ardent inextinguible. Sur les flancs du grand défilé, les chimères sautent en serre-file et battent des ailes. Enfin viennent les grands taureaux de Kaldée, les énormes bêtes ailées à face royale, aïeux de tout symbole. Le sol tremble sous leurs sabots, leur aile déchire l'air, et leur tiare brille de gemmes que le soleil n'éteint pas. La fantastique exode vient sur Bêlit ; déjà les vouivres lui sifflent au visage, les basilics vont l'enlacer, quand l'effroi la réveille.

LAMENTO

Pleure avec moi, ciel noir comme mon souci; crie avec moi, onde vaincue comme mon désir; éclair, regarde mon livide destin, et toi, tonnerre, sois l'écho d'une peine de femme. Aimes-tu la terre, d'un amour désespéré, est-ce un rut mystérieux qui te lance sur elle, ou bien quelque vieille haine d'avant les hommes, d'avant les choses, que tu poursuis, grande incessante ?

A la lumière de ma douleur, je sens la tienne ; éternel volatil, tu voudrais te fixer comme moi, l'incertaine, qui cherche l'unique affirmation, l'amour. Nuit linceulée de nuages, hantée d'esprits mauvais, parcourue de frissons énervants, monde des larves, sois le décor de ma lamentation, la tenture sombre où je ferai perler les larmes brillantes de mon noble souci : nature qui tout à l'heure seras calmée, vois en moi l'agitation que demain ne calmera pas.

Mer en furie, humilie-toi devant un cœur en peine. Tu désires, Agissante mer, tu tends à un devenir impossible mais entêté, pour jamais tu aimes ; ô mer, comme moi, sans doute tu ignores aussi l'objet de ton désir, ton but et ton destin ; je m'entête aussi pour jamais ; j'aime, j'aime l'amour.

Exemplaire du courage vaincu et renaissant en sa montée des obstinations sublimes, force incoercible, infuse-moi ton vouloir inlassable, je t'invoque, païenne un moment, dominée par ton vertige ; à mon secours, ô mal-

heureuse ! et si, inutile vœu, tu ne peux m'inspirer un conseil, du moins sois la confidente qui se lamente avec l'esseulée, sois la sœur de mon douloir, l'assistante de ma détresse ; et crie, et déferle, écume et grande afin que la pauvre Bélit entende au moins une voix pareille à sa voix mentale. Nul ne répond à mon appel, à toi de m'être amie ; sois bénie, tempête qui parle avec l'esseulement, ce langage horrifique.

Mer, inspire-moi ? A t'imiter que ferais-je ? Quels efforts ? Les tiens sans fruit me découragent. Eh ! non cependant, car tu vis, car tu grondes, reine de la peur nocturne et ton impossible domestication défie l'esprit du grand conquiscador.

A ce moment, tes flots secouent un navire où le seul être cher du passé, Rose, la précieuse disparue, s'épeure : ou bien lui, que je ne connais pas, le Hollandais volant, le maudit au grand cœur dont je serais le port joyeux, le havre caressant.

Je t'aime et je te crains, ô mer ! ta fièvre je la compare seulement au grand calme d'Hov, plus grand que toi et dont l'œil sans ciller regarderait tes bonds fauves et fous. Je t'aime, car tu souffres et que je crois entendre mes ennuis traduits en clameurs ; je te crains car tu as le même caractère dangereux, incertain, que j'attribue à l'élu de mes rêves.

Mer d'où sort la vie, mer où aboutit le rêve, route de la féerie, royaume du vertige, empire de l'horreur, géhenne liquide que mon émoi te litanise !

Suprême vivante, criante, sempiternelle damnée, quel crime expient tes ondes ? L'énigme de ton sort, le secret de ton dam, je les ignore et je donne goutte d'eau dans

ton amertume immense, ma larme de pitié à ton douloir.

T'es-tu levée pour moi, tempête ? redoutable veilleur, Océan, as-tu voulu me dire par un tel bruit de me taire ? Donnes-tu ainsi la leçon de la patience forte ? Réponds en suscitant quelque claire pensée, réponds en m'incitant à l'aventure heureuse. Si tu n'espérais pas, tu serais immobile ; j'agirai espéreuse, à ton incitation, enseignante, sublime, inlassée batailleuse et voix jamais cessée aux harmonies sans fin, changeantes, magnifiques.

Berce-moi, Mer, si tu ne peux me calmer. Tu émanes de la frayeur et tu m'es douce ; je te sens femme et sœur, amoureuse et laissée. Je me retrouve en toi grandie et admirable.

Mon âme s'élargit à te parler, ô palpitation de ce monde imparfait. Ta cruauté, semblable à mes nerfs, m'épouvante sans m'éloigner ; je me sens quoique douce, similaire. Tu n'es ainsi que moi qu'une qui cherche et qui attend. Tu t'enrages comme je pleure ; tu hurles quand je gémis. Tu portes dans ton cœur géant des rancunes de femme et des bontés aussi.

Je suis venue à toi du jour où je fus libre ; oracle incohérent, oracle intraduisible et qui pourtant me parle, en langage confus, selon le sens secret de mon désir d'amante qui n'aime encore que l'inconnu.

Mais déjà, tes hurrahs de barbare au massacre se distancent, s'assourdissent sous le ciel moins épais.

Voici que tu faiblis dans ta colère, ta fougue diminue; vas-tu te résigner, vaillante, te démentir tenace, permanente finir.

Il te faut du répit, chose créée ; et du repos, grandiose énervée ; moi-même je souhaite que ton bruit et ma pensée se taisent, saturée de douleur comme on est à bout de plaisir, fatiguée de l'horreur unie de ton désespoir et de ma peine, mer d'où sort la vie, mer où aboutit le rêve, route de la féerie, royaume du vertige, empire de l'horreur, exemplaire du courage vaincu et renaissant, enseignante des obstinations sublimes, force incoercible, infuse-moi ton vouloir inlassable.

Etoile qui scintille au cœur du dogme austère, phare qui sauve encore quand tout semble perdu, vigie du ciel visible à tous sur terre, *Ave Maria.*

Fais grâce au cœur en peine comme au bateau qui coule, sauve-moi de la vie, maîtresse de la mer, Marie pleine de grâce.

Le Seigneur bénit par tes mains, étends-les sur mon triste cœur où les mauvais instincts déferlent.

O toi qui fus choisie pour le mystère, élis-moi au bonheur ; fais divin le fruit qui mûrit dans mon cœur ; qu'il enfante un amour de lumière. O sainte, fais-moi sauve, mère choisis pour moi, au milieu de tes plus dignes fils, et prie dans le grand Ciel, pour ton enfant perdue au vide de la terre.

ROMANCE A LA LUNE

Pâle sœur de mon pâle cœur, au charme mol et qui change, bénis de tes rayons si blancs mon amour délicat et lent comme ton sourire d'argent, parmi les amoureux nuages.

Parmi les amoureux, j'ai choisi un poète livide et las. A l'éclat des étoiles d'or, il préfère se pencher sur l'âme qui dort dans ma beauté blême.

Blême, je suis une napée au baiser froid ; j'enchante par ma peau glacée, mes cheveux flaves, la cœrulée de mon regard : et mon amour pâlit sans m'empourprer moi-même. Verse-nous des plaisirs, Lune, et de traînantes caresses, je veux aimer très doucement, ne sentir, que l'effleurement, du cœur comme des lèvres.

Vois ma main qui trempe dans l'eau : elle est heureuse ; ainsi, je veux être mouillée et non pas noyée de caresses. Va chez les filles du Midi, élis la banalité brune, ton cœur est solaire, je crois : moi, je veux des voluptés de lune.

LA VOCATION

— Tu es élue à souffrir, Bélit : pare-toi de ta douleur. Tu es élue à aimer, prépare-toi à gémir.

Vraie rose, belle et douce, parfumée, laisse la croix froisser tes feuilles, pour que ton éclat passager se change en splendeur éternelle. Vraie croix navrée et pesante, souris et laisse ta beauté rosir ta peine ; prémisse austère d'une joie infinie. N'es-tu pas bénie d'être née parmi les exemplaires splendides de la forme ; ne veux-tu pas durer parmi les martyrs consentants de l'esprit ?

Sois la divine épouse de Tammuz épousant son rêve ; sois Tammuz lui-même parmi les femmes : il veut renover le cœur lunaire, renove l'âme solaire.

Il enseignera la constance aux unes, instruis les autres à la fidélité.

Sois l'amante abstraite comme lui est l'amant de l'amour. Va dans ce Paris, où Eros n'a plus un temple, peut-être plus un cœur ; va, et comme Tammuz convertira les femmes d'exception aux rites sublimes, prêche aux hommes supérieurs la passion noble.

Sauve de la fille, sauve de la désœuvrée, sauve du mauvais lieu, le poète, l'artiste et le penseur.

Sois la dame d'amour, la bienfaisante Bélit de Kaldée, qui préside aux sereines tendresses. Restaure la douceur des platonismes apaisants : apporte la santé de ton âme à ces âmes malades, et un jour, émule de Tammuz, tu le rencontreras, radieux de baiser sa parèdre. Après

avoir tant donné tous deux, vous vous découvrirez plus riches qu'aujourd'hui, vos cœurs augmentés de tous les cœurs que vous aurez émus selon l'idéal.

Tu es élue à souffrir, Bêlit, pare-toi de ta douleur ; tu es élue à aimer, prépare-toi à gémir. Crois et espère en cette croix ; oh ! rose d'amour, elle seule, en faisant couler tes larmes, gemmera ta beauté en une fleur éternelle.

Crois et espère en ta beauté, oh ! croix d'amertume ; elle marque ta prédestination à devenir un jour le cœur d'une étoile.



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

HUITIÈME ROMAN

L'ANDROGYNE

1890

HYMNE A L'ANDROGYNE

A STELLE DE SENANQUES — A SAMAS

INVOCATION


L'ANDROGYNE
Alex Séon
90



HYMNE A L'ANDROGYNE

I

Ephèbe aux petits os, au peu de chair, mélange de force qui viendra et de grâce qui fuit. O moment indécis du corps comme de l'âme, nuance délicate, intervalle imperçu de musique plastique, sexe suprême, mode troisième ! Los à toi !

Vierge au bras mince, au peu de gorge, illusion de force qui se joue, cachée dedans la grâce ; heure vague du corps et point confus de l'âme ; hésitante couleur, accord enharmonique, héros et nymphe, apogée de la forme, la seule conceptible au monde des esprits.

Los à toi !

II

Jeune homme aux longs cheveux et presque désirable, que le désir n'a pas encore touché ; imberbe inconscient des occasions prochaines, Peut-être de fierté, Peut-être de souillure ; escolier écoutant les voix de l'insomnie, mauvais garçon ou clerc, et futur chevalier de Malte ou de meschines ! Los à toi !

Jeune fille aux courts cheveux et presque jouvenceau, dont le cœur n'est pas orienté, bouton encore fermé des floraisons charnelles. Peut-être de péché, Peut être de vertu, bachelette épelant la vie dans la chanson du vent, truande ou damoiselle et bientôt consacrée à Marie ou Vénus. Los à toi !

III

Puceau, prestige incomparable, seule grâce plénière, délicieux inédit, poëme réticant ; sur le vélin du cœur, pas un nom ne s'inscrit ; sur le vélin du corps, pas une trace rose ; chair qui n'a pas faibli, esprit encore planant, alabester d'où rien ne s'évapore. Los à toi !

Pucelle, diamant impérial parmi toutes les gemmes de la féminité, ornement qui défie en sa comparaison les célestes couronnes : tes membres précieux ignorent toute étreinte et tes nerfs n'ont subi, cordes sentimentales, aucun doigt dissonant, viole où l'harmonie dort entière, clavecin de silence. Los à toi !

IV

Homme qui charmes et demain œuvreras, Seigfried qui s'ignore, Chérubin s'éveillant et page d'aujourd'hui, écuyer de demain, baschelier étonné et musant au bord de l'adolescence ; premier duvet aux lèvres et premier trouble au cœur ; joli balbutieur qui découvre un cou nu blanc comme un bras de femme ! Los à toi !

Femme qui penses et demain aimeras, c'est Desdémone qui s'ignore et Juliette avant le bal ; effort de réflexion aboutissant au rêve ; Pandore et curieuse qui demande à la lune d'éclairer le désir tapi à l'ombre de son cœur, Bradamante ingénue qui s'endort parmi ses tresses longues et semble Endymion au corps vermeil et fier ! Los à toi !

V

Sexe très pur et qui meurs aux caresses ;
Sexe très saint et seul au ciel monté ;
Sexe très beau et qui nies la parèdre ;
Sexe très noble et qui défies la chair ;
Sexe irréel que quelques-uns traversent comme autrefois Adamah en Eden ;
Sexe impossible à l'extase terrestre ! Los à toi qui n'existes pas !
Sexe très doux et dont la vue console l'esseulé ;
Sexe très calme et qui endors les nerfs en quête ;
Sexe très tendre et qui émanes du plaisir pur ;
Sexe très caressant et qui nous baises à l'âme ;
Sexe très enivrant et qui nous mènes en haut ;
Sexe très charitable qui nous donnes nos rêves ;
Sexe de Jeanne d'Arc et sexe du miracle ! Los à toi !

VI

Tu t'appelais jadis Adonis ou Tammuz. Avant Mozart tu fus Alcibiade : chrysalide idéale d'où jaillirent les

anges et d'où les hommes tombent au viril inférieur, aux mâletés des larves. O forme si parfaite que Dieu l'a consacrée comme le vêtement de l'éternelle fête! Los à toi !

Tu t'appelais pour Platon, Diotime : Sapho, Hypathia, abbesse de Gandersheim, Hrotsvitha, te désignaient, Polyonime, dont la gloire est formée par le prisme complet des nuances mortelles, éclairées de pérennité.

O grâce si sereine que Dante a pu, par trois élans, monter aux nues. O dame de beauté, de sagesse et de gloire, Walkyrie du Walhala chrétien ! ô Béatrice ! Los à toi !

VII

Eros intangible, Eros uranien, pour les hommes grossiers des époques morales tu n'es plus qu'un péché infâme ; on t'appelle Sodome, céleste contempteur de toute volupté. C'est le besoin des siècles hypocrites d'accuser la Beauté cette lumière vive de la ténèbre aux cœurs vils contenue. Garde ton masque monstrueux qui te défend du profane ! Los à toi !

Anteros, ô guérisseur des banales tendresses, alchimiste puissant du désir imparfait, Athanor du grand œuvre dans le monde des âmes : c'est ton destin qui veut tes erreurs passagères, les fécondes erreurs d'où déganté tu montes au devenir sublime parmi l'étonnement curieux des agnostes! Los à toi!

VIII

Anges de Signorelli, S. Jean de Léonard, punisseur de l'Eden et coupable d'Ereck, messager du mystère et moyen du miracle, céleste ambassadeur, tu es le point suprême où notre exil de matière peut concevoir l'esprit : tu es la visibilité où la Norme céleste peut se manifester à la prière. Los à toi !

Vrais anges du vrai ciel, brûlants Séraphs et Kerubs abstracteurs, tenants des trônes de Iavhé. Seigneurie et essence Déiforme ! Prince du Septenaire, qui tour à tour commandes et obéis. O sexe initial, sexe définitif, absolu de l'amour, absolu de la forme, sexe qui nies le sexe, sexe d'éternité ! Los à toi, Androgyne !

A STELLE DE SENANQUES

Stelle! Quel roman as-tu lu, en cachette, qui t'ait soufflé ce dessein, si hors de ton âge et de ton rang! Est-ce donc pour couver ton audace que ta vieille tante t'a fait grandir cachée dans la pénombre d'un vieil hôtel et ne t'a menée qu'à l'église et au bain? Es-tu possédée, toi dont la paupière ne se lève jamais, pendant l'office? Es-tu seulement romanesque, toi qui jette tes voiles, sans entr'ouvrir tes lèvres, précoce marquise.

Stelle! Silencieuse qui fais le geste du suprême amour et n'aime pas; que diraient tes aïeules, de voir leur sang couler si vite sous un regard d'éphèbe? Thérèse de Senanques, déclarée bienheureuse, se cacherait la face; Edith, qui faillit pourtant, Jehanine la mal famée, ne te comprendraient pas. Es-tu le déclin des familles, où un pauvre être tombe au faids d'hérédité? Ou bien es-tu une pensée lucide et curieuse, toi qui mimes l'amour et joues la volupté épouvantable.

Stelle! Ton énigme, qui la devinera, le jour où le jeune homme blond fermera sa fenêtre pour ne plus la rouvrir; alors, retournant à confesse, Stelle, que diras-tu?

« Mon père, j'ai péché contre la pureté; j'ai quitté la pudeur entièrement, pour plaire à un enfant; mais, s'il m'a eue toute et toutes fois qu'il a voulu, jamais de lui à moi un mot, et ma main même n'a pas, Père, touché sa main. »

Voilà ta confession. Quand le prêtre t'aura montré l'énormité de l'âge, soulignant ton audace, qu'il t'aura accusée du péché de Samas, et pour un mois tenue hors de la sainte table, ton secret, comme avant, vivra mystérieux dans ton âme fermée ; et pucelle tu peux alors tendre ton doigt à l'anneau d'or des fiançailles, et dire à ton époux : « Jamais un souffle n'agita mes cheveux, ô mon maître, et sur mon corps jamais un doigt ne se posa. »

Tu ne mentiras pas, dans la langue commune, et chacun de tes mots contient la vérité ; mais devant Dieu qui voit, devant toi-même, Stelle ? Ce ne fut pas l'ennui qui te poussa, et ta pensée pesa plus lourd que le désœuvrement.

Le jour où t'apparut l'adolescent rêveur, tu le devinas vierge, tu présumas pour lui un destin non commun ; et puisqu'il te fuyait, insoucieux, songeant à des chimères ennemies, ne pouvant pas rayer ce cœur de diamant, tu t'armas de ton sexe.

Ton visage, moins beau que ta chair, les manèges coutumiers entre jouvenceaux étaient vains. Tu ne pouvais parler, tu ne pouvais écrire : tu fendis ton peignoir et tu montras tes seins. Gynandre, tu osas, agressive, saisir le rôle militant, tu fus le séducteur et non pas la maîtresse, tu fus l'amant.

Car, tu ne voulais pas que cet être, le premier qui t'ait plu, s'éveillât au désir sous le regard d'une autre, qui lui eût enseigné l'Amour et le plaisir.

Pour régner à jamais sur cet homme naissant, et graver en son cœur de traits ineffaçables ton nom et ta beauté, tu te fis femme, et femme impersonnelle, tu in-

carnas le sexe ; le sien naquit de toi. Te jugera qui l'ose, tu fis ta volonté.

Tu le sentais passant et près de disparaître, le beau Samas ; il fallait lui donner une impression si forte, que la vie y coulât sans la faire oublier.

Et lors, comme autrefois devant le néophyte le mage déroulait le papyrus sacré, où les arcanes étaient écrits, tu levas peu à peu les voiles de ton corps.

Tes bras dirent l'étreinte, et tes mains les caresses, tes seins la volupté ; ton giron révélé lui apprit le mirage où s'enlise la volonté, et tu l'initias, prêtresse sexuelle, triomphante impudique.

A SAMAS

Et toi, Samas, te voilà donc charmé ! Salamandre parmi les feux impurs de la vie collégienne, le sexe, en paraissant, t'a confondu, Narcisse. Si ce n'est pas aimer, qu'est-ce donc que tu fais ?

Au sortir du sommeil aux visions étouffantes, tu t'élances pour voir ce va-et-vient joli d'une enfant qui se lève, moite encore des émois de la nuit. Sur ses yeux alourdis, elle passe les mains, paresseuse, et sa jambe se tend dénudée, le pied nu tâtonne vers la mule : la voilà hors du lit.

Pour tordre ses cheveux, ses bras forment la lyre, et devant le miroir, elle cambre sa taille avec des mouvements de pard, et, quand l'eau a coulé sur la statue vivante et qu'elle se revêt, tu penses aux vieux temps redits par Théocrite, où des éclairs de nu brillaient dans l'eau des sources, où les nymphes bénignes ne cessaient pas leurs jeux pour avoir aperçu, luisants, dans la verdure, les yeux remplis de joie d'un berger amoureux.

Moderne maintenant, sur sa jambe de Diane, un bas qu'elle jarrette haut, et la culotte de basin lui donne un air mutin et garçonnier.

Qu'as-tu fait du dédain qui débordait ta lèvre, quand le mot de femme y passait. Tu guettes tout le jour la jambe fourmillante de l'ankylosé aux coudes et, prunelles béantes, pour voir un peu la robe soulevée.

Réfléchis donc, penseur, analyste, médite, n'est-ce pas puéril de se figer ainsi qu'une cariatide pour voir un bas, un genou, moins que rien ?

Est-elle donc sorcière ; Samas le maléficié !

Evoque seulement tes pensées coutumières, amant de la vertu, de l'art et du mystère, tu as tout oublié en face d'un sein nu.

Souviens-toi de ce jour où ton Dieu rayonna en toi d'une telle lumière : tu as pu t'arracher à l'attrait du Divin ; et lorsque tu sortis, le soir, de la chapelle, ton pas n'hésitait pas. Et maintenant, essaye de rompre le prestige. Ferme les yeux, ferme l'huis et ferme ta pensée à l'obsession charnelle : Samas, tu ne peux pas.

Car tu attends, la nuit, l'apparition de Stelle, nue sous la lune ronde ou bien fripant ses draps, et d'un recul te faisant une place au lit étroit de ses quinze ans.

A la clarté qui bouge d'un flambeau, tu peux anticiper sur la joie de l'époux. Elle se fait Protée pour son contemplateur. Etendue sur le dos, c'est la morte amoureuse, les mains unies ou bien emmaillotée du drap, une provocante momie qui renaît. Assise, c'est Sapho croisant ses mains sur son genou, et puis, la fin d'août est propice à dormir nue et à feindre rêver.

Samas, tu es vaincu : humilie-toi. Tu cèdes comme l'aiguille au nord, la voile au vent, l'épave au flot.

Le sphinx aussi a des mamelles qui rayonnent la volupté ; jusqu'ici, tu n'es que téméraire : tel le premier pas de tout héros.

L'avenir seulement jugera de cette heure où, bel insexuel, la loi manifestée t'a courbé violemment. Ton

heure est avancée, mais encore indécise, car toi aussi, tu fis ta volonté.

Prévenant ton désir, devançant la nature, la gynandre t'ouvrit le livre universel, tu as lu le secret des attracts, des vertiges, et sans avoir jamais balbutié : « je t'aime » ; sans une fleur offerte, sans un baiser donné, tu as connu la femme, et de quoi se composer un amour ici-bas.

Remercie ton destin : sur la route bourbeuse où va l'adolescent, cette vierge impudique s'est dressée comme un ange, qui, pour te préserver des souillures communes, t'aura aimé jusqu'à faillir. Chevalier du désir ! souviens-toi à toute heure de celle qui, au mépris du salut, s'est donnée à tes yeux pour te sauver des autres et te conserver sien, du moins par la pensée.

INVOCATION

Puisque tu m'as violé, pendant que j'étais calme, ô dame d'impudeur, vois le trouble où je suis, et jalouse, aide-moi à triompher du mal, à triompher d'autrui.

Ton bien est en péril : par de mortels péchés tu payas ma conquête, défends-la maintenant contre ce même instinct par qui tu me soumis. Mais, peut-être, un même châtiment va, me souillant, t'ôter la gloire de ma constance.

Car les démons riaient dans l'ombre de la chambre quand tu m'initiais par ta chair montrée nue aux naturels mystères ; tu as joué le jeu du diable : si tu perdais.

Si tu perdais, marquise de Senanques ? Tu as voulu refaire une scène édénique, et remplir à la fois ces rôles qui se nient d'Eve, de l'arbre et du serpent.

Tu m'as ouvert, en écartant ta robe, le diptyque savant ; j'ai lu d'abord que la volupté saine est celle de l'esprit, et qu'au delà du rêve le dégoût seul existe, et maintenant je lis que l'esprit descendu au mirage charnel emporte la vision qui lasse son essor, et que le rêve un jour au réel nous marie, avec le rut et la nausée pour paranymphes.

Je te juge aujourd'hui, car aujourd'hui je t'aime ; en te perdant, mon cœur a faibli, s'est ouvert, et si un enchanteur me rendait la fenêtre des visions suaves, j'aurais assez de joie à regarder tes yeux. Qui sait ? Nos deux âmes semblables se seront éblouies avant de

s'attendrir ; gynandre tu voulus soumettre l'androgyne, et l'absence est venue au milieu du roman, l'absence de toujours.

Quand je te reverrai, dans dix ans, nimbé de gloire, tu auras un mari et peut-être un enfant. Pourquoi donc, si je t'aime, ne fais-je pas l'effort de te rejoindre ? Pourquoi ne vais-je te prendre et t'apporter ici ? Je ne crois pas en toi que j'aime, je ne crois pas en moi ; nous sommes imparfaits. Sous de brillants dehors, Stelle et Samas sont des âmes sensées, raisonnables et basses, des âmes trop prudentes pour jouer leur destin sur un transport d'amour. Nous nous valons, ma sœur, et tous les deux modernes, saluons nos désirs d'appellations très nobles, sans nous duper. Au dedans de nous-mêmes, l'amour n'a pas de temple ; il y passe et s'y plaît. Ce n'est qu'un météore étincelant.

Eh bien ! ma nébuleuse, je te suivrai de l'âme, tu es le point brillant, le point surélevé de mon rêve naissant. Femme par moi qui t'ai montré ta force, tu garderas au cœur une image immortelle de l'éphèbe qui va mourir, et ce sont des adieux qui jaillissent éplorés de mon errance maladive. Je sens que ton fantôme ne me défendra pas, que la marée d'instinct monte et me bat le corps. Mais, ce roc, disparu demain à l'aube, surgira semblable, tandis que je serai submergé à jamais, souillé comme le sont les hommes.

Je lutterai du moins, pour notre double gloire, et je t'invoquerai, étoile de la chair unique contemplée au ciel bleu de ma puberté.

Nous nous sommes donné le meilleur de nous-mêmes, et celle qui viendra n'aura rien de mon rêve, et celui

qui viendra n'aura rien de ton corps. Ton beau corps et mes yeux se sont dit le mystère ; le reste est comédie, le reste est le colloque de la matière et du péché.

Si mon appel passant la mer va ce soir t'éveiller, envoie-moi de la force, afin que je conserve, fidèle et vierge, au doigt, cette bague imprégnée de ton sexe, ô ma Stelle, ma fiancée des yeux, ma fiancée de rêve.



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

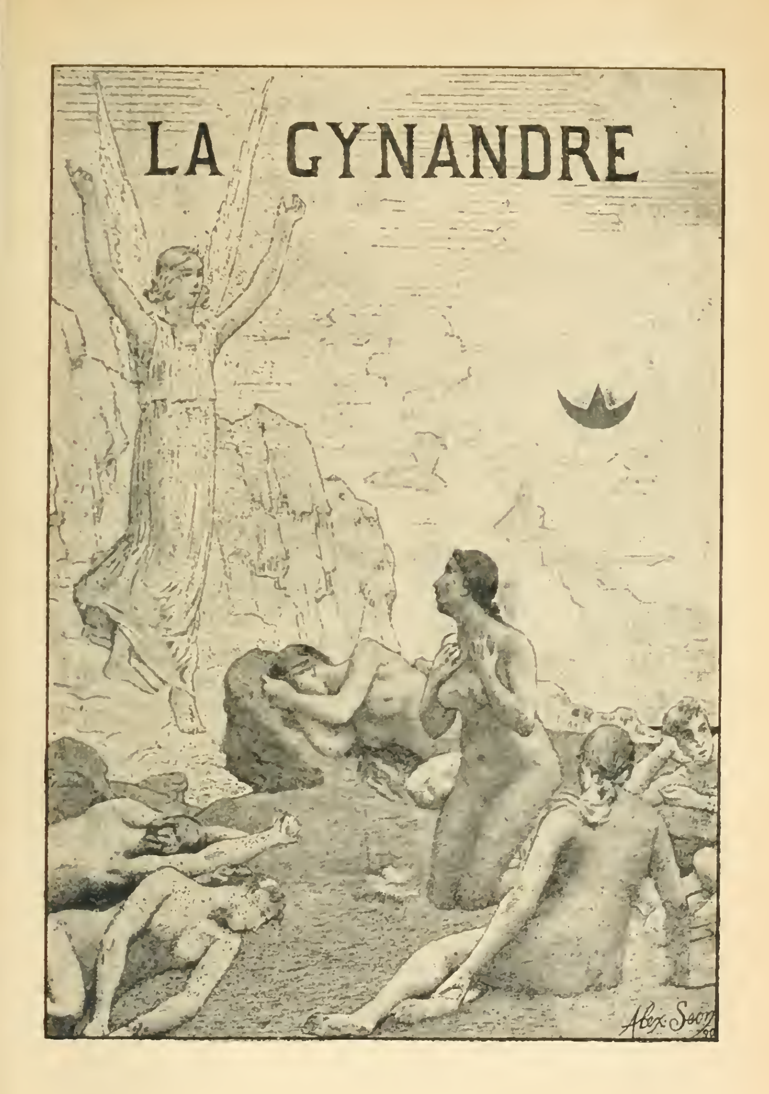
NEUVIÈME ROMAN

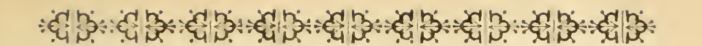
LA GYNANDRE

1891

DEVOVERE DIRIS

HYMNE PAIEN


LA GYNANDRE
Alex. Seon
90



DEVOVERE DIRIS

« Sacrifier de soi et se sacrifier tout, oh ! la chose facile parce qu'elle est belle et chrétienne ! Mais penser à la vanité du don de soi ! Oui, la mélancolie qui tombera sur les derniers Latins n'aura jamais eu son égale dans le passé. Jadis, l'hégémonie passait de Thèbes à Memphis, de Babylone à Ninive, d'Athènes à Rome, puis à Byzance ! Ce n'était que le fracas d'un déplacement de civilisation. Aujourd'hui, un niveau de néant pèse sur l'occidentalité : le Saxon et son fils l'Américain, le Slave et le Germain se valent ; la barbarie qui parait encore en Russie, dans son instinctivité, évolue ailleurs sous la forme yankee et nous reprend pour nous abêtir.

« Les Latins n'ont pas changé de dieux, ils ont chassé le divin, des formules même nationales. C'est au nom du peuple français que la France légifère : la France doit périr, parce qu'une fourmilière de trente-six millions d'insectes humains ne se recommande pas d'elle-même. On proscrit le divin et le normal disparaît ; à pays athée, mœurs sodomiques, cela est régulier : l'évidence suprême une fois niée, que sont les autres infractions ?... Je le sens, Nergal, quelque chose meurt dans l'humanité qui, depuis sept mille ans, survivait

à tout ; nous touchons à ces temps imprévus où le bien, le beau, le vrai seront impossibles. Vingt siècles après la venue du Christ, il n'y a plus de place pour un Messie. Les voies corrompues jusqu'à pourrir se dérobent aux pas des Théurges : l'âme du monde est damnée ! »



HYMNE PAÏEN

Esprits des temps païens, génies de la nature, daïmons !

De l'oubli et du dam, sortez ; je vous rends, pour un soir, votre ancienne puissance ; je vous livre ces cœurs, je vous livre ces corps : régnez encore et que l'instinct triomphe du péché !

Et toi, grand Pan, parais, commande, oraculise, en ce temple construit pour la divinité.

Prononcer votre nom, et faire votre signe parmi la luxure prochaine, mon divin Rédempteur, je ne l'oserais pas.

Vous avez défendu qu'on opposât le mal au pire, et que par le péché on guérit du péché ; à vos œuvres parfaites, il faut des mains sans tache, il faut de purs rayons pour éclairer vos voies.

Mais puisque l'impuissance du sacerdote éclate en cette peccation : poète-musicien, je dresse ici la lyre qui, d'abord, révéla la douceur aux humains ; au nom de l'harmonie, au nom de la nature, je viens et je réconcilie au mâle dorien le mode d'Ionie ; j'accorde l'instrument d'amour qui dissonait ; votre grâce agira dès lors, si elle daigne, sur un clavier tonalisé, selon la Norme auguste des origines.

« Dresse-toi dans ta honte et ta sublimité, symbole du péché, symbole de Dieu même, forme qui crée la forme ! O signe de la vie, ô moyen du plaisir, sceptre de la

nature, royauté qui s'étend du pard à l'homme, moyen premier du devenir : O geste initial, ô geste extasié de tout ce qui respire, clef de l'être, clef de l'Amour, rouvre à celles qui t'ont renié, méconnu, le calme paradis des voluptés sereines ; soumets, nombre divin, le binaire à ta loi ; ô Panthée ! »



LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

DIXIÈME ROMAN

LE PANTHÉE

1892

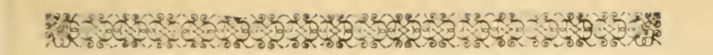
LE CANTIQUE DE L'OR

INCANTATION A LA MORT

INCANTATION A LA MISÈRE

ÉPITAPHE





LE CANTIQUE DE L'OR

I

Symbole du parfait, synthèse des sciences, ô métal absolu, concrétion de soleil, densité de lumière, or glorieux, or tout puissant, or Dieu !

Vainement les Mosché iront sur les hauts lieux recevoir la divine parole : toujours, Veau d'or, tu seras l'invoqué, et ta loi courbera comme un joug adoré les âmes de ce monde.

II

Talisman du désir, matière incorruptible, ô seul fruit de la terre ; tu donnais la santé aux époques magiques, or potable ; les sages mêmes t'ont cherché, pierre philosophale. Les arts et les métiers sont des chemins vers toi.

La charité du saint, l'égoïsme du mal ensemble te convoitent ; mobile de tous crimes, moyen de la bonté, élément de la paix, instrument de ténèbres, complice indifférent des hontes et des gloires, docile à Satan comme à l'ange, or Panthée.

III

Ce souffleur qui courbe sa vieillesse sur l'athanor a consumé sa vie à t'incanter. Vois: sa fiévreuse recherche avive encore son œil que la mort, demain, va vitrer.

Ce vaisseau qui s'en va aux rives incertaines, défiera les cyclones et les raz et les vents ; car, un soir de veillée, un naute raconta qu'il a croisé jadis aux abords d'une terre où tu te caches encore ; pour un rayon de toi, évoqué, ces chretiens abandonnent pays, foyer, famille, et frêtent un Argo afin de te ravir, multiple Toison d'or.

IV

C'est toi le Don Juan de toute Elvire, et le lit de l'amour n'est qu'un des autels, ô maître de la vie et maître de la femme, séducteur sans défaite, raisonneur sans réplique, matière qui subjugue l'âme, idéal de tout être, or fatal.

Il faut te posséder d'abord, quel que soit le dessein où l'on s'efforce ; nul ne saurait vivre un amour ou faire une œuvre si tu n'y entres luxe ou corps, silence à l'esprit, ingrédient le premier de toute joie.

V

Or ! Or! puissance sur le puissant, qui forces les forts, réducteur de l'irréductibilité, réalisateur d'impossible.

Or, rançon qui libère de tout dam, si demain tu étais aux mains pures, l'univers transformé nous ôterait le goût du ciel et le désir du nimbe.

Or, épée du désir, bouclier que la vie ne prête jamais qu'aux mains rustres, serait-ce que Dieu veut la douleur chez les forts, et qu'en te bannissant d'un destin, déjà il prédestine.

VI

A te chanter, une pensée me trouble. Pourquoi ne viens-tu pas à l'appel du génie? toujours absent des grandes vies. Corneille sans souliers, Wagner vendant son chien, Balzac rongé de dettes, Spinosa lunetier, Sigalon sans couleurs, Lamartine sans pain, t'accusent.

Pourquoi es-tu fidèle aux imbéciles et aux bandits? Aucun héros jamais ne t'a connu. Tu te plais aux grossiers, ô toi qui fais le riche, serais-tu le bon génie des sots, et tutélaire aux seules brutes?

VII

Ta gloire déconcerte, métal mystérieux, chose suprême pantocrate qui sembles sur le monde de l'âme, être un autre soleil plus précieux et plus fécond. Ta gloire commencée à l'aube humaine jamais ne pâlit; ta gloire est consentie par tous. Si Dieu n'existait pas, c'est toi qui serais Dieu.

Pourtant, Or qui enfermes tout, tu n'es rien par toi-

même qu'une convention! Tu simplifies l'achat, l'échange, et rien de plus ; impersonnel objet, or, chose neutre.

VIII

Le bronze mal frappé se brise, et l'eau garde sa volonté menaçante et fantasque ; la terre a des crises et parfois se dérobe ; l'air n'obéit pas au naute ; toi, tu es le valet du valet même ; or vil, toute main te manie, tu es le grand niveau, et si tu as une âme, or brillant, or puissant, or néant, qu'en fais-tu ?

Or ! je te plains ; serais-tu cette part de lumière qui suivit Lucifer en son péché. Serais-tu pas la forme expiatoire de l'archée qui se révolta ?

Ta beauté nous révèle une auguste origine, et ton rôle ici bas de complice à tout vœu m'inspire une pitié profonde : ton éclat te destine à l'œuvre de lumière, de bonté et d'amour, or prodigieux et doux.

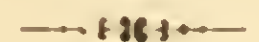
X

Tu as péché, sans doute aveuglé par tes propres rayons, métal de clarté, tu expies passant aux mains des plus vils de la terre.

Au grand Dieu qui te fit, j'adresse ma prière afin que tu sois pardonné. Et ceux qui t'ont vainement appelé, les génies et les pauvres, prieront aussitôt pour toi.

Alors, la céleste pitié pardonnera comme t'ont pardonné et les héros et les artistes; or, néant d'aujourd'hui.

Dans la vallée de Josaphat, c'est toi, or pardonné, or repentant, or pur, c'est toi qui, sublimé, redevenu lumière, seras le jour vermeil du dernier jugement.



INCANTATION A LA MORT

I

Lorsque tout a menti au cœur de l'homme ; qu'il ne croit plus en lui et qu'il doute de Dieu ; au confin du malheur ou des satiétés, à celui las du faix ou bien de la couronne, à celui qui fut grand comme au petit, dénouement uniforme de tout drame, poncif indémenti, final invariable, tu parais, égalité sinistre, épilogue de toute vie. Pâle, ô Pâle Mort.

II

En un vol prodigieux et balançant ta faux, l'Orcagna t'a montrée au-dessus d'un bosquet où des couples charmants de jeunes hommes et de femmes parées devisent de plaisir, d'amour et d'art ; tandis qu'un chœur étrange t'importune de ses impatiences : ceux-là sont les perclus, les pauvres, les souffrants, ceux-là t'appellent. Tu as donc deux visages ; effrayante aux heureux, aux infortunés consolante. O Mort bis-frons, ô Mort.

III

Holbein cependant aux murs de Bâle fait trembler devant toi l'homme entier, même juste. Les saints t'ont

redoutée et les génies se hâtent à ton seul nom. On n'a jamais cité un trait de ta clémence ; l'implacabilité de ta fonction terrible ne connaît point de cesse, ni d'adoucissement. Niveau que nul ne passe, joug du plus grand ! tu défies la rébellion et la plainte, toi seule es l'évidence ! O Mort, inéluctable Mort.

IV

Tu règnes par l'effroi sur le commun ; car certains te confondent avec leur espérance : tu fermes le rideau sur le pantin mortel, tu souffles les quinquets de l'humaine tragi-comédie. Amen de toute geste, dernier répons à l'exécration et aux laudes ; monotone tu accomplis ton office sans nom, bourrèle sans justice fléau perpétuel, calamité de tous les lieux, Reine des épouvantes. Ananke et Moïre, Mort !

V

Pourtant, ô Mort, que ce soit le néant ou bien l'éternité qui nous reçoive, quand tu nous touches, tu n'es qu'un magnétisme étrange qui froidit. En nous poussant d'un coup si rude, serais-tu la bourrue bienveillante qui bouscule le pas sur un passage de vertige. Si on t'avait calomniée, comme on fit pour Sathan, si tu n'étais que l'initiatrice au sublime mystère du devenir ? O Mort, bonne Mort.

VI

Seuil du mystère, prônaos d'infini, macabre porte clé, c'est toi qui rends la liberté à l'âme prisonnière du corps: mais elle accoutumée à sa geôle recule devant la pénombre éclatante de l'au-delà : puérile et timide, et mallement prudente sans toi elle s'obstinerait, préférant végéter au mode d'habitude que se risquer dans le noble inconnu. Ton horreur grimaçante, ô caricaturée, est l'œuvre de notre lâcheté qui se révolte contre un taon salutaire. O Mort, sublime porte, Mort, porte du mystère.

VII

Ta faux d'un seul éclair poudroie sceptre et béquille ; et tu sauves tous ceux qui gémissent ici. Par toi cessent la faim, le froid et la rancœur; par toi le martyr atteint la palme et l'errant le repos. Tu passes : le malade guérit, l'halluciné se calme, l'esclave libéré ne connaît plus le fouet : en séparant les cœurs tu les défends de lassitude, serais-tu la grande sœur aînée du monde qui surveille la vie et l'arrête à propos. O Mort, thérapeute et salvatrice Mort.

VIII

Si la douleur est le seul diadème qu'on puisse dès la terre préparer pour les cieux, et que les maux seuls

nous élisent devant Dieu. Alors, te désirer serait la sûre marque du juste et du valant : te désirer serait la suprême pensée de tout grand cœur de l'idéal épris. Car ta main de squelette déchire seule les voiles qui cachent à nos yeux l'incréée vérité : par toi le philosophe aperçoit la lumière, l'artiste la beauté et le saint son Jésus. O Mort, noble désir !

IX

Noble désir, le mien ; aspiration suprême d'un vaincu. Si Dieu le permettait, d'un seul élan j'irais vers toi et jamais un amant ne sentit plus de hâte, songeant au rendez-vous, que moi à ton baiser qui apaise, endort et berce. Comme les gueux, au mur du Campo Santo, implorent que leur maux finissent, je m'impatiente et je t'appelle, vaincu mortellement blessé et qui demande qu'on l'achève : « Reçois-moi à merci, ô Mort. »

X

A merci ! Car je crois, à travers ma souffrance, que Dieu compense en sa sainte équité les douleurs par des surcroîts de gloire.

Une faiblesse toute humaine me fait fléchir et non pas blasphémer, je crois à l'éternelle justice.

Elle tarde, je souffre et crie : à l'impatience d'un amant, cède ; et sois curieuse du mortel rare assurément qui provoque ton froid baiser et ton étreinte. Mort désirée, Mort attendue, Mort bien-aimée, ô Mort !

INCANTATION A LA MISÈRE

I

Sœur aînée de la mort, et rivale qui la devances. Norme de quelques-uns, aux autres inconnue, bourrèle partiale, tortionnaire fantasque ; toi qui sembles choisir, invincible obstinée, les plus purs et les précieux, qu'es-tu ?

Pénombre vague où se profilent, la rigueur de l'ange et l'horreur du démon, hiérophante effroyable du mystère de vivre, sœur aînée du Trépas et sa rivale. O Misère !

II

Compagne inévitable du génie des vertus, qui talonnes si durement le pas des marcheurs de lumières, ô la toujours présente au cours des grands destins, ô la toujours victorieuse du noble effort.

Épreuve qui les contient toutes, mère du désespoir et du péché : Effroyable Misère.

III

Es-tu cet ange noir et tortionnaire qui fait expier à chacun la faute universelle ? Es-tu leveur de l'impôt qui

doit laver le monde, et qui, frappant par solidarité, force le juste, ce riche selon Dieu, à répondre d'autrui insolvable?

Perpétuel obstacle à l'œuvre, impérieuse qui défends le repos, ennemie de la paix, ennemie de l'amour, Misère.

IV

En Asie, autrefois, immobile au soleil, digne dans te haillons, tu rêvais à des prières, Misère qui ne souffrais pas.

Le moyen âge respecta ta guenille; tu vécus aux porches des églises, comme ces hirondelles qu'on laisse sous un toit faire leur nid.

En ces temps de piété, la douleur était sainte, on l'honorait pour Jésus qui voulut, sur la croix, épuiser à lui seul l'humaine Misère.

V

Mais le dragon Progrès, la brute dérisoire, vint qui souffla sur le Verbe de Dieu. A celui qui n'a rien, le possesseur cria : « O pauvre, tu m'inquiètes, ta résignation douteuse menace mon jouir. » Les riches assemblés édictèrent la loi : que nul ne serait libre de dormir sous le ciel, que chacun eût un toit, et, pour le délinquant, la geôle. Et la Misère antique alors sembla la joie auprès des Misères modernes.

VI

On dit qu'incessament les anges appliqués à une alchimie singulière, comme un souffleur ferait de l'or avec du fer, changent les sentiments humains en lumière.

Car, pour entrer au paradis, il faudra des joyaux et la parure d'un roi maure : nul ne franchit le seuil du Paraclet, sinon couvert de diamants et de perles : et comme rien d'ici ne peut être là-haut, pas même l'escarboucle dont l'éclat disparaît dedans la féerique atmosphère : les anges incessants cristallisent en rubis le sang pur des victimes : les perles sont cette eau salée que notre œil a versée. Merveille de Misère.

VII

Anges, doux anges qui pleurez parfois à cette auguste et triste besogne, joailliers de douleurs, orfèvres des souffrances, bijoutiers du malheur, consultez quelquefois notre humble lassitude : que votre art douloureux n'exige pas de nous de trop longues dolences.

Nous préférons, beaux anges, entrer au paradis humbles, sans diadème ; comptez les larmes qu'il vous faut, comptez-les une à une ; un diamant de moins n'est rien au paradis, une larme de plus brûlerait nos paupières.

ÉPITAPHE

Te voilà dans la joie, te voilà dans la mort, femme adorable! te voilà dans la paix, martyre! Paraissant devant Dieu, sainte, que vas-tu dire, du monde infectieux où ton pas a butté.

Tu as mêlé ton sort à celui d'un artiste; tu crus que le génie est fait pour la beauté, naïve trop punie.

A tes lèvres de rose il a manqué du pain; la bure a fait défaut à ton corps de Valkyrie : tu mourus de misère, beauté.

Ton devoir, tu le fis; la mère s'éleva au-dessus de la femme et n'ayant que le choix de voir souffrir tes fils ou de te vendre, tu te vendis, ô sainte femme.

Tu te vendis pour racheter trois êtres que la noire misère convoitait et tu mourus inconsolable de sauver tes petits, par la souillure.

Séla, grande dame, grande âme, qui passa en pleurant en ce sale pays, ton fantôme, je le dresse ici comme un remords pour tous.

Que ta sinistre vie un soir aille assombrir le bourgeois repu qui lit avant de s'endormir, en quiétude scélérate.

Et toi, génie devenu fou, fils de roi, et plus encore par ton œuvre, mon frère Bihn, héros vaincu par l'immonde progrès, que ton regard terrible d'halluciné rayonne en ce livre.

J'y ai pieusement couché, évocateur sincère comme en un mausolée, le couple harmonieux qui mourut de misères.

Predmore, Richard Lionel.
Cervantes. London, Thames and Hudson
[1973]
224p. illus. (part col.) facsims.
ports. 27cm.
ISBN 0-500-01093-5

1. Cervantes Saavedra, Miguel de, 1547-1616.
I. T.



Je te promets autant de joies d'esprit que tu repousseras de vertiges, autant d'intellection que tu refouleras d'instinct, autant de beauté de cœur que tu réduiras ta passionnalité. Vois toi-même ou s'arrête ton désir saintement ambitieux.

Si tu veux faire fortune et faire ton chemin, être quelque chose au lieu de quelqu'un, porter un ruban à la boutonnière, au lieu de la Rose ✠ Croix en ton âme ; oublie cette lecture, elle laisserait un trouble néfaste sur ton esprit ; on n'accommode point des intérêts avec l'idéal.

Rentre donc parmi la foule, toi qui désires les biens illusoires de la réalité. Voici l'université qui t'offre d'être empoisonneur à ton tour, voici la patrie qui te donnera un costume de couleur si tu veux accepter cette obéissance passive que Pascal ne comprenait pas et que pratique l'imbécile Occident ; voici la curée ochlocratique, sur la constitution française est écrit : *au plus indigne.* Va, émule-toi avec ces pourceaux.

Voici encore la fructueuse prostitution de la presse ; émule-toi avec les filles, sois professeur athée, soldat, journaliste et député, sois tout cela, mais sois maudit comme ce pays dont tu es le citoyen très digne.

Autre que j'aperçois, déjà ébloui des splendeurs du Graal, ingénu d'aujourd'hui, Parsifal de demain, mon disciple encore un temps, bientôt mon pair et mon adelphe. O toi qui sera mage, salut! salut, chère âme qui as palpité au branle des cloches bénies, âme de douceur et de force, âme de saint et d'artiste, futur tabernacle de la divine charité, toi que les passions vont quitter pour jamais, salut, salut, noble esprit, qui a perçu au travers de mon pâle langage rayonner la blancheur adorable de l'idéal, esprit de subtilité et de paix, esprit de gloire et de mystère épris, futur reverbérateur de l'absolu, toi que couronnera bientôt le cercle d'or de la complète vérité, salut.

Salut, mage! Aux épreuves, aux œuvres, à la gnose maintenant. Je t'ai ouvert le temple comme Gurnemauz : je ne peux rien de plus.

Un jour, après souffrir, après pleurer, après crier, tu porteras la croix noire et blanche qu'étoile la Rose sainte.

Alors, chevalier du Temple, souviens-toi de celui qui t'aima sans te connaître, qui écrivit ce discours sincère et bon pour t'illuminer, et prie pour ton initiateur, ô Rose ✠ Croix, afin que Dieu, ne jugeant que la beauté de son dessein, lui pardonne son dire imparfait par le mérites de ta propre vocation. Ainsi soit-il.



ORAISON FUNÈBRE

DU

CHEVALIER ADRIEN PELADAN

1890

EXORDE

La parole n'appartient aujourd'hui ni au sang, ni à la gloire : Epouse désolée, Fils pleurant, Esthètes tresseurs de couronnes, Chrétiens édifiés, Secourus reconnaissants : voix, les plus claironnantes pour le témoignage d'une vie de lumière, vous êtes muettes ; vous voilà arrêtés comme obéissants à un présage auguste, pleurs légitimes ?

Qui donc va parler, pour un tel silence ? L'orgueil d'un fils, l'hommage précurseur de la postérité, l'estime publique et celle intime ; unanimité des partis d'une province, droit de la consciente amitié : tous ces hérauts se taisent, quoique agenouillés, devant cette existence cessée.

Voyez, voyez venir du sein de l'invisible, cette flamme de Pentecôte ! Elle se penche sur ce catafalque : est-ce un ange, un saint, un génie, O merveille ! c'est l'idée romaine, c'est l'abstrait catholique, c'est un rayon du Saint-Esprit lui-même, c'est l'Archée.

Voyez, l'Archée semble baiser et bénir ce front froidi, si longtemps son tabernacle, et au-dessus du deuil que je mène, dans l'Ether, voilà qu'elles s'émeuvent, vermeilles, les idées absolues ; entendez-vous l'Elinus frémir sur les harpes ! Oh ! les sublimes pleureuses ; Oh ! gemmation ineffable pour une suprême couronne, ces larmes de la pensée des Cieux !

L'ignorez-vous, Pairs ? L'histoire de l'univers n'est rien autre que l'aventure humaine des entités verbales éternellement antérieures à toute création et à toute créature ! De l'Abstrait se modalisant, les anges naquirent et leurs neuf chœurs forment la décroissance réalisatrice, l'aboutissement sériel des Séphirots en Malchut.

A cette hauteur où je monte, dévoilant plus panoramique l'horizon du chrétien, découvrez vous-même le dernier tableau du drame hominal. Un océan d'oubli aux vagues de poudre, stagne ; des patries et de leurs patriotes, chars de guerre et machines de progrès, plus rien que des atômes de néant, plus rien que de la poussière dans l'oubli : seule vivante, la rose sainte, épanouie et colossale enserre et baise de ses pieuses volutes, la Croix rédemptrice.

Ainsi, au dénoûment de l'individu, poudroie la vacuité des agitations usuelles : ce qui fut le citoyen et le terrestre rentre à la terre, cité du corps, tandis que l'Ange de la mort descendu, incante : « Rose d'Éternité, Beauté d'Amour, es-tu présente ! — Croix d'immortalité, effort vers l'absolu, revèle-toi ! »

Alors, tout l'être se résout en un diamant d'abstrait, l'âme s'épanouit rosacée autour du Tau spirituel, insigne

auguste du retour à Dieu ; car la même loi qui commande au macrocosme continue sa force dans tous les membres du grand Adam.

Las ! Mes Frères, ma douleur de fils renouvelle ma douleur de frère : cinq années seulement, en arrière, je me revois, rendant les derniers honneurs au très subtil docteur Peladan. Après l'aîné enlevé d'une sorte atroce et foudroyante, le Patriarche lui-même rend à son Seigneur Jésus, sa grande âme et en ces jours incohérents où les devoirs s'intervertissent comme les droits entr'eux s'offusquent ; c'est encore moi si avide de silence, en ce moment, qui dois célébrer le clair mérite d'un Père si auguste et d'une parole d'épée, chasser ces larves d'oubli qu'attirent les cercueils.

Le connétable Barbey d'Aurevilly, le maître du Temple Villiers de l'Isle Adam, ces deux chefs du catholicisme indépendant, par la mort touchés, ont laissé tomber en mes mains le commandement du tiers-ordre intellectuel ; et je serais ici comme nécrologue de l'Aristie, si je n'y venais pas en fils dolent et apologiste.

Quant un Bossuet magnifie un Condé, une Reine de France, il jette ses paroles d'Éternité sur de la gloire consentie par tout l'univers ; la vie qu'il déroule est encore vivante dans la mémoire d'un peuple qui en a dépendu. Comme il touche à des personnages comblés des honneurs du siècle, il secoue jusqu'à poussière le manteau royal ; et plus son mort était haut parmi les hommes, plus il produit d'intensité en le montrant décomposé et squelette prochain. On pose aisément le clair-obscur du grandiose sur un crâne couronné et le grand trait d'éloquence de Massillon deviendrait

une simple phrase, si on en changeait l'à-propos.

Tout autre et combien écrasant d'effort, le discours sacré, où il faut et maintenir motif perpétuel, la phrase d'exorde de S. Chrysostôme, en même temps que faire rendre justice à du génie méconnu et revendiquer cette gloire profane qu'il est convenu de fouler avec dédain au pied des autels.

Tel fut l'homme admirable, objet de mon discours, que ce souci disparaît, malgré les hommages que je viens réclamer pour lui. La divine présence du Tabernacle, et la dignité du lieu ne m'embarrassent pas au récit d'une vie toute chrétienne : ces échos qui tout à l'heure retentissaient des harmonies de Montsalvat continueront leur docilité à une parole inférieure, mais semblable par la matière où elle s'efforce, la vie du Chevalier Adrien Peladan.

Le monde ne juge qu'au résultat et, servi par des circonstances faciles, un heureux tempérament enlève les palmes. Vous, chrétiens, ne demandez pas à l'ouvrier de la vie, arrivé au soir « qu'as-tu fait ? » La matière rebelle, les outils mauvais, l'inclémence des éléments et la méchanceté des hommes ont pu vaincre son effort.

Oui ! le Chevalier Peladan fut cet ouvrier de la vie qui criait au crépuscule : « Seigneur, depuis l'aube je sème et me voici las, quelle sera ma moisson? »

Fils de Dieu, Homme, que la conscience de ton origine t'affirme sur ton devenir, ta moisson c'est ton effort. Tu l'as portée, échauffée, adorée en ton sein la Rose ineffable, tu y as comme caché la croix, symbole de l'expiation consentie ; ne t'inquiète pas de plus. Le céleste exterminateur des enfants d'Égypte peut pas-

ser; tu es marqué du signe de l'agneau, tu es promis à l'Éternité bienheureuse.

Il faut un public à l'orateur, des disciples au philosophe, au roi un peuple, une cohorte au capitaine; et tout ce qui ne s'appuie pas à Dieu dépend de la complicité incertaine des forces élémentaires ou du consentement toujours instable d'un groupe humain.

Transportez Desmosthènes parmi les Scythes; reléguez Socrate au désert, changez la naissance d'Alexandre, voyez Napoléon à Sainte-Hélène, tous annihilés puisque leur grandeur dépend d'autrui, et ils restent sans gloire.

Or, la gloire est chose suprême, parfaitement noble et désirable et aussi sainte que l'orgueil dont elle est le fruit. Cependant, elle resta suspendue aux passions ambiantes pour le génie; la vertu ne la connut qu'en se prodiguant avec éclat jusqu'au jour où Notre-Seigneur vint changer le cœur du monde. Vous ne comptez pas pour splendides, j'augure ces faits brutaux et sauvages que Corneille a mis au théâtre par défaut d'entendement, et ces prétendus héroïsmes que les annales des peuples citent au milieu de viletés d'un profit collectif et où tout se solde pour le savant, par un entraînement nerveux suggestionnel et un animisme presque animal.

Jésus eut toutes les pitiés; il ne lui suffit pas de convier le plus humble au Royaume de son Père; en mourant sur le Golgotha, le Tout-Puissant supplicié dressa une nouvelle immortalité; en face de la gloire ancienne, consacrée aux œuvres de l'esprit; il fonda la gloire de l'âme.

Les théosophes modernes ont-ils profondément réfléchi à ce formidable déplacement de la célébrité?

L'Église, instaurant la dévotion des intercesseurs, créa un rite bien différent du culte des héros ou demi-dieux : Saint Labre eût-il été possible au temps de Platon? L'Agneau de Dieu a ouvert à tous et le Ciel et la montée au Capitole! Quelle renommée séculaire et consacrée, comparable à une canonisation? Platon, Pythagore, Eschyle, Homère, Dante, Léonard, Beethoven sont-ils éponymes de cent monuments de l'univers? Ont-ils des autels? Existe-t-il un culte de Latrie intellectuel, régulier et perpétuel? Quelle gloire les profanes peuvent-ils donner qui approche de la Sainteté !

Mon admiration balbutie devant ce chef-d'œuvre que l'Église seule pouvait réaliser, et qui éclate à cette lugubre cérémonie, transfigurant la mort en heure triomphale, et vous forçant, vous, méconnaisseurs de son œuvre, d'honorer la vie et les mérites cachés du Chevalier Adrien Peladan.

PÉRORAISON

Gaudete quiquid gentium est, Rex unus omnes possidet. Jamais la pensée du monde n'a été aussi proche d'un concordat universel, et tandis que le Demiurge de chaque race restitue les monuments de la Révélation primitive et renove ses vieux symboles : je suis pieux, n'est-ce pas, ô mon père, de restaurer le grand taureau ailé à face humaine des Kasdim, et au travers des ironies l'ayant dressé, je le pousserai jusqu'à l'encastrer à la

façade de Saint-Pierre, pilastre auguste entre tous. *Reges-Tharsis et insulæ, reges Arabum et Scheba dona adducent.* Votre imitation, ô mon Père, dans le sens de ma vocation propre, va devenir mon étude ; obtenez-moi de l'Eternel, le don Salomonique, le don de subtilité, afin que je sois au moins votre digne fils dans le domaine de l'esprit : heureux si averti par les méditations où votre mort m'a forcé, de la nécessité d'être pur pour grandir, j'apporte dans mon effort hasardeux un courage qui efface les défaillances et un art qui ait quelquefois la victoire.

La voix me manque en prononçant l'Adieu ; à une suprême parole le cœur me fault. Toute la faiblesse naturelle me subjugue, et incapable de finir ce discours mes yeux en leur triste langage vont suppléer à mes lèvres crispées.

Mais voici... voici venir, venir du sein de l'invisible une clarté. Est-ce une figure, un signe, ô merveille c'est le livre aux sept sceaux, il est ouvert : et la devise de Rome éternelle, le sceau de l'Abstrait, le signe de l'Archée se révèle, c'est le carré réalisateur ; il se résout en ternaire, le voilà dualisé, enfin le Un s'épanouit. Vous l'avez donc conquise la personnalité. Absolue Père Auguste ? Au-dessus de mon trouble, dans l'éther voilà qu'elles s'émeuvent, lumineuses et éternelles, les quatre clés de l'Absolu et se mouvant elles font chanter le grand orgue des causes secondes. Oh ! les sublimes mystères ! évolution ineffable ! Père, de Malchut, aidez-moi à tenter le victorieux effort en Yesod ; à réaliser en Hod l'Amour pur ; que Netsah m'élève, grâce aux prestiges conquis en Tipheret ; sauf devant Géburath, accueilli par Khesed

et lavé de toute indignité, que mon culte de Binah et le baiser d'Hochmah m'élève jusqu'à Kether où vous êtes le front lauré de pensées sublimes sous le rayonnement de Dieu.

Cloches de Montsalvat, sonnez éclatamment pour la mort, pour la fête de Parsifal le Pur : frémissez, harpes d'âmes des Anges ; j'élève sur ce peuple et sur moi, Dieu de beauté, Dieu de l'Abstrait, le Graal rayonnant de cette vie exemplaire ; j'évoque toute la sainte spiritualité de cette œuvre, afin qu'au jugement dernier le sublime quaternaire étincelle et sur eux et sur moi : et que notre esprit plein de mystère et de volonté, notre cœur débordant d'amour et de charité, notre œuvre toute de lumière, laissent ici-bas un sillage de gloire et un courant d'incitation idéale ; tandis que, esprits subtils et âmes sublimées, devenus Rois, nous entrerons au Royaume de la personnalité éternelle qui est notre fin dernière, que j'espère et que je vous souhaite en N.-S. J.-C. Amen.

י

יה

יהד

יהדה

Le Chevalier Adrien PELADAN [1]

Né au Vigan, 8 Septembre 1815. Mort à Nimes, 7 Avril 1890.

1840. *Mélodies catholiques*, poésies. — 1842. *Eloge de Xavier Sigalon*, poème précédé des *Deux Muses*. — 1843. *Hommage à la ville d'Aiguesmortes*, poème. — 1844. *Une gloire du Catholicisme*, ou Conversion de L. Ratisbonne, poème. — 1845. *Effusions catholiques*, poèmes. — 1848. Fondation de l'*Etoile du Midi*, à Nimes. — 1849. *Le Triomphe du Saint-Siège*, poème. — 1855. *La France à Jérusalem*. — 1856. Fondation de la *France Littéraire*, à Lyon. — 1858. *Les voix de la tombe*. — 1859. *Nouvelles Brises et Aquilons*. — 1860. *Le Décentralisation intellectuelle*. — 1861. *Assises provinciales*, poésies. — 1862. *Ouranos Hades* (réfutation des doctrines spirites). — 1863. Fondation de la *Semaine Religieuse* de Lyon, Autun et la province. — 1865. *Histoire de Jésus-Christ*, d'après la science. — 1870. *Album de la poésie catholique*, à l'occasion de l'œcuménique de 1869. — 1871. *Almanach des Blancs*. — 1872. *Nouveau Mirabilis Liber*. — 1873. *Le châtiment*, à Nimes. — 1876. *L'extrême-Droite*, à Nimes. — 1878. *Dernier mot des prophéties*. — 1879. *Preuves éclatantes de la Révélation*. — 1880. IIe et IIIe parties de *Dernier mot des prophéties*. — 1882. *La Vie d'Henri de France*. — 1883. *La Vallée des lys*, ou Histoire de la Sainte Vierge (2 vol.) — 1883. Fondation des *Annales du Surnaturel*. — 1885. *Histoire de S. Christophe*. — 1886. *Biographie de l'Abbé Souffrand*. — 1887. *Apparitions de Boulleret*. — 1889. *La Voyante de Diémoz*. — 1889. *Secret de la Salette*, etc., etc.

Le Docteur Adrien PELADAN [2]

Né à Nimes, 18 juin. 1844 Mort à Nimes, 29 Septembre 1885

Histoire poétique des fleurs. — *L'Amour et la Vie*, roman inachevé. — *Considérations sur le portrait de Roboam*. *L'Amérique connue au Ve siècle*. — *De l'origine unique des chiffres et des lettres*. — *Dissertation sur l'antique Judée*. — *Documents hiéroglyphiques, sur le déluge*. — *Coups de fouets scientifiques*. — *De la sphère*. — *Guide de l'étranger à Lyon*. — *Réfutation de M. Renan*. — *Monographie de la façade de la Cathédrale de Nimes*. — *Notice sur St-Alban*. — *La Spermathorrée*. — *Fondation de la Revue* l'Homéopathie. — *Symptomatologie des Polychrestes*. — *Anatomie Homologique* (Posthume). Chamuel, éditeur.

(1) Les œuvres d'Adrien Peladan se trouvent à la librairie du Merveilleux.

(2) Celles du docteur Peladan semblablement.

ORAISON FUNÈBRE

DU

DOCTEUR ADRIEN PELADAN FILS

1886

Deuxième édition, Chamuel.

EXORDE

Εν ἂρχῆ ῆν ό Λόγος, καὶ ό Λογος ῆν πρὸς τὸν Θεον, καὶ Θεος ό Λογος
Πάντα δὶ αὐτοῦ ἐγένετο.....

(Sanctum Evangelium secundum Joannem).

A cet instant de l'Éternité où la Révélation nous laisse voir le commencement des mondes, à toute heure du temps où l'histoire présente l'évolution d'un peuple, à la naissance des fortunes et au dénoûment des rencontres, dans l'œuvre du génie comme dans le sort des États ; le Verbe, — cette expansion de Dieu, qu'il engendre de la contemplation de lui-même, — apparaît la seule matrice des causes et aussi le seul confluent des effets, en un double mystère de préexistence qui a tout devancé et de surexistence qui ne se borne point.

Abaissant le regard sur lui-même, au lieu de remonter

le passé et d'augurer l'avenir, si l'homme considère, et son origine et sa vie et l'humaine immortalité : Il entend d'abord l'Éternel disant : « Je t'ai créé à mon image et à ma ressemblance » ; l'existence terrestre le revêt ensuite de sa plus redoutable prérogative, le libre arbitre : et se dresse enfin la palme que l'humanité dédie à ses égrégores.

Que ressort-il de ces confrontations grandioses ? Images de Dieu, représentations de Dieu, nous avons donc une expansion, nous engendrons aussi le Verbe; et notre libre arbitre ne saurait mieux opter qu'à porter au plus haut point cette ressemblance. Malgré des prévarications qui épouvantent le soleil, l'humanité garde toujours la notion du surnaturel ; et son culte mnémosien, elle ne le célèbre qu'en l'honneur des hommes qui furent des Verbes, créateurs comme Dieu le Père, dévoués comme Dieu le fils, serviteurs de la vérité d'amour qui est le Saint-Esprit.

Le dogme et la raison, le miracle et l'expérience déposent mêmement que toute grandeur et toute beauté sont des grandeurs et des beautés de Verbe. Mais le Verbe n'est pas seulement une parole de foi et un désir de charité, c'est immédiatement, un acte de force et une réalisation publique. Cettè mort du dernier Bourbon qui a plus ému Nîmes qu'aucune autre ville de la chrétienté, a fait éclater le néant des plus vrais principes, quand ils tombent aux bras des inertes. Les catholiques qui ont laissé impunément forcer les cloîtres et chasser les moines n'étaient pas des catholiques : il y a des événements où le signe de la croix n'a de vertu qu'avec la barre du ligueur et si les doigts sont noirs de poudre ;

les maudits de Jésus-Christ, des Pharisiens seulement oseraient se lever, pour prétendre, à la face du Calvaire, que les enfants de l'Église ne doivent pas à leur mère le sang de leurs veines.

Catholiques, que la reconnaissance et l'amitié amènent à ces obsèques, préparez votre esprit aux étonnements ; vous ne connaissez pas celui que vous venez regretter ; vous avez été, Nîmois, les ténèbres de ce flambeau ; ténèbres épaisses, déchirables pourtant : par ce seul discours je ferai sur cette mémoire plus de lumière, que vous n'avez, pendant quinze ans, amassé d'ombres sur cette vie. *Et tenebræ eum non comprehenderunt.*

Aux princes de l'Église, appartient l'honneur d'évoquer l'éternité sur la poussière des rois et non à un laïque dépourvu de toute dignité sacerdotale ; mais devant la même omission qui a laissé inhumer Léonard de Vinci, et Balzac, sans une grande parole funèbre, je me revêts de ma double dignité d'écrivain catholique et d'adepte et je rendrai les derniers honneurs du Verbe, à celui qui fut mon frère selon le sang et mon initiateur dans la science du mystère.

Qui credunt in nomine ejus, non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. Les paraboles du Sauveur nous enseignent qu'il faut juger l'arbre aux fruits, l'homme aux œuvres et l'Église déclarant toutes les âmes égales en essence, la vocation et les mérites les différencient seulement.

Sixte-Quint, avant de garder l'univers, garda les pourceaux et saint Jean, au début de son Évangile se lève contre l'hérédité du pouvoir et des titres, et proclame

qu'il n'y a qu'un droit divin : le Verbe, et qu'une aristocratie. celle de ces hommes appelés Jean et qui viennent rendre témoignage à la lumière. *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Ce mort n'était pas né Bourbon, il était né de Dieu même et quand j'éclairerai son cadavre, à la lumière catholique, il faudra bien que vous confessiez qu'un porte-couronne n'est qu'une vanité, devant un porte-Christ.

Vivant dans le tourbillon même de la décadence latine, si je garde les sentiments de la charité, j'en ai, hélas ! perdu les illusions ; je sais qu'on n'intéresse les hommes qu'à leur propre intérêt : un glas perpétuel pleure dans le vent, et la mort ne s'aperçoit que lorsque tombe un des nôtres.

Que vous importe, au fond de l'âme, ce père, un doyen des écrivains catholiques et cette tendre mère pleurant leur fils, et moi-même en versant des pleurs fraternels, je ne vous toucherais qu'un moment et par des prestiges d'artiste, auxquels je n'abaisserai pas mon deuil.

Par un violent effort j'arracherai de mon cœur toute piété du sang, j'oublierai toute gratitude intellectuelle, et me plaçant dans la disposition d'esprit où je vous veux, je témoignerai devant la pensée du monde, qu'une des plus grandes intelligences qui aient été, a cessé d'être : et vous verrez à l'évocation de ma parole, l'Église la Science et la Charité, agenouillées sur ce cercueil et plus pleurantes que vous-même : car, depuis la Renaissance, un pareil Verbe n'était apparu et le voilà disparu avant qu'il ait pu nous donner ces solutions du mystère

qu'on ne retrouvera peut-être jamais, et qui eurent pour tabernacle la tête omnisciente du docteur Adrien Peladan.

Les leçons que les orateurs sacrés ont tirées de la mort, prenaient leur force sur l'auditoire de la grande opposition qui résulte du récit d'une vie pompeuse, au bord d'une fosse : la cendre des rois et des grands dégage, ce semble, plus de néant que celle du commun des chrétiens.

Des changements de destinée, brusques et retentissants, une existence historique, entraînant tout un peuple dans son orbe, clameurs de bataille, chants de prospérité, et revers foudroyants aux victoires claironnantes, voilà sur quel thème les grandes voix ont parlé. Le tableau est tout ombre que je vais vous peindre, et la vie que je vous raconterai, un long malheur, toujours accru jusqu'à une mort qui a ému la France entière. Enfance maladive, adolescence condamnée, une injustice de tous les partis, de toutes les villes, n'attendant pas la virilité de la victime pour l'accabler ; au sortir de terribles maladies, des persécutions inouïes ; vous verrez une Faculté, du doyen au dernier des étudiants, refuser au savant catholique de lui laisser passer ses examens ; vous verrez le parti monarchique faire emprisonner son défenseur ; et aussi, mes frères, votre ingratitude pour celui que vous appeliez vous-même « le médecin qui guérit » ; enfin un Calvaire de quarante et une années sans un Cyrénéen, sans une Véronique. Ce cercueil aussi plein d'infortune que de génie nous enseigne qu'il y a témérité et folie à blasonner un berceau ; une maison commence le jour où le Verbe y entre ; en sort-il, elle

n'existe plus. Louis XIV fut le dernier des Bourbons, le chevalier Peladan commença ce nom.

Je vous parle ici le langage de vos préjugés, sinon je ne craindrais pas de mêler un texte hermétique aux canoniques et de vous dire « tout a lieu par la vertu de l'unité ». Repoussant à l'exemple de Rome et selon la physiologie, l'hérédité du pouvoir, je n'oublie point que Notre-Seigneur a voulu naître de la race de David et que la race a une signification et une vertu propres que vous découvrirez dans l'œuvre même du docteur Adrien Peladan.

Lors de la grande désobéissance, l'esprit de Dieu, en se retirant d'Adam lui laissa cependant une lumière qui est la Raison et, de voyant devenu imaginatif, l'homme inventa l'art pour se substanter d'idéal, et la science pour reconquérir sa royauté sur la matière : perpétuelle et sublime entreprise où viennent s'épuiser glorieusement tous les forts de l'humanité, magnifique rançon du péché originel que payent les génies et les saints. Quelle apparence que la mort effroyable du docteur Peladan ne soit pas pour cette ville même une expiation qui efface, car un Verbe pèse plus qu'une foule dans la juste main de Dieu. *Oportet unus pro populo mori.* Prenez garde cependant de ne pas trop presser ma parole, une imprécation pourrait en sortir.

Celui qui suscite les lumières est aussi le seul qui les éteint et sa miséricorde éclate également envers le peuple parmi lequel il les produit, et envers les lumières elles-mêmes en les ôtant de la terre pour les fondre au foyer de l'Absolu. Mais malheur aux hommes qui ont soufflé sur un Verbe, leurs pieds broncheront et leur âme

envahie d'une ombre de mort sera réduite en obscurité. Or, vous avez soufflé sur la clarté vive de ce docteur que Dieu avait mis comme un chandelier au milieu de vous, suivant le mot même de l'Apocalypse ; et je ne puis vous effrayer, avec un plus grand exemple des vengeances que Dieu tire des contempteurs du Verbe qu'en vous montrant dans la Rédemption, l'œuvre du pardon ineffable, l'unique et foudroyant anathème jailli du pied de la croix et dont l'effet dure encore sous vos yeux.

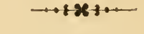
Pendant les cinq mille ans de l'histoire ancienne, une seule race conserve la vérité : et à cette date imprécise de la Tour de Babel où dans une indicible confusion des idées et des langues, la première multitude se désagrège et se disperse, chaque tribu emportant une notion isolée ou erronée de la révélation primitive ; seuls les fils de Sem gardèrent la tradition. De récentes découvertes nous montrent les Soumirs de la Kaldée uniquement occupés de mysticisme, de magie et d'art, plus de trois mille six cents ans avant la naissance de Mosché, cet homme le plus grand de ceux nés de la femme, qui forma Israël. Inexplicable aveuglement, ce même peuple que depuis l'aube annonçait le Messie, lorsqu'il vint au soir le méconnut ; Israël crucifia celui qu'il prophétisait depuis quatorze siècles. Alors le pacte de Iaveh avec Sem fut déchiré ; un nouveau fut scellé entre Jésus-Christ et Iaphet ; et les Aryas faiseurs de chefs-d'œuvre remplirent l'Occident de merveilles et devinrent les bien-aimés de la nouvelle loi ; quant aux fils de Sem, traqués, vilipendés, ils furent en butte à une méconnaissance qui finira le jour où l'eau baptismale les aura lavés du sang du Christ qui est sur eux et qui crie contre eux. Jugez par

l'épouvantable traitement que Dieu inflige à ceux même qu'il a le plus aimés, de celui qu'il vous réserve, Phéniciens sortis de la souche pharisaïque, quand vous touchez aux chandeliers qu'il vous donne.

On ne peut ouvrir la Bible sans être illuminé de clartés subites ; tous les livres qu'on a écrits, et Dieu sait si j'ai le culte du livre, disparaîtraient, la Bible seule restée, l'humanité connaîtrait encore de quel point de départ à quel point d'arrivée elle évolue et en un langage dont la beauté dépasse le génie humain. Acquiesçons toujours au livre sacré, même lorsqu'il nous est douloureux ; la prophétie de Noë s'est pleinement accomplie « que Iaphet habite dans les tentes de Sem et que Cham soit son serviteur ». Toutefois ce serait violer la justice que d'oublier jamais ces Kaldéens serviteurs du Dieu unique et triple, cinq mille avant le Christ, astrologues pasteurs devenus les hiérophantes de l'Assyrie et de l'Égypte, ancêtres de Gaspard, Melchior et Balthazar qui reconnurent le Messie, et dont l'ascendance comme la descendance n'a produit que des prêtres, des mages et des artistes. Le premier chef de l'église fut un juif converti, et depuis, tous les alchimistes, tous les hermétistes, tous ceux qui, comme Jacob, ont combattu avec les Elohim, et se sont acharnés à force de foi ou de volonté, à déchirer le mystère qui baigne notre âme bien plus étroitement que l'air n'enveloppe notre corps, tous étaient catholiques, et tous aussi portaient sur leur visage même le sceau de cette origine Kaldéenne, marque d'élection au mystère. Les trois hommes qui ont su, avant tout l'univers, le lieu, le jour et l'heure de la naissance du Messie me paraissent les plus majestueux que

la terre ait portés, et leur science je la proclame incomparable, primordiale, impératrice et souveraine des autres.

Vous me verrez bientôt revendiquer pour les Peladan cette filiation aux mages qui efface comme un vain mot, celui de Bossuet sur une naissance de princesse : « On ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur » alors que lui-même dépassait de toutes les coudées du génie les vaines gens à diadème qu'il instruisait.



PÉRORAISON

Voilà la dernière flamme jaillie de ce chandelier éteint ; qu'elle consume en vous tout ce qui n'est pas le catholicisme romain, sa recherche des vérités idéales et sa réalisation des charités éternelles.

Tu l'as donc percé ce mystère de la vie et de la mort comme tu avais percé celui du bien et du mal, ô mon frère, et te voilà en route pour l'Absolu, mon maître ! Que la seconde mort te soit douce et court le purgatoire. Du haut du ciel, éclaire-moi, comme tu m'éclairais sur la terre. A cette foi, que j'ai reçue de notre sublime père, comme tu l'avais reçue, tu as ajouté des clartés de mystère ; fais qu'elle croissent en moi, afin que dans la tempête du siècle, je ne perde point de vue le lumineux sillon de la barque de Pierre. Pauvre penseur, artiste infime, déplorable pécheur, que n'ai-je des mérites pour payer ta rançon.

O Marie, si vous comptez pour quelque chose, de crier sa foi à votre Immaculée Conception, dans le visage même des athées ; si vous êtes sensible à l'humble écrivain qui fait le signe de la croix avec sa plume, et le répète avec plus de solennité devant les rires des ennemis de votre divin fils ; si j'ai écrit une parole agréable aux anges : O mon frère, ce mérite et tous ceux que je pourrai acquérir je te les donne par avance, comme tu donnas les tiens aux âmes délaissées.

Mon Seigneur saint Joseph, vous dont la terre n'a pas entendu une parole, ni gardé une relique, dont le silence plus imposant qu'aucune pompe, décourage notre pieuse curiosité, souvenez-vous que ce cher mort me donna votre statue et m'apprit à vous prier : patron de l'Église, patron du Mystère, par votre silence, que cette âme soit sauvée.

Saint Christophe, vous que tous les Peladan prennent pour patron, par choix délibéré à leur confirmation ; hercule catholique, souvenez-vous que mon frère a établi le premier l'archéologie de votre culte, et que mon père vous a conquis un million de dévots ; sur vos épaules qui ont porté Jésus, emportez mon frère du purgatoire.

Saint Raphaël, vous qu'il a célébré comme l'ange de la médecine, faites que sa seconde mort soit douce.

Par l'étoile qui vous guida, Gaspard, Melchior, Balthazar, mages, souvenez-vous et reconnaissez votre sang : venez saint Adrien et vous âmes du purgatoire, par lui sauvées, venez à son secours.

Fils de l'officier sauvé de la fièvre à Capharnaüm, lépreux guéri à la descente de la montagne ; serviteur

du centenier, belle-mère, de Pierre ; paralytique qui avez emporté votre lit, hémorrhoïsse qui avez touché sa robe ; fille de Jaïre ressuscitée ; aveugles qui avez vu, sourds qui avez entendu, muets qui avez parlé, fille de la veuve de Naïm, infirme de la piscine, vous dont la main était desséchée, aveugle de Betbsaïde, hydropiques, levez-vous tous, et toi aussi Lazare, et venez dire au thérapeute qui a guéri le monde du péché et qui médecin des âmes a daigné guérir son corps, que ce médecin l'a soulagé et secouru dans la personne de ses pauvres.

Et vous, mon Sauveur Jésus-Christ daignez vous souvenir de ceux qui vous attendaient et qui vinrent du fond de l'Orient vous adorer ; par l'or, par la myrhe et par l'encens qu'ils vous offrirent, soyez à ce cercueil du descendant, puisque seuls des hommes, les ancêtres furent à votre berceau : Reconnaissez votre Verbe et confessez à Dieu le père, celui qui vous a confessé devant le pouvoir impie et la science athée, écrivant : « Une seule lettre du nom de Dieu vaut plus que la terre et au dernier jugement il ne glorifiera que son nom. »

Grand Dieu, pantocrate de l'invisible et du visible, Absolu, Infini et Éternel, reconnaissez un docteur de votre loi et accueillez-le car aucun nom n'a affirmé le vôtre comme ce nom de Peladan et cette perpétuelle confession de votre divinité prouve la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Votre nom, il l'a prononcé soixante-douze fois, il l'a cherché dans toutes les langues, chez tous les peuples pour en magnifier les dix séphires ; il l'a écrit sur la prison de Nîmes, il l'a crié dans la Faculté de Montpellier, il l'a prêché par sa charité ; il l'a suivi

et honoré dans les trente-deux voies de la science ; votre nom a été sa dernière parole, glorifiez-vous, Seigneur, en le glorifiant, afin qu'il redise pendant l'éternité ce nom mystérieux et ineffable qui est toute la science, toute la vertu et toute la beauté du ciel et de la terre.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

FIN

LE

FILS DES ETOILES

Wagnerie kaldéenne en 3 actes

Du SAR PELADAN

refusée à la Comédie-Française le 3 mars 1892

« Cher Monsieur,

« J'ai lu le *Fils des Étoiles*. C'est un poème dialogué d'une belle langue savante, mais ce n'est pas un drame. Je ne crois pas que, continuant sur ce ton, vous puissiez faire œuvre qui rencontre un théâtre pour être présentée au public. Votre pièce est quelque chose comme de la musique littéraire ; elle ne s'adresse qu'à quelques artistes et je dirai presque à quelques initiés.

» Vous me demandez mon sentiment très net, je vous le donne. Vous ajoutez qu'il peut être sévère. Non, il ne l'est pas. On a toujours un faible pour une œuvre d'art.

» Croyez, je vous prie, cher monsieur, à ma sympathie littéraire, et au plaisir que j'ai à lire vos livres, moi qui ai connu Eliphas Lévy, il y a déjà longtemps.

« Très cordialement à vous.

« Jules CLARETIE.

« 3 mars 1892. »

CATALOGUE ILLUSTRÉ

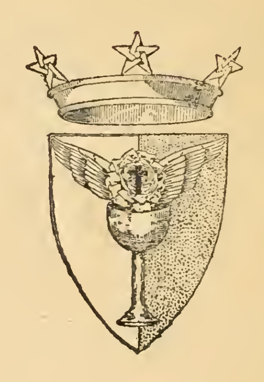
DU

SALON DE LA ROSE ✠ CROIX

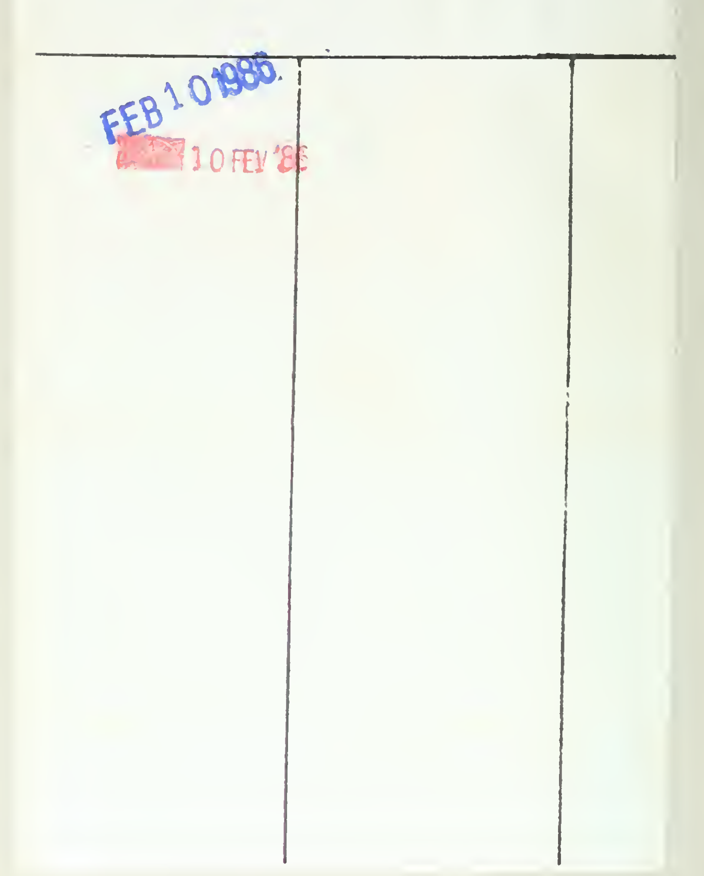
Un beau vol. in-8, orné de 70 dessins originaux, **3** fr.

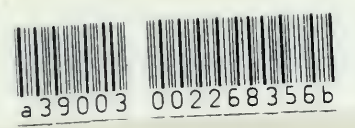
AU SALON DE LA ROSE ✠ CROIX

11, rue Le Peletier



Tours, imp. E. Arrault et Cie


FEB 10
10 FEV


a39003 002268356b